



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

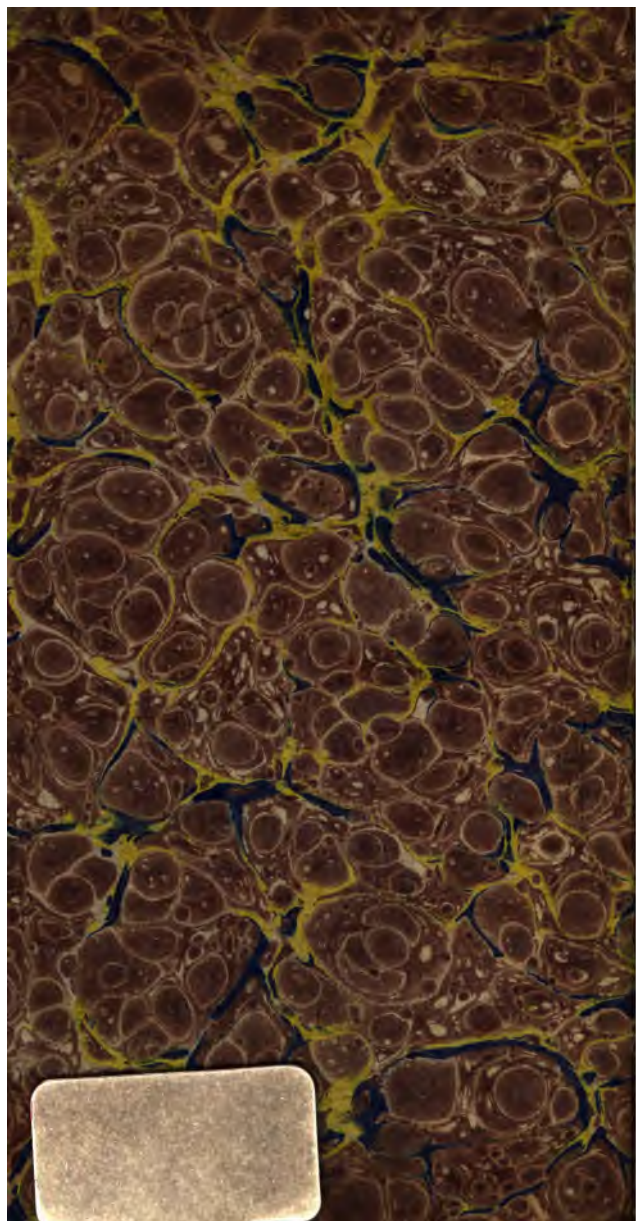
We also ask that you:

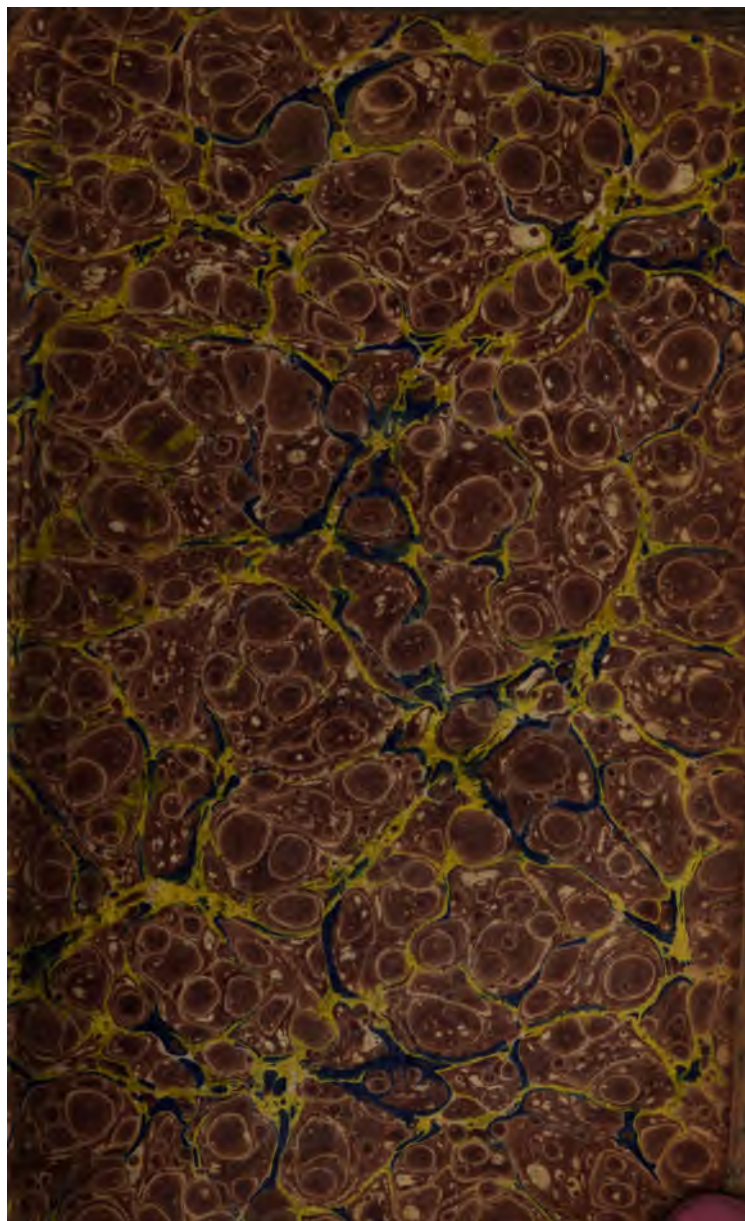
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

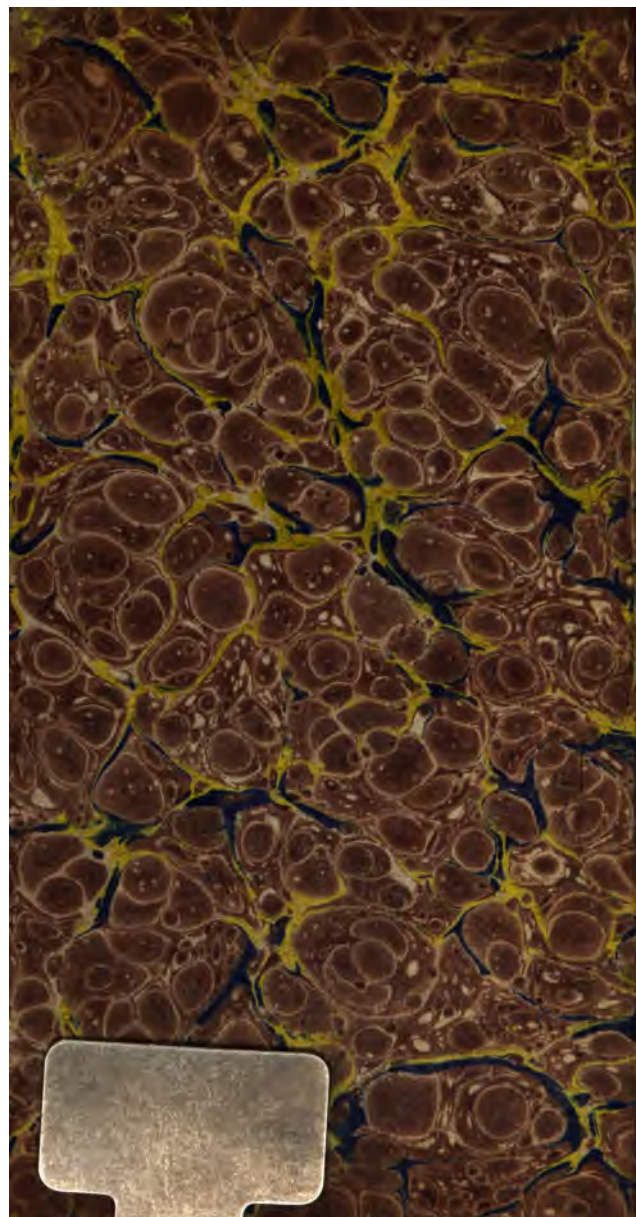
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

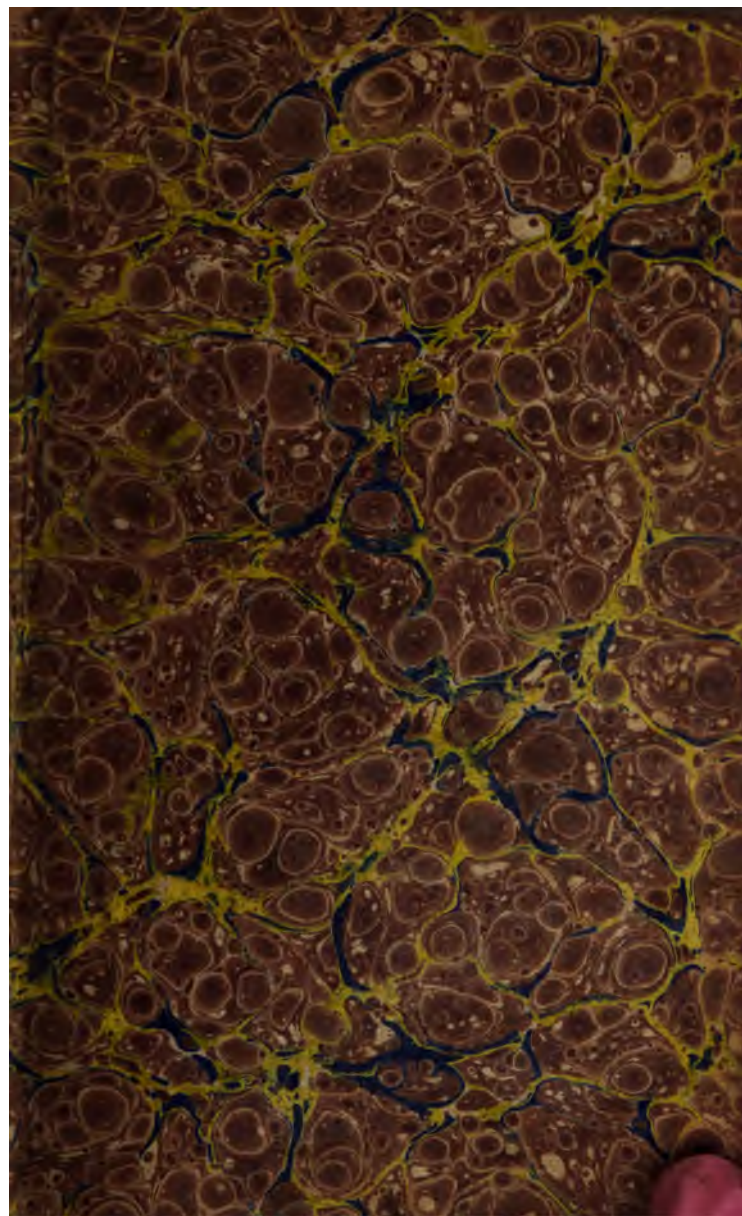












*On trouve aux mêmes adresses, des Ouvrages  
sur les mêmes Auteurs.*

**Vie** du Dauphin, père de Louis XV, écrite sur les mé-  
moires de la cour, enrichie des écrits du même Prince,  
2 vol. in-12, portrait.

**Vie** du Dauphin, père de Louis XVI, écrite sur les mé-  
moires de la cour, nouvelle édition, revue et corrigée  
avec soin sur les manuscrits et notes de l'auteur; 1 vol.  
in-12, portrait.

**HISTOIRE** de Stanislas I.<sup>er</sup>, roi de Pologne, duc de Lor-  
raine et de Bar, 2 vol. in-12, portrait.

**Vie** de Marie Leszcinska, Princesse de Pologne, Reine de  
France, écrite sur les mémoires de la Cour, 1 vol. in-12,  
portrait.

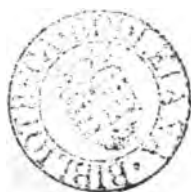
**Vie** de Madame Louise de France, religieuse Carmélite,  
fille de Louis XV, cinquième édition, 2 vol. in-12, por-  
trait.

**ÉCOLIER** (l') vertueux, ou Vie édifiante d'un écolier de  
l'université de Paris, huitième édition, augmentée de  
plusieurs traits intéressans, et d'une instruction sur la  
manière de servir la messe; 1 vol. in-18.

**MOÛSE** (le) des jeunes gens dans la vie édifiante de Claude  
le Peletier de Souci, étudiant en philosophie dans l'Uni-  
versité de Paris, nouvelle édition, augmentée d'un précis  
de la vie de Maurice le Peletier; 1 vol. in-18.



DE L'IMPRIMERIE DE PERISSE FILS,  
IMPRIMEUR DU ROI, A LYON.







**VIE**  
**DE M. D'ORLÉANS**  
**DE LA MOTTE,**  
**ÉVÊQUE D'AMIENS.**  
**PAR M. L'ABBÉ PROYART.**

Nouvelle édition, revue et corrigée, ornée d'un portrait.

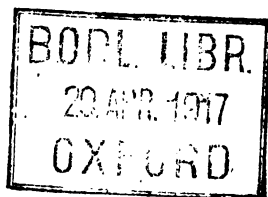
*Dilectus Deo et hominibus*  
*Ecl. c. 45, v. 1.*



**A LYON,**  
**CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,**  
**RUE MERCIÈRE, N.° 33.**  
**A PARIS,**  
**CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,**  
**PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N.° 11.**  
**1826.**

Bt. from J. Davis for 6<sup>3</sup>

20. Apr., 1917.



---

# VIE

## DE M. DE LA MOTTE,

ÉVÊQUE D'AMIENS.

---

Tous ceux qui pratiquent la piété chrétienne n'ont pas le talent de la montrer aux autres sous les traits aimables qui lui sont naturels et qui la font goûter. Il n'est même que trop ordinaire que la piété prenne en eux une teinte de leurs caractères qui lui est peu favorable. Sont-ils d'un naturel inquiet, âpre ou altier ? la piété, qui n'est rien de tout cela, qui ne tend même qu'à détruire en nous ces défauts, ne laisse pas d'en contracter un faux air qui la déprécie, et qui indispose au lieu de provoquer l'émulation. On se sent peu touché des vertus d'un homme auquel on ne voudroit pas ressembler : et c'est pour cela que tant de personnes, en pratiquant la piété, sont si peu propres à étendre son règne en la faisant aimer. Ce n'est cependant pas un simple conseil de perfection dans la vie chrétienne de travailler à édifier le prochain ; rien de plus formel que le précepte qui nous charge mutuellement les uns des autres et qui nous enjoint à tous de montrer aux hommes des vertus

pures et lumineuses qui les invitent à glorifier le Père céleste. On n'est donc vertueux qu'à demi, si toutefois on peut l'être, quand on ne l'est que pour soi ; comme au contraire on ne l'est jamais plus avantageusement pour soi-même, que lorsqu'on l'est avec plus d'extension et d'utilité pour les autres : d'où l'on peut conclure que, s'il est important pour l'Eglise de Jésus-Christ que ses enfans soient formés à la piété, il l'est beaucoup plus encore que leur piété, exempte des travers qui la dégradent, soit aussi sage dans sa ferveur qu'aimable dans son zèle.

C'est pour offrir à la nation le plus beau modèle en ce genre qu'aît produit notre siècle, que je publie la vie du saint évêque d'Amiens. Je l'ai écrite sur des mémoires sûrs et respectables, et sous les yeux d'un peuple entier de témoins dont aucun ne me démentira. Aussi ne doute-je pas que cet ouvrage ne reçoive le plus favorable accueil, qu'il devra non pas sans doute à la forme que nous lui donnons, mais au fonds précieux et intéressant qu'il renferme. Il plaira sûrement à la classe des lecteurs qui aiment la religion, et quelquefois peut-être encore à ceux qui auroient conçu d'injustes préjugés contre elle. Il deviendra le livre des jeunes ecclésiastiques qui aspirent à la perfection de leur état, et le livre de tous les prêtres qui voudront s'encourager, par de grands exemples, aux vertus sacerdotales. Nos prélats les plus respectables trouveront eux-mêmes à s'édifier dans un ensemble touchant de vertus qui ne leur sont point étrangères. Ils protégeront un ouvrage destiné à rappeler des devoirs qu'ils aiment, et à consa-



crer la mémoire d'un confrère révérend dans son corps, chéri dans son diocèse, et proclamé par la France entière, l'ornement de l'Eglise gallicane et le saint de son siècle.

Nous avons distribué cet ouvrage en quatre livres.

Dans le premier nous suivons M. de la Motte depuis sa naissance jusqu'à la fin de son cours théologique. Cette époque de sa vie intéressera d'abord par la candeur et les pieuses inclinations du jeune âge, et ensuite par l'heureux assemblage de toutes les vertus cléricales.

Le second livre rappellera aux ministres de la religion l'usage qu'ils doivent faire, en faveur de l'Eglise, des talens et des vertus qu'ils lui ont consacrés : et M. de la Motte leur offrira, dans divers emplois importans du sacerdoce, un modèle de conduite toujours sûr et propre à leur inspirer une louable émulation.

Dans le troisième livre, M. de la Motte, élevé à l'épiscopat et dans l'exercice de toutes les fonctions du ministère apostolique, paraîtra également digne de servir de guide à tous les pasteurs des âmes, et d'exemple aux plus saints évêques.

Le quatrième livre enfin, en montrant l'évêque d'Amiens dans sa vie privée et dans ses relations particulières avec le monde, offrira un riche fonds d'instructions aux personnes de toutes les conditions qui aiment à réfléchir sur l'étendue des devoirs que leur impose la sainteté du nom chrétien.

## LIVRE PREMIER.

LOUIS-FRANÇOIS D'ORLÉANS DE LA MOTTE naquit à Carpentras, ville du comtat d'Avignon, le 13 janvier 1683, jour de saint Firmin, premier évêque d'Amiens : ce qui lui faisoit dire, dans la suite, que le ciel, à sa naissance, lui avoit donné pour patron celui dont il devoit être le successeur. Son père fut Joseph d'Orléans de la Motte, et sa mère, Ursule de Blegiers d'Autelon. La maison d'Orléans, originaire de Vicence dans les états de Venise, est très-ancienne; et, depuis plusieurs siècles, elle est connue dans l'histoire de Malte par un nombre de chevaliers et de commandeurs qu'elle donna à cet ordre. Octavien d'Orléans, l'un des ancêtres de M. de la Motte, fit, en 1445, l'acquisition de la terre de Bédouin dans le comtat d'Avignon; et, dans l'hommage qu'il rend au pape comme seigneur suzerain de cette terre, il est qualifié *homme noble et puissant*. Aussi la maison d'Orléans est-elle classée parmi les plus distinguées de la noblesse du Comtat. Mais les parens de M. de la Motte lui transmirent encore, ce qui est préférable à la noblesse des ancêtres, celle des sentimens et de la vertu, qui fut aussi comme héréditaire dans sa famille.

Le jeune Louis annonçoit, dans ses premières années, une vivacité, on pourroit dire une pétulance extraordinaire; et nous verrons que ce fonds de caractère servira toute sa vie d'exercice

à sa vertu. Il étoit passionné pour les jeux , les courses et tous les exercices bruyans. A l'âge de quatre à cinq ans il fut témoin , et il eût pu être acteur de la scène la plus tragique. Il jouoit au métier de la guerre avec de petits camarades de son âge et ses parens. Chacun s'étoit armé de ce qui lui étoit tombé sous la main. L'un d'eux , porteur d'un pistolet chargé à balles , le décharge à l'aventure et tue son cousin. La troupe joyeuse, au bruit de l'arme, s'approche pour féliciter celui qui savoit si bien la manier, et tous sont fort étonnés de voir leur petit parent sans vie et baigné dans son sang. M. de la Motte racontoit encore, dans sa vieillesse, que ce spectacle d'horreur lui étoit aussi présent, que le jour où il en avoit été témoin. « Mais, ajoutoit-il, j'eusse été moi-même l'homicide, comme je pouvois l'être, que j'aurois bien de la peine à me repentir d'avoir envoyé une âme dans le ciel aussi innocemment que le fit mon camarade. » Le véritable homicide, en effet, et celui qui avoit un grand reproche à se faire, c'étoit l'imprudent par qui une arme chargée étoit tombée au pouvoir d'un enfant.

Pour donner un aliment utile à la vivacité naturelle de son fils , M. de la Motte crut devoir l'appliquer de bonne heure à l'étude. Cet homme respectable, père de huit enfans, regardoit comme le premier de ses devoirs de veiller par lui-même à ce qu'ils fussent bien élevés. Ses soins ne furent pas infructueux. Tous lui donnèrent de la consolation, sans qu'aucun d'eux lui eût occasioné le moindre chagrin. L'éducation que reçut le jeune Louis, n'eut rien ni de la mollesse

ni de la frivolité de celle que reçoit aujourd'hui notre jeune noblesse au coin des foyers paternels. Dès l'âge de sept ans , et quoiqu'il fût d'une complexion fort délicate , on l'obligeoit à se lever de grand matin pour satisfaire à ses devoirs scolastiques et aller ensuite en classe. Il lui étoit survenu , pendant un hiver , une incommodité aux jambes , qui l'empêchoit de marcher et de se rendre au collège ; M. de la Motte l'y faisoit porter soir et matin par un de ses domestiques. Quelle mère aujourd'hui n'accuseroit pas un tel père de cruauté ? Ce fut cependant par cette éducation si éloignée de nos mœurs actuelles , ce fut par une continuité d'exercices utiles et par l'usage d'une nourriture simple et commune , que M. de la Motte parvint , contre toute apparence , à former à son fils une constitution saine et robuste qui le rendit capable de soutenir dans la suite le poids des plus grandes fatigues , et jusqu'à la plus extrême vieillesse.

Le jeune Louis , au caractère vif et bouillant qui le distinguoit de tous les enfans de son âge , joignoit des inclinations nobles et généreuses. Il étoit très-capable de faire des fautes , il en faisoit même assez souvent ; mais il ne savoit ni les pallier par artifice , ni les couvrir par un mensonge : il avoit le courage de les avouer sans détour : il ne mentit jamais. Comme on l'avoit accoutumé de bonne heure à ne faire sa volonté que lorsqu'elle étoit conforme à la raison , on ne le voyoit ni exiger impérieusement , comme nos enfans mal élevés , ni demander avec importunité , ni s'irriter et marquer de l'humeur pour un refus. Docile aux avis , prompt à l'obéis-

sance , il se montrait officieux et complaisant dans sa famille, doux et honnête envers tous et dans toutes les occasions. Aussi seroit-il difficile de dire de qui il étoit plus tendrement aimé, de son père et de sa mère, de ses frères et sœurs, ou de ses maîtres. Déjà les parens le proposoient pour modèle à leurs enfans, et ceux-ci recherchoient à l'envi son amitié. Doué d'un bon cœur, et sans expérience encore, il se seroit livré à tous sans défiance; mais son père étoit d'une attention scrupuleuse à éloigner de lui tout ce qui eût pu altérer son innocence ou porter la moindre atteinte à ses heureuses inclinations. Il ne sortoit jamais seul de la maison paternelle, il ne recevoit ni ne faisoit aucune visite sans être accompagné. On lui avoit désigné un nombre de camarades avec lesquels il lui étoit permis de faire société, il n'en voyoit point d'autres. Des parens insoucians négligent ces attentions comme trop gênantes; mais un père sage et religieux les regarde comme le premier de ses devoirs et le garant du bonheur futur de ses enfans, auquel le sien est essentiellement lié.

M. de la Motte voyoit fructifier de jour en jour les soins qu'il se donnoit pour l'éducation de son fils : toutes les leçons que recevoit cet enfant de bénédiction, étoient des semences de vertus. La piété s'empara bientôt de son cœur, et il en offroit déjà des exemples aux autres, dans un âge où on l'auroit à peine cru capable d'en recevoir lui-même. Sa modestie et son recueillement dans les églises, étoient remarquables. La majesté de nos cérémonies religieuses fixoit toute son attention. Sans qu'il comprît encore ce



qu'elles signifioient, il les trouvoit belles ; elles parloient à son cœur, et il aimoit après s'en être édifié, à les retracer jusque dans les jeux de son enfance. Ce n'étoit là, sans doute, qu'un goût puéril, mais un goût néanmoins qui ne naît guère que d'un fonds religieux. Bien des parens même le regardent comme un premier indice de vocation au sacerdoce. Foible indice pourtant, au jugement de M. de la Motte devenu évêque. « Je me rappelle encore le temps, disoit ce prélat, où, parce que j'aimois à faire des chapelles, on me prédestinoit déjà à l'état ecclésiastique, quoique je ne fusse alors qu'un enfant qui copie ce qu'il voit, sans savoir ce qu'il fait. »

Cependant dès l'âge de neuf ans, le jeune Louis, qui avoit déjà fait plusieurs de ses classes au collège de Carpentras, fut jugé assez raisonnable et assez vertueux pour être admis à recevoir la tonsure. En faisant ce premier pas vers un état dont son enfance ne pouvoit apprécier ni les devoirs ni la grandeur, il sentit néanmoins qu'il contractoit une obligation plus étroite de tendre à la sainteté ; il prit dès lors, suivant la portée de ses lumières, les moyens les plus sages pour y arriver, et le Dieu protecteur de l'enfance vertueuse, bénit la disposition de son cœur.

Bientôt rien en lui ne se ressentit plus de la légèreté de son âge : toutes ses actions étoient animées par des motifs surnaturels. S'il prioit avec attention, s'il étudioit avec application, s'il remplissoit avec ardeur tous les devoirs d'un bon écolier, c'étoit en vue de Dieu, et pour se rendre digne d'un état qui exige tout à la fois

des talens et des vertus. L'ensemble, soutenu d'une conduite si sage, frappoit tous les regards et laissoit entrevoir aux plus clairvoyans ce je ne sais quoi de touchant et d'extraordinaire qui n'appartient qu'aux âmes privilégiées, et qui trahit quelquefois, dès l'enfance, le secret de leur future grandeur. On raconte qu'un grave et saint personnage, témoin des petites contradictions qu'une personne se plaisoit à faire essuyer au nouveau tonsuré, l'en reprit en lui disant : « Vous ne voyez donc pas que, dans la personne de cet enfant, vous molestez un grand évêque. »

Ce fut dans ces heureuses dispositions, et dans les sentimens actuels de la plus grande ferveur, que notre jeune étudiant fit sa première communion, n'ayant pas encore atteint sa douzième année. Le fruit qu'il retira de cette importante action, répondit à la préparation qu'il y apporta. Il parut depuis ce moment discerner et goûter mieux que jamais les choses de Dieu. Ses idées sur la religion s'élevèrent et s'agrandirent, et en s'occupant de sa propre perfection, il sentit s'allumer en lui le zèle du salut des âmes. Ceux de ses condisciples qu'il avoit jusqu'alors évités par prudence, il commença à les rechercher par charité; et ses parens connoissoient assez la solidité de sa vertu pour ne pas craindre qu'il la compromît. Admis dans la congrégation des écoliers, établie dans le collège qu'il fréquentoit, il y fut d'abord admiré comme un modèle, et bientôt respecté comme un maître. L'esprit des congrégations; chez les jésuites, étoit d'inspirer le goût et l'émulation de la vertu. C'est dans ces

pieuses associations que se formoient un nombre de sujets éminens en piété, qui servoient également la religion et l'état, dans la classe des citoyens destinés à donner le ton dans la société. Le jeune de la Motte étoit l'âme de sa congrégation par la confiance qu'il inspiroit à tous. Si un écolier du collège avoit besoin d'un avis salutaire, s'il s'agissoit de retirer un camarade des sentiers du vice, ou d'empêcher qu'un autre ne s'y engageât, c'étoit à lui qu'on s'adressoit; c'étoit à son avis qu'on s'en tenoit; et pour l'ordinaire, c'étoit lui-même qu'on députoit pour ce ministère de charité. Il s'en chargeoit de bonne grâce; il le suivoit avec prudence, et le remplissoit parfaitement bien. Personne, en effet, ne pouvoit prêcher plus éloquemment la vertu aux jeunes gens, qu'un jeune homme qui la rendoit si aimable dans toute sa conduite. Son abord étoit prévenant. Une douce gaieté animoit ses discours; et, si l'on recevoit un avis de sa part, on sentoit qu'il parloit d'un cœur ami. Il arrivoit cependant quelquefois qu'un condisciple ne l'écoutoit pas lorsqu'il lui parloit de Dieu; alors il s'adressoit à Dieu pour lui parler de son condisciple; il lui offroit pour lui ses prières, ses communions, toutes les bonnes œuvres dont sa vie étoit remplie. Il engageoit ses amis à faire la même chose; et son zèle, aussi constant qu'il étoit généreux, triomphoit enfin des obstacles, et lui assurait parmi ses condisciples autant de conquêtes qu'il en entreprenoit.

La charité, lorsqu'elle est selon Dieu, fait sentir au plus jeune âge qu'il doit d'abord songer à

lui-même et s'occuper de sa propre perfection avant de travailler à celle des autres. Aussi l'abbé de la Motte, n'étant pas encore âgé de quinze ans, connoissoit déjà par l'usage les plus saintes pratiques de la vie intérieure. Il savoit dès lors comment l'âme fidèle se rend Dieu présent partout, comment elle sanctifie ses moindres actions, comment elle grossit sans cesse le trésor de ses bonnes œuvres. Tous les jours il s'éduifoit par la lecture et la méditation des vérités du salut, moyen efficace de connoître ses devoirs et de régler ses actions. Il avoit l'avantage d'un excellent conseil dans une sœur plus âgée que lui, religieuse ursuline à Carpentras. Il la voyoit souvent, toujours pour s'entretenir avec elle des choses de Dieu; et l'on ne sauroit dire qui des deux, de la religieuse ou du jeune étudiant, étoit le plus utile à l'autre pour son avancement spirituel. Mais ce qui contribua le plus efficacement sans doute à affermir la piété de l'abbé de la Motte et à le préserver des écueils de la jeunesse, ce fut sa fidélité à chercher sa force dans un saint et fréquent usage de la communion. Il fut à cet égard un modèle dans le collège, il en fut un au séminaire, dans le sacerdoce et dans l'épiscopat.

Parmi les inclinations vertueuses qui annonçoient le bon cœur du jeune homme, on avoit distingué de bonne heure sa compassion pour les pauvres et les malheureux; il leur marquoit en toute rencontre son empressement à les soulager. La charité sembloit lui être naturelle, et il la pratiquoit avant de savoir qu'elle fût une vertu. Cet heureux penchant, fortifié par la religion, passa

souvent les bornes de la prudence humaine. Plus d'une fois il lui arriva, après avoir donné aux pauvres tout l'argent dont il pouvoit disposer, de leur donner encore ses habits. Sa mère, lorsqu'elle visitoit sa garde-robe, lui demandoit ce qu'il en avoit fait; il le lui racontoit, et toujours d'une manière si ingénieuse, et si chrétienne, que la bonne dame, qui avoit commencé par le gronder, finissoit par l'admirer. Cet esprit de charité alla toujours croissant; et ce qu'avoit fait d'abord le jeune écolier, le vertueux ecclésiastique le faisoit ensuite. S'il rencontroit un pauvre nu, et qu'il n'eût plus rien à donner, il se dépouilloit de ses habits de dessous, pour l'en revêtir.

L'abbé de la Motte, après avoir fait ses humanités avec distinction, commença son cours de philosophie, le suivit avec la même application, et y obtint les mêmes succès. Plus courageux en cela et plus sage que la plupart de nos jeunes gens, dont le premier pas dans cette nouvelle carrière est souvent une chute dans leurs études, il commença par dévoter la sécheresse des premiers élémens; et, dès qu'il eut écarté les ronces qui bordent le champ de la philosophie, une heureuse expérience lui apprit que les fruits précieux qu'on y moissonne, ne laissent point de regret sur les fleurs de la rhétorique.

Après qu'il eut fini son cours et soutenu une thèse générale avec applaudissement, il alla étudier la théologie à Avignon, où il passa deux ans au collège des jésuites. Il employa particulièrement ce temps à examiner sa vocation, qu'il ne croyoit nullement décidée par la tonsure qu'on



lui avoit donnée dans son enfance, et encore moins par la perspective de la protection du saint siège, sur laquelle il pouvoit assez compter, ayant un frère à Rome, officier au service du pape.

Dès qu'il crut reconnoltre que la providence l'appeloit à l'état ecclésiastique, il obtint de ses parens d'entrer dans un séminaire, et, libre du choix, il donna la préférence à celui de Viviers, qui jouissoit d'une réputation méritée, tant pour la régularité que pour les études. Il y fut accueilli par M. *de Sabathier*, homme d'un grand savoir et d'une profonde modestie, qui, dans la suite fut évêque d'Amiens. En sorte que l'abbé de la Motte eut pour premier instituteur ecclésiastique celui que la providence lui destinoit pour prédécesseur immédiat dans l'épiscopat.

Toutes les vertus auxquelles les autres viennent se former dans le séminaire, notre jeune homme les y apportoit : une piété tendre et éclairée, l'amour soutenu du travail, un désir sincère et actif de sa perfection. C'est le témoignage unanime de tous ses supérieurs, quoiqu'il eût prétendu lui-même ne devoir qu'à son éducation ecclésiastique le peu de bien que sa modestie lui laissoit voir en lui. Il datoit même de son entrée au séminaire, ce qu'il appeloit sa conversion, disant qu'il n'avoit connu ni ses devoirs ni les motifs qui en consacrent la pratique, que du moment où il avoit commencé à les méditer dans la retraite et l'éloignement du monde. Quoi qu'il en soit, il fut toujours regardé dans la maison qu'il habitoit, comme un parfait modèle de piété, d'application à l'étude et de régularité en

tout. Son premier supérieur, M. de Sabathier, qui avoit quitté le séminaire de Viviers quelques mois après l'y avoir reçu au nombre de ses élèves, avoit pendant ce court espace, conçu une si haute idée de son mérite, que lorsque, quelques années après, il fut nommé à l'évêché d'Amiens, il jeta les yeux sur l'abbé de la Motte pour en faire son grand vicaire, et lui proposa de venir partager avec lui les travaux de l'épiscopat : offre à laquelle son zèle ne se seroit pas refusé, mais que les circonstances ne lui permirent pas d'accepter.

Cependant le vertueux séminariste, en se distinguant de tous les autres par une infinité d'endroits, se rapprochoit de tous par la gaieté de son caractère et un commerce doux et facile. Sa vertu, dans sa plus grande ferveur, n'avoit rien de gêné ni d'austère pour les autres. Chacun recherchoit sa société et se plaisoit dans sa conversation, quoiqu'assez souvent elle eût pour objet des devoirs et des vertus que ne pratiquoient pas comme lui tous ceux qui l'entendoient. Une grande justesse d'esprit, jointe à sa vivacité naturelle, l'auroit rendu caustique s'il eût été moins religieux. Personne ne saisissoit comme lui les ridicules et les travers des autres, et n'auroit mieux réussi à les présenter sous le point de vue le plus malin ; mais s'il les faisoit apercevoir, ce n'étoit qu'à ceux-mêmes qu'il vouloit en guérir, et toujours avec les ménagemens ingénieux de la charité qui corrigent sans offenser. Plein d'égards et d'attention envers tous ceux que la maison lui donnoit pour confrères, il y en avoit cependant quelques-uns

pour lesquels il se sentoit plus d'inclination , et l'on imagine aisément que c'étoient les plus édifiants ; mais sachant sacrifier à la régularité jusqu'à ses penchans les plus vertueux , il ne se trouvoit auprès de ses meilleurs amis qu'autant qu'il pouvoit le faire sans affectation , et sans contrevenir à un point de règle commun à toutes les bonnes maisons d'éducation , qui prescrit les entretiens exclusifs et les liaisons trop particulières , comme aussi contraires aux bien-séances sociales qu'à l'esprit de charité qui doit unir entre eux tous les membres d'une même communauté.

La vie du séminaire ne paroissoit ni gênante ni trop austère à l'abbé de la Motte , et il étoit fort éloigné de la regarder comme la pieuse exagération de celle qu'un ecclésiastique doit mener dans le monde. Il avoit coutume de dire que les meilleurs prêtres et les meilleurs religieux qu'il eût connus , étoient ceux qui avoient conservé l'habitude de vivre en séminaristes et en novices. D'après ces principes , il fut dans tous les temps fidèle aux pratiques du séminaire qui étoient compatibles avec les devoirs qu'il avoit à remplir. Ainsi le vit-on , chanoine , théologal , supérieur de communautés religieuses , grand vicaire et évêque , se rapprocher , autant qu'il étoit en lui , de la vie d'un séminariste ; il se levait aussi matin qu'au séminaire ; il faisoit son oraison aussi longue qu'en la fait au séminaire , et ses repas aussi courts. Il avoit , comme au séminaire , ses heures réglées pour l'étude de l'Écriture sainte et de la théologie , pour ses lectures et ses autres exercices de piété. Etant évêque ,

il passoit environ deux mois de l'année dans son séminaire, et en fervent séminariste, le temps du carême et celui des retraites auxquelles il présidoit. Il conserva toujours autant d'estime que de reconnoissance pour la respectable école où il avoit reçu son éducation cléricale. Il envioit souvent le sort de ceux qui se mettent dans l'heureuse nécessité de pratiquer toute leur vie la plus grande régularité ecclésiastique, en se dévouant au pénible emploi d'y former les autres; et il eût mieux aimé, disoit-il encore dans sa vieillesse, avoir succédé à M. de Sabathier, directeur d'un séminaire de saint-Sulpice, qu'à M. de Sabathier, évêque d'Amiens. Après sa sortie du séminaire de Viviers, il ne manqua jamais, tant que les circonstances le lui permirent, de s'y rendre tous les ans pour y faire une retraite. Il en avoit formé la résolution avec deux amis qu'il avoit connus dans cette maison, les abbés de Vacon et de la Pallu, qui furent depuis l'un et l'autre de vertueux évêques.

L'éducation précocce qu'avoit reçue l'abbé de la Motte, l'avoit mis dans le cas de sortir du séminaire, n'étant encore que diacre. Il étoit pourvu dès lors de la coadjutorerie d'un canoniat de Carpentras. C'est un usage dans le comtat d'Avignon, que les chanoines se donnent des coadjuteurs : usage sans doute trop favorable au népotisme pour n'être pas abusif. Aussi remarqua-t-on, comme chose aussi rare qu'édifiante, la préférence qu'un vertueux chanoine avoit donnée à un étranger sur un de ses neveux ecclésiastique.

Le nouveau coadjuteur, en attendant l'âge au-

quel il pourroit recevoir la prêtrise, remplissoit avec zèle les fonctions attachées à son expectative. Sa piété lui faisoit retrouver le séminaire au sein de sa famille, et il ne paroissoit en public que pour y édifier. Pendant cet intervalle, on lui proposa le voyage de Malte auquel il consentit par complaisance, et pour accompagner un oncle dont il étoit chéri. Lorsqu'il prit congé de ses amis avant son départ, l'un d'eux, chanoine et théologal dans la cathédrale, lui dit en termes précis : « Puisque vous allez à Malte, » poursuivez jusqu'à Rome : pendant le séjour » que vous y ferez, quelque chanoine de notre » église mourra, vous demanderez son canoniat, et vous l'aurez. » L'abbé de la Motte partit sans nulle envie de voir Rome, et encore moins d'y aller attendre la mort d'un chanoine de Carpentras. Aussi, dès que son oncle eut terminé l'affaire qui l'avoit appelé à Malte, il se rembarqua avec lui sur un vaisseau français qui faisoit voile pour Toulon, et devoit y arriver vers la fin de septembre de l'année 1707. On s'approchoit des côtes de France, lorsque l'on commença à entendre dans le lointain un bruit assez semblable à celui du tonnerre, et qui augmentoit à mesure qu'on s'avançoit. Le capitaine du vaisseau, sans soupçonner ce que ce pouvoit être, continua sa route par un temps assez obscur, et fut tout-à-coup fort étonné de se trouver au milieu de la flotte combinée des Anglais et des Hollandais, qui bloquoit le port de Toulon, et bombardoit la ville, tandis que le duc de Savoie et le prince Eugène en formoient le siège par terre. On s'empressa alors d'arborer



pavillon anglais , et l'on fut assez heureux pour échapper au péril sans être aperçu des ennemis dont toute l'attention étoit fixée sur la ville assiégée. Le capitaine , dans cette conjoncture , crut ne pouvoir mieux faire que de gagner le port de Livourne où il alla mouiller ; en sorte que l'abbé de la Motte , transporté malgré lui en Italie par ce contre-temps , prit alors le parti d'aller jusqu'à Rome , où il avoit un frère officier dans les cuirassiers de sa Sainteté.

Le séjour qu'il fit dans cette ville ne lui fut pas inutile , il en profita pour prendre des degrés en théologie. Il partageoit son temps entre l'étude et les exercices religieux que lui suggéroit son zèle. Ses délassemens mêmes étoient consacrés par la piété ; et il étoit moins curieux de se promener sur les débris de Rome païenne , que de visiter les lieux sanctifiés par le sang des martyrs. Une nouvelle qui le surprit et le frappa beaucoup dans la circonstance , ce fut d'apprendre qu'à la recommandation de sa famille , il venoit d'être nommé , par le pape , au bénéfice vacant de M. Anisson , ce même chanoine théologal , son ami , qui , à son départ pour Malte , lui avoit conseillé d'aller attendre , à Rome , la mort et la prébende de quelque chanoine de l'église de Carpentras. L'abbé de la Motte ne pouvoit s'empêcher d'admirer en cela comment la providence arrive à ses fins par des voies tout opposées à celles de la prudence humaine. « Je » dois de la reconnoissance aux Anglais , disoit- » il quelquefois depuis qu'il fut évêque , parce » que , si l'on m'a trouvé bon à quelque chose , » c'est à eux que j'en ai l'obligation. En me for-

» çant d'aller à Rome, ils ont été cause que j'ai  
 » été fait théologal; étant théologal, j'ai été  
 » obligé de me livrer à un genre de travail qui  
 » m'a donné des relations, et ces relations m'ont  
 » conduit où je suis. » Le souverain pontife,  
 c'étoit alors Clément XI, lorsque le nouveau  
 théologal lui fut présenté pour lui faire ses re-  
 mercimens, lui recommanda de remplir tou-  
 jours par lui-même, autant qu'il le pourroit, les  
 fonctions attachées à l'emploi qu'il lui confioit.  
 L'abbé de la Motte le lui promit, et ne s'enga-  
 gea par là qu'à suivre le plus doux penchant de  
 son zèle.

---

## LIVRE II.

**T**ANT d'innocence dans le premier âge, et une jeunesse si vertueuse, présageoient assez une sainteté d'éclat pour le reste de la vie ; mais la providence, qui n'opère jamais avec plus de force que lorsqu'elle le fait plus lentement, ne développa son ouvrage que par degrés ; et voulant nous offrir plusieurs modèles dans un seul, elle ne porta l'abbé de la Motte à l'épiscopat, qu'après l'avoir fait successivement passer par divers emplois du ministère ecclésiastique les plus propres à former un grand évêque, en sorte que son élévation fut tout à la fois et la récompense des travaux du sacerdoce, et le moyen d'en continuer l'exercice avec une nouvelle extension de mérite pour lui-même et d'utilité pour l'Eglise.

De retour de Rome en sa patrie, et après avoir été ordonné prêtre, l'abbé de la Motte se traça un plan de vie analogue aux nouveaux devoirs qui lui étoient imposés, et il le suivit de manière à faire conclure qu'il avoit reçu avec la prêtrise la plénitude de l'esprit sacerdotal. La première résolution que lui dicta sa piété, ce fut de ne laisser passer aucun jour sans offrir à Dieu la victime du salut. Ainsi, dans ses voyages, parmi ses plus grandes affaires, dans l'exercice des plus pénibles fonctions du ministère, dans les incommodités mêmes qui ne l'obligeoient pas à garder le lit, il savoit se ménager du temps

pour offrir les saints mystères. S'il étoit retenu par une maladie assez grave pour qu'elle l'empêchât de dire la messe, il cherchoit alors sa consolation dans la communion laïque, ne comprenant pas comment des prêtres, qui se croient en état de célébrer tous les jours lorsqu'ils sont en santé, peuvent passer des temps considérables sans s'unir à Dieu par la communion lorsque quelque incommodité les empêche de monter à l'autel.

Quoique toute sa vie eût été une préparation continuelle aux plus saintes fonctions du sacerdoce, il n'en étoit pas moins exact à faire tous les jours sa préparation prochaine pour la messe. Tout le temps de la matinée qui précédoit cet exercice, il le passoit dans le recueillement le plus profond. Il ne voyoit personne alors que pour affaires indispensables; et, dans ce cas même, ses entretiens étoient très-courts. Ses divers exercices de piété, son oraison, ses prières, ses offices formoient l'ensemble de sa préparation, après laquelle il montoit à l'autel. On eût cru, en l'y voyant, voir un ange adorateur devant le trône de l'Eternel. Son extérieur annonçoit la piété dont il étoit pénétré, et parloit aux cœurs les moins dévots. Religieux observateur des moindres cérémonies du sacrifice, il s'en acquittoit avec aisance et dignité, tenant, dans la célébration, un louable milieu entre la lenteur qui fatigue et la précipitation qui scandalise. Il employoit environ une demi-heure pour sa messe, y compris le temps nécessaire pour se revêtir des habits sacerdotaux et pour les déposer.

Il n'auroit pas célébré avec le plus léger re-

proche que lui auroit fait sa conscience. Il donna un jour un exemple remarquable de sa grande délicatesse à cet égard. Une personne tourmentée de scrupules , et qui se confessoit à lui , vint l'arrêter au pied de l'autel , au moment où il alloit commencer l'introit. L'abbé de la Motte , dans le premier mouvement occasioné par la surprise , la congédia d'un ton assez sec , sans l'écouter ; mais , à l'instant même , songeant qu'il auroit pu donner par là quelque scandale aux foibles , et voulant le réparer , il se tourna vers les assistans et leur dit : « Vous avez pu » être mal édifiés de la brusquerie qui vient de » m'échapper ; j'en demande pardon à Dieu , et » vous en fais mes excuses. »

Son action de grâce répondoit à sa préparation ; et l'on peut dire que , comme l'une commençoit à son réveil , l'autre ne finissoit qu'avec le jour. Dans la partie de cet exercice qui suivoit immédiatement sa messe , il se rappeloit les intentions générales et particulières qu'il s'étoit proposées dans sa préparation prochaine. Il récitoit quelques-unes des prières adoptées par l'Eglise pour la circonstance , et lisoit ensuite un chapitre de l'Imitation. Toutes les fois qu'il se disoit une messe aussitôt après la sienne , il l'entendoit. Sa dernière pratique , avant de sortir de l'église , étoit un acte de résignation à la mort , soit pour le temps ou pour la manière , selon qu'il plairoit à la providence d'en ordonner.

La vie canoniale impose des devoirs sublimes et assujettissans : l'abbé de la Motte en connoissoit l'étendue , et il les remplissoit avec la plus édifiante exactitude. Se considérant comme spé-

généralement député par la communauté des fidèles pour lever continuellement les mains au ciel en leur faveur, il se seroit fait un scrupule, et il auroit regardé comme une espèce de larcin spirituel, de s'absenter pendant une seule heure de l'office divin. Bien loin de trouver dans les occupations pénibles de la théologie dont il étoit chargé, un prétexte pour se dispenser de l'assistance au chœur, il découvroit au contraire, dans l'exercice de la prière publique et la méditation des divines écritures, une source de lumière et de grâce pour le ministère évangélique. Parfaitement exercé dans les cérémonies ecclésiastiques, il en observoit le rit avec une religieuse décence. Le voir dans sa stalle, étoit un sermon : rien n'eût été capable de troubler son recueillement. Il suivoit fort exactement le chant des offices, et le tribut de louanges qu'il offroit à Dieu, de la voix, il étoit aisé de juger qu'il le consacroit par la religion de son cœur.

Quelle que fut sa facilité pour le travail, le ministère de théologal, joint aux devoirs de chanoine, lui imposoit au moins pour quelques années, une tâche fort onéreuse. Pour se mettre en état de la remplir, il prit le parti de renoncer aux avantages de la maison paternelle, et de se retirer avec un seul domestique, dans une petite maison qu'il loua dans la ville. C'est là que, libre et tranquille depuis quatre heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, tout le temps qu'il ne donnoit pas à d'autres exercices indispensables et aux fonctions du ministère, il l'employoit à l'étude. Econome de son temps, jusqu'à regretter celui que lui emportoit la nécessité

de prendre sa nourriture , il donnoit des secours à un jeune ecclésiastique peu fortuné , afin qu'il se rendit chez lui pour lui faire une lecture pendant ses repas solitaires. A peine se permettoit-il quelques instans de récréation ; et pour l'ordinaire , il regardoit comme le délassement suffisant de ses travaux , celui que lui procuroient quelques visites actives ou passives , auxquelles la bienséance ou la charité l'obligeoit de se prêter.

Le désir de se ménager plus de temps pour le travail , lui fit prendre la résolution de ne dîner qu'à quatre heures du soir ; et l'intervalle qui s'écouloit depuis la grand'messe de sa cathédrale jusqu'aux vêpres , il l'employoit à la composition de ses sermons , et le passoit dans une cellule du couvent des capucins , plus à portée de son église , que ne l'étoit sa maison.

Par ce travail opiniâtre , il se mit en état , dès sa première année d'exercice , de remplir par lui-même le ministère de théologal ; comme il l'avoit promis au pape. Il composa sur le dogme et la morale évangélique , un cours complet d'instructions , qu'il renferma dans un nombre de discours qui lui suffisoient pour prêcher tous les dimanches , sans se répéter , pendant quatre ans. Il avoit distribué toutes ses matières avec ordre , et de manière que les vérités qu'il annonçoit , se prêtoient mutuellement une nouvelle force. Sans supposer aux fidèles plus de connoissance de la religion qu'ils n'en ont communément , il s'abaissoit jusqu'à eux , et savoit entrer avec dignité dans les moindres détails propres à édifier ou à instruire. Cette méthode lui avoit si bien réussi ,

réussi, que lorsqu'il fut évêque, il conseilloit à ses curés de la suivre, comme la meilleure qu'il connût, pour prêcher avec fruit. Son style, noble et simple tout à la fois, étoit entendu des petits et goûté des grands. Sa déclamation vive et affectueuse, étoit l'expression la plus naturelle du zèle et de la piété : elle partoît du cœur, et elle alloit au cœur. Dès qu'une fois on avoit entendu le jeune théologal, on désiroit de l'entendre de nouveau, et en quelque endroit qu'il prêchât, il traînoit après lui un nombreux auditoire, dans lequel se trouvoient toujours beaucoup d'ecclésiastiques.

Les talens oratoires de l'abbé de la Motte, soutenus de tout l'éclat d'une sainte vie, préparèrent bientôt un nouveau genre d'exercice à son zèle. Plusieurs de ses auditeurs, pleins de confiance en ses lumières, vouloient s'adresser à lui dans le tribunal de la pénitence, comme à l'homme le plus capable de les aider à effectuer les desirs de conversion qu'il leur avoit inspirés. Sans rebuter personne, il accueilloit surtout les pauvres avec une bonté singulière, ce qui l'obligea bientôt à donner, presque tous les jours, un temps considérable au confessionnal.

Il avoit ainsi passé quelques années, livré dans la retraite à un travail opiniâtre, lorsque son père mourut. Sa mère alors lui demanda, pour sa consolation, qu'il vînt habiter sa maison, où il pourroit retrouver sa solitude. Il accepta l'offre d'autant plus volontiers, qu'il y trouvoit l'avantage de ne plus tenir maison à ses dépens, et de pouvoir, par ce moyen, employer tout son revenu en bonnes œuvres : il en faisoit de tous



les genres ; mais il en étoit une qu'il paroissoit avoir plus singulièrement à cœur, et qu'il encouragea et protégea toute sa vie, c'étoit l'éducation chrétienne de la jeunesse. Il la regardoit, ainsi que le vertueux Fénelon, comme le fondement le plus solide de tout le bien que la religion peut établir dans l'église de Dieu, et la politique dans un état. Le moyen qu'il prit pour gagner la confiance de la jeunesse la plus distinguée de la ville, ce fut d'ouvrir sa maison à tous ceux des étudiants du collège et des jeunes ecclésiastiques qui vouloient s'y rendre. Aux uns il prêtoit des livres, à d'autres il en donnoit. Il faisoit à tous des instructions réglées à certains jours. Il les instruisoit sur leurs devoirs et les moyens de sanctifier leur jeunesse ; il leur apprenoit à méditer les vérités du salut, en les méditant lui-même avec eux. Tous l'écoutoient avec le plus grand plaisir ; tous s'empressoient d'aller grossir son auditoire lorsqu'il prêchoit, et plusieurs le prioient de se charger du soin de leur conscience. Il se les étoit attachés par la douceur et l'enjouement de son caractère ; il les conduisoit à Dieu par la sagesse de son zèle. Il se forma ainsi par ses soins, une infinité d'excellens sujets et de bons prêtres, qui conservèrent eux-mêmes et inspirèrent à d'autres cette tendre affection pour la jeunesse, et le louable désir de concourir à sa sanctification.

L'abbé de la Motte ne borna pas là son zèle protecteur de l'innocence et du jeune âge ; il vit qu'il manquoit à Carpentras une maison d'instruction pour les jeunes filles trop peu fortunées pour payer une pension au couvent, et d'un

état cependant à n'être pas confondues avec la dernière classe des enfans du peuple ; il entreprit de la fonder , et il y réussit. Il commença par louer une maison où il rassembla six demoiselles, dont plusieurs de conditions, toutes également zélées pour la bonne œuvre et capables d'en soutenir les charges. Il leur donna un règlement auquel elles se soumirent, sans autre engagement que celui que peut former le zèle du salut des âmes. Chargé du spirituel et du temporel de cette maison , il y fit tout ce qu'il voulut, et bienlôt on la vit par ses soins remplie d'une nombreuse jeunesse qui s'y formoit à toutes les vertus. Pour consolider cette bonne œuvre, qui fut toujours chère à son cœur, il fit, non sans se gêner beaucoup, l'acquisition de la maison qu'il avoit louée d'abord (1) ; et cet établissement, aujourd'hui dirigé par les sœurs des écoles gratuites, subsiste encore dans tout son lustre et sa première ferveur.

Le vrai zèle, inépuisable en ressources, semble multiplier aussi les hommes qui en sont possédés ; et par lui, un seul prêtre vaut tout un clergé. L'abbé de la Motte, prêtre édifiant, chanoine exact, théologal en exercice, confesseur charitable, instituteur d'une nombreuse jeunesse, trouvoit encore du temps pour d'autres bonnes œuvres ; il en trouvoit pour composer des panégyriques, et prêcher ses sermons dans les paroisses et dans les communautés ; il en trouvoit pour diriger des religieuses et leur don-

(1) Il ne put achever d'en payer le prix que lorsqu'il fut évêque.

ner des retraites; il en trouvoit pour aller consoler les pauvres et les malades dans les hôpitaux, et pour offrir aux riches des secours d'un autre genre. Tous les ans, par exemple, il donnoit une retraite de dix jours, depuis l'Ascension jusqu'à la Pentecôte, en faveur de la noblesse du comtat. C'étoit un spectacle vraiment édifiant, de voir, à cette époque, arriver du fond de la province, un nombre de gentilshommes respectables, les uns par leur âge, les autres par leurs services militaires, tous par le motif qui les attiroit auprès de l'abbé de la Motte. C'étoit dans ceux-ci, le désir de se renouveler dans la piété chrétienne, dans ceux-là, une résolution prise d'effectuer enfin des projets de conversion trop long-temps différés. L'abbé de la Motte commençoit par leur exposer le règlement de la retraite; et le soin de veiller à son exécution étoit confié à ceux à qui l'âge ou le grade militaire pouvoit donner plus d'autorité. Tous les exercices s'indiquoient au son de la cloche. Le recueillement et le silence régnoient dans la maison : tout s'y faisoit avec un ordre et une régularité dignes des maisons religieuses les mieux ordonnées. L'abbé de la Motte étoit seul l'homme de confiance de tous; et l'on ne sauroit dire qui lui en marquoit davantage, ou les pécheurs qu'il ramenoit dans les devoirs de la justice, ou les justes qu'il y affermissoit.

La réputation de l'abbé de la Motte alloit toujours croissant, et l'on vit bientôt plusieurs évêques des diocèses circonvoisins se disputer l'avantage de faire ressentir à leurs troupeaux les effets d'un zèle dont on racontoit des prodig-

ges. Un chanoine ne peut s'absenter de son église, que pendant le temps de ses vacances. Elles sont de trois mois dans le chapitre de Carpentras, mais elles ne doivent être prises que par parties, et une semaine chaque fois. On obtint sans peine, du pape, que l'abbé de la Motte prendroit de suite ses trois mois, et l'emploi qu'il devoit faire de ce temps, eût bien dû, ce semble, lui ôter tout scrupule à cet égard; il en eut un cependant; et dans la crainte que cette disposition ne préjudiciât au bon ordre et à la décence du culte divin, il s'engagea à partager les fruits de son bénéfice avec un ecclésiastique agrégé à son église, sans obligation d'assistance, afin qu'il le remplaçât au chœur et dans toutes les fonctions canonicales. Ce ne fut qu'après ces précautions vraiment édifiantes et dignes de remarque, que le vertueux chanoine se permit l'absence continue de ses trois mois de vacances. Il les employoit suivant les besoins des fidèles, et l'ordre que lui prescrivoient les évêques, tantôt dans les villes, tantôt dans les campagnes; ici à donner des retraites, là à faire des missions, et partout avec un succès égal à son zèle.

Pour étendre davantage et mieux assurer encore le fruit de ses travaux, et peut-être aussi pour détourner de dessus lui les respects publics qui alarmoient sa modestie; l'abbé de la Motte se réunit à quelques missionnaires de la congrégation, dite de Notre-Dame de Sainte-Garde, établie dans le comtat d'Avignon. Il se lia surtout de la plus étroite amitié avec un M. de Salva-

*dor* (1), nom connu parmi la noblesse du comtat; (c'étoit un saint prêtre, d'une piété fervente et éclairée. De capitaine de cavalerie, qu'il avoit été dans sa première jeunesse, il s'étoit fait ecclésiastique); et lorsqu'il eût pu vivre dans l'aisance avec son seul patrimoine, il menoit la vie pauvre et austère des apôtres, distribuant son bien aux pauvres, et parcourant avec ses compagnons les villes et les bourgades, pour y annoncer les vérités du salut. Associé à ces zélés missionnaires, le vertueux chanoine de Carpentras ne le cédoit à aucun d'eux, ni en courage pour former de saintes entreprises, ni en sagesse et en patience pour les amener à une heureuse fin. Catéchiser, prêcher, confesser, réconcilier les ennemis, soulager les pauvres, consoler les malades, voyager à pied dans des pays montueux, coucher sur la paille dans les campagnes, se contenter du pur nécessaire pour la nourriture, et en manquer quelquefois, telle étoit la vie que menoit l'abbé de la Motte pendant ses vacances; c'étoit là le délasement de ses autres travaux qu'il venoit reprendre avec la même ardeur, après ses trois mois de courses apostoliques.

(1) M. l'abbé de la Motte, jusque dans sa plus extrême vieillesse, se rappeloit ce saint ecclésiastique avec un souvenir de vénération. Lorsqu'il apprit sa mort : « Sa mémoire, » écrivit-il à un de ses amis, me sera toujours précieuse, et » mes regrets, sur sa perte, dureront autant que ma vie. J'a- » vois de grands motifs pour l'aimer et l'estimer. Je deman- » dois même souvent à Dieu la consolation de le revoir, et » de répandre encore une fois, dans son sein, mon cœur » qu'il avoit connu à fond. »

Un zèle si pur attiroit les plus amples bénédictions du ciel , et elles étoient sensibles. Partout où le missionnaire s'arrêtoit pour exercer les fonctions de son ministère , il gagnoit la confiance et la vénération des peuples. Les plus libertins également touchés et de l'onction de ses paroles , et de la sainteté de sa vie , quittoient leurs dérèglemens ; les hérétiques abjuroient leurs erreurs ; les scandales cessoient dans les paroisses ; les abus dispa-roissoient , et partout la religion reprenoit ses droits sur les cœurs. La seule espèce de pécheurs auxquels il avouoit qu'il avoit presque toujours parlé en vain , c'étoient les mauvais prêtres , et ceux surtout qui étoient dominés par la passion d'amasser. En ayant un jour rencontré un qu'une avarice notoire faisoit généralement mépriser , il lui représenta les inconvéniens et le danger de son état , et lui fit les plus vives instances pour l'engager à réparer par quelque aumône publique , la publicité du scandale qu'il offroit depuis trop long-temps : tout son zèle ne put rien gagner. Les missionnaires , ses confrères , revinrent à la charge , pressèrent sur les mêmes motifs , et ne furent pas plus heureux. Alors l'abbé de la Motte , en quittant son homme , lui dit : « Pardon ,  
 » monsieur , de notre importunité : car , après  
 » tout , c'est vous qui avez raison , et nous  
 » qui avons tort : quand un prêtre fait tant que  
 » de vendre son âme , il ne sauroit la vendre  
 » trop cher. » Un autre jour , dans la circonstance du besoin le plus pressant , il trouva un curé assez insensible pour n'avoir aucun égard à son embarras. Il lui demandoit l'hospitalité :

la nuit s'approchoit , et il étoit sans argent , ce qui lui arrivoit souvent par sa grande facilité à le donner aux pauvres. Il eut beau supplier le curé au nom de l'humanité , de la religion et de sa propre réputation , de lui donner ou de lui procurer un lit , il ne put l'y déterminer. En sortant du presbytère , il trouva l'église ouverte ; il y entra , résolu d'y passer la nuit plutôt que d'aller révéler aux paroissiens l'insigne dureté de leur pasteur. Comme il étoit en adoration devant le Saint Sacrement , une paysanne , qui faisoit sa prière dans l'église , s'approcha de lui , le pria de dire une messe à son intention , et lui en offrit la rétribution , qu'il accepta en rendant grâces à la providence qui , dans le besoin , lui envoyoit ce secours dont il fit usage pour payer son gîte à l'auberge.

Cependant l'abbé de la Motte étoit accueilli , dans ses missions , comme l'envoyé de Dieu , et portoit partout la réputation d'un saint. La persuasion , à cet égard , alloit au point que , souvent des âmes simples , dans le désir de se procurer des reliques , s'approchoient de lui , lorsqu'il prioit dans les églises , et lui coupoient un morceau de sa soutane. D'autres fois , les peuples auxquels il avoit donné la mission , le pleuroient comme leur père à son départ , et le suivoient , malgré lui , pendant plusieurs lieues. C'est ainsi qu'il fut obligé d'entrer un jour dans la ville d'Aix , entouré de tous les habitans d'une nombreuse paroisse. L'archevêque de cette ville , à qui il alla rendre compte de sa mission , s'étant aperçu qu'on avoit mutilé sa soutane et son manteau , lui dit que , pour le coup , il n'y avoit

plus à douter qu'on ne le regardât comme un saint. « Si cela est, monseigneur, reprit l'abbé de la Motte, il faut convenir que vos diocésains ont une étrange manière d'honorer les saints : ailleurs on les respecte et on leur fait des offrandes, et moi en m'insulte et on me dépouille. » C'est ainsi qu'il savoit détourner adroitement les propos flatteurs que lui attiroit l'éclat de ses vertus.

Cependant son humilité souffroit infiniment d'une réputation qu'il ne pouvoit se dissimuler, et dont il se croyoit indignement indigne; et, soit qu'il craignît qu'enfin la vanité n'entrât dans son cœur, ou plus vraisemblablement, parce qu'au milieu même des plus brillans succès, il se regardoit encore comme un serviteur inutile dans la vigne du Seigneur, il forma le dessein d'aller finir ses jours dans la retraite et les travaux de la pénitence. Il se rendit, pour cela, à la chartreuse du Val-Donne. Mais le prieur, auquel il s'ouvrit sur sa résolution, étoit un homme plein de l'esprit de Dieu, qui, après s'être édifié quelques jours avec son nouvel hôte, le congédia en lui disant : « Allez, mon cher abbé, vous n'êtes pas fait pour être chartreux, mais pour être évêque. »

Obligé de retourner à ses occupations ordinaires, l'abbé de la Motte les continua avec le même zèle et le même succès pendant deux ans, au bout desquels, toujours fatigué, d'un côté par les respects des peuples, et pressé de l'autre du désir d'assurer son salut dans la solitude, il forma de nouveau la résolution de quitter le monde, et se mit en devoir de l'exécuter, en



pour punir avec plus de sévérité. L'occasion d'éclairer les plus libertins sur le danger de leur état, lui parut favorable ; il ne la laissa pas échapper. Ses instructions ne trouvoient que des cœurs dociles, ses conseils étoient des ordres. Prières publiques, pratiques de retraite, jeûnes solennels, préparation aux sacremens, tout ce qu'il proposoit comme moyen de fléchir la colère du ciel, étoit accueilli par acclamation. C'étoit un prophète qui prêchoit la pénitence au milieu de Ninive menacée de sa ruine prochaine. Aussi vit-on des pécheurs scandaleux rentrer en eux-mêmes, des ennemis se réconcilier, des usurpateurs restituer, et partout le vice humilié rendre hommage à la vertu. Enfin le fléau cessa, et la ville en fut préservée. L'abbé de la Motte alors fit rendre à Dieu de solennelles actions de grâces, attribuant cette faveur du ciel à la foi du peuple, et surtout à la confiance avec laquelle il avoit réclamé l'assistance du Sauveur du monde, prosterné devant un des instrumens qui servirent à sa passion (1). Le peuple, de son côté, appeloit l'abbé de la Motte son libérateur ; il publioit qu'il lui devoit son salut, et qu'une ville étoit heureuse quand elle possédoit un seul prêtre si rempli de l'esprit de Dieu.

Le mérite de l'abbé de la Motte n'étoit nulle part mieux apprécié que dans son corps. Il avoit joui, dans tous les temps, de l'estime et de la confiance de ses confrères, et, en 1725, ils lui

(1) On voit dans la cathédrale de Carpentras, un des clous que l'on croit avoir servi à attacher Notre-Seigneur à la croix ; et qu'une tradition respectable rend l'objet de la vénération des peuples.

en donnèrent une preuve honorable en le députant, pour représenter leur chapitre, au concile provincial convoqué cette année à Avignon.

Peu de temps après qu'il eût été de retour de sa députation, l'archevêque d'Arles, M. de Jean-son, jeta ses yeux sur lui pour le faire l'unique grand vicaire de son diocèse. Il connoissoit le sujet par la renommée, et mieux encore par le témoignage de M. de Salvador, ce respectable ecclésiastique dont nous avons déjà parlé. Il lui falloit le consentement de l'évêque de Carpentras; il le sollicita par de si vives instances, que le prélat, non sans regret, mais pour le plus grand bien de l'Eglise, consentit à perdre son vertueux théologal. L'abbé de la Motte avoit ignoré jusque là les desseins qu'on formoit sur lui, et ce fut M. de Salvador, en qui il avoit toute confiance, qui vint lui annoncer le désir de l'archevêque d'Arles, lui certifier l'acquiescement de son évêque, et lui faire un devoir à lui-même de donner son consentement : il le donna, croyant obéir aux ordres de la providence; et sans doute qu'il ne se trompoit pas.

Cette nouvelle fut reçue, dans Carpentras, comme celle d'une calamité. L'abbé de la Motte se vit assiégré de représentations. On pria, on supplia, on insista. Il répondoit à tout cela qu'on le connoissoit peu, qu'il n'étoit rien; qu'on ne perdoit rien; et c'est peut-être la seule erreur sensible dont il eût été vraiment persuadé. Il étoit fort éloigné de croire qu'il dût être, par exception, prophète dans sa patrie. Les personnes d'ailleurs les plus empressées à le retenir, ne pouvoient pas alléguer à l'archevêque

d'Arles les raisons qu'elles avoient autrefois fait valoir auprès de l'abbé de Sept-Fonts. C'étoit un champ bien digne du zèle du théologal de Carpentras , qu'un vaste diocèse à diriger sous l'autorité d'un prélat respectable et zélé pour le bien. Content de la charge qu'on lui imposoit , il le fut aussi du modique dédommagement qu'on lui offrit d'une pension de huit cents livres sur l'archevêché.

Arrivé à Arles , déjà pénétré de l'importance et de l'étendue de ses nouveaux devoirs , l'abbé de la Motte ne songea qu'à les remplir de la manière la plus utile au salut des peuples. Il s'appliqua soigneusement à connaître le clergé , ce qui lui devint assez facile par l'étroite liaison qu'il avoit avec la congrégation de Sainte-Garde , chargée de la direction du séminaire d'Arles. Il se montra d'abord , et fut toujours , dans la suite , d'un facile accès pour les ecclésiastiques , et surtout pour les curés , qui étoient sûrs de trouver en lui un guide fidèle , et toujours empressé à les aider de ses lumières. S'il trouvoit l'occasion de leur rendre quelque bon office , il le faisoit volontiers , et souvent sans en avoir été prié. Il n'eut besoin , pour ainsi dire , que de se montrer au clergé pour gagner toute son estime ; et bientôt sa correspondance de confiance avec tous les ecclésiastiques employés dans le ministère , lui prit autant de temps que celle de nécessité , et lui doubla son travail. Mais , toujours infatigable dans son zèle , ce qui en eût accablé plusieurs autres , ne l'occupoit pas même tout entier. Il trouvoit encore , comme à Carpentras , du temps pour suivre une infinité

de bonnes œuvres étrangères à son emploi principal. Il travailla avec succès à maintenir ou à ranimer la ferveur dans toutes les communautés religieuses. Supérieur en titre d'un seul couvent de carmélites, il l'étoit, par le fait, de tous les couvens de filles du diocèse. On le consultoit de toutes parts ; et la dernière des religieuses étoit sûre, en s'adressant à lui, de trouver tous les secours spirituels dont elle avoit besoin. Le séminaire, dirigé par ses amis et ses anciens confrères de mission, offrit une ample matière au zèle de prédilection qu'il eut toujours pour l'instruction chrétienne. C'étoit la seule maison de la ville qu'il fréquentât : il y alloit au temps des récréations des jeunes ecclésiastiques, pour gagner leur confiance ; il y alloit pendant leurs études, pour les encourager au travail ; il y alloit très-souvent leur faire des conférences et des exhortations sur les devoirs de leur état. Quoiqu'il ne fût plus théologal, se croyant encore comptable à Dieu des talens qu'il lui avoit donnés pour la parole, il continua à les exercer étant à Arles, et tous les dimanches après les vêpres, il faisoit une instruction familière au peuple sur les principaux devoirs de la morale chrétienne. Son auditoire, toujours nombreux, étoit composé des citoyens les plus respectables dans tous les ordres. Nous avons déjà remarqué qu'il suffisoit de l'avoir entendu pour désirer de l'entendre de nouveau. Son éloquence douce et insinuante, portoit dans tous les cœurs, avec la persuasion des vérités qu'il prêchoit, le gage de l'estime et de la confiance pour le prédicateur

qui les annonçoit. Tous les jours , des pères de famille , des hommes publics et des particuliers venoient le consulter sur toutes sortes d'affaires. On lui connoissoit surtout un talent merveilleux, ou , pour mieux dire, une grâce spéciale pour terminer les différens et réconcilier les ennemis. Il saisissoit d'abord de quel côté étoit le bon droit, ou jusqu'à quel point chacun avoit tort; il devinoit ce qu'on lui cachoit; il réduisoit ce qu'on lui exagéroit; il sondoit le courage et la vertu des parties pour juger des sacrifices respectifs qu'il pourroit exiger d'elles; et, sans perdre de temps en discussions, il leur exposoit son opinion, qui, pour l'ordinaire, étoit un jugement sans appel: on eût cru résister aux ordres de Dieu, en ne suivant pas ses conseils.

Il n'y avoit pas long-temps que l'abbé de la Motte étoit grand vicaire de l'archevêque d'Arles, lorsqu'il assista en qualité de théologien de l'évêque d'Apt, au concile d'Embrun, dans lequel l'évêque de Senes, M. Soanen, fut entendu, jugé et condamné comme réfractaire aux décisions de l'Eglise universelle. Le président du concile, M. de Tencin, avoit cru pouvoir, sans conséquence, faire plaier à peu de distance de lui le grand vicaire d'Arles, pour être à portée de le consulter, au besoin, sur le cérémonial et les formes à garder, que personne ne connoissoit comme lui, parce qu'il avoit déjà assisté à une de ces assemblées; mais un ecclésiastique du second ordre ayant réclamé contre cette préséance, en qualité de bénéficiaire, l'abbé de la Motte, sans vouloir qu'on dis-

cutât la question , donna droit à son adversaire ; et , comme il pouvoit se croire le seul de l'assemblée qui ne possédât aucun bénéfice , il alla prendre la dernière place , et y resta constamment , quelques instances qu'on lui fit pour l'engager à en prendre une autre. Cependant les pères du concile , qui plaçoient au premier rang , dans leur estime , celui qui s'occupoit que le dernier dans l'assemblée , le chargèrent unanimement de répondre à un écrit circulaire adressé par l'évêque de Senes à tous les prélats de l'Eglise gallicane ; ce qu'il fit d'une manière victorieuse , et qui ne souffrit pas même de réplique.

Après avoir rempli pendant plusieurs années les fonctions de grand vicaire , avec un succès égal à ses talens , l'abbé de la Motte fut nommé administrateur du diocèse de Senes , dont l'évêque étoit exilé à l'abbaye de la Chaise-Dieu. Il emporta , en quittant la ville d'Arles , l'estime et les regrets de l'archevêque , du clergé et de tous les gens de bien. Pour le mettre en état de soutenir les charges de son nouvel emploi , la cour le pourvut d'une petite abbaye , qui jointe à sa pension sur l'archevêché d'Arles , ne lui faisoit pas mille écus de revenus. Aussi le cardinal de Fleury , en lui annonçant que le roi le nommoit à ce bénéfice , lui marquoit-il que ce n'étoit qu'en attendant qu'il pût lui en offrir un plus considérable. L'abbé de la Motte répondit que c'étoit autant qu'il lui en falloit , et plus qu'il n'en méritoit. Belle réponse , quand elle n'est que l'expression du mérite modeste , et qu'on ne peut pas même la suspecter d'une

feinte modération ! Le cardinal ministre la crut sincère, et ne perdit jamais de vue celui qui la lui avoit faite.

Le diocèse de Senez occupe la partie la plus stérile et la plus âpre de la Provence. La ville épiscopale n'est qu'une méchante bicoque qui ne mériterait que le nom de village. La principale ville du diocèse est Castellane, qui est à trois lieues de distance de la première ; et c'est là que l'abbé de la Motte crut devoir fixer sa résidence. Il se logea dans un couvent des religieux de la Merci ; et pour leur annoncer qu'il ne prétendait pas leur être à charge, il commença par faire décorer leur église, et réparer leur maison à ses dépens. Un autre avantage pour ces religieux, et qu'ils surent apprécier, ce fut de trouver un parfait modèle de vertu dans la société de l'homme le plus aimable. Tel on avoit vu l'abbé de la Motte à Carpentras et à Arles, tel il se moutra dans le diocèse de Senez. Ce fut toujours de sa part la même ardeur et la même sagesse de zèle. On vit toujours en lui l'homme de prières, le prêtre charitable, le prédicateur persuasif, le père de la jeunesse, en un mot l'homme de Dieu et l'ami des hommes.

Il étoit aisé d'imaginer combien étoit délicate la position où il se trouvoit : dépositaire de l'autorité d'un concile, pour exercer la juridiction épiscopale dans un diocèse où l'évêque, encore vivant, avoit fait des prosélytes : environné de gens qui regrettoient et plaignoient M. Soanen comme le martyr de la vérité, il habitoit véritablement une terre ennemie. Tous les yeux étoient ouverts sur lui : on épioit sa conduite ;

on pesoit ses paroles ; on étudioit ses motifs ; et partout on portoit le désir malin de lui surprendre des torts. Mais dans les desseins de la Providence , qui tire la lumière des ténèbres , cette disposition même ne servit qu'à mieux faire connoître le serviteur de Dieu , et à préparer le retour de ceux que l'erreur avoit séduits.

L'abbé de la Motte , en entrant dans sa nouvelle administration , commença par tout voir et tout écouter , sans rien dire ni rien faire. C'étoit là son grand principe de gouvernement ; et il lui avoit toujours si bien réussi . que lorsqu'il fut évêque , il le proposoit à tous ceux auxquels il confioit l'exercice de quelque supériorité : « Si vous ne voulez pas vous préparer de repentirs , leur disoit-il , commencez par être d'abord » tout yeux et tout oreilles , sans avoir ni mains » ni langue. » Après qu'il eut sagement examiné , il agit encore avec sagesse. Pour ne pas désespérer le malade qu'il visitoit et qu'il vouloit guérir , il lui cachoit à lui-même la profondeur de sa plaie. Le diocèse de Senez n'étoit pas , disoit-il , si infecté des nouvelles erreurs , que bien des gens le prétendoient : le clergé y offroit plus de ressources qu'on imaginoit ; et bien des âmes simples étoient plus à plaindre qu'à condamner du malheur de s'être égarées en suivant leur pasteur. Enfin cet homme que la renommée s'étoit plu à annoncer comme un réformateur d'un zèle amer , ne laissoit apercevoir que l'ardeur d'une charité tendre et compatissante ; et son visage , qu'on s'étoit figuré couvert des nuages de l'austérité , n'offroit que les traits inaltérables de la douceur et de la sérénité.



La noblesse du diocèse sut la première rendre justice aux rares qualités de l'administrateur, et combattre les préjugés et les imputations de la calomnie. Lorsque les gentilshommes du pays venoient lui faire visite, il les prioit de dîner avec lui, et de si bonne grâce, qu'ils acceptoient son offre. Une noble simplicité dans ses manières, un caractère ouvert et plein de franchise, des propos toujours obligeans lui assuroient la confiance de tous ceux qui passaient quelques heures auprès de lui. Sa table étoit bien servie, lorsqu'il s'y trouvoit des étrangers : et l'on eût été surtout tenté de croire que sa dépense excédoit ses revenus, lorsqu'on entendoit de toutes parts les pauvres se louer de sa libéralité. Son secret d'économie étoit, après avoir bien traité ses hôtes, de mener en son particulier la vie frugale du théologal de Carpentras, à qui l'esprit de mortification et l'amour des pauvres faisoient trouver tous les ans un superflu de cent écus sur un revenu de huit cents livres.

Les curés et les autres ecclésiastiques du diocèse, qui s'adressoient à l'abbé de la Motte, en étoient accueillis de la manière la plus gracieuse, et ceux qu'il connoissoit pour être les plus obstinés dans l'erreur, étoient ceux auxquels il prodiguoit les plus tendres témoignages d'affection. Dès qu'il pouvoit obtenir qu'ils s'approchassent de lui et qu'ils l'écoutassent, il étoit sûr de détruire leurs préventions et de les ramener. Mais plusieurs, fuyant sa présence, se retirèrent dans le fond du diocèse, où ils commencèrent à jeter les cris du fanatisme, comme si on les eût persécutés à outrance. L'abbé de la Motte, qui pé-

nétra leur dessein , se tut , faisant semblant de ne pas les apercevoir , et sur les représentations qu'on lui faisoit à ce sujet. « Ne voyez-vous pas , » répondit-il , que ces gens ne crient à *la persécution* , dans le temps que nous les laissons » si tranquilles , que pour nous engager à armer » l'autorité contre eux , et se procurer par cette » ruse , un nom et des pensions dans le parti ? » c'est par ma constance à les supporter , que je » veux les punir. » En même temps qu'il supportoit les uns par la patience , il survoit les autres par son crédit. Plusieurs des plus remuans s'étoient fait exiler , et commençoient à s'ennuyer de leur état : l'abbé de la Motte s'intéressa à leur sort , demanda et obtint leur rappel ; et , en voulant bien les supposer ce qu'il savoit assez qu'ils n'étoient pas encore , il les rendit ce qu'ils devoient être : ils abjurèrent par reconnaissance , des sentimens auxquels ils ne tenoient que par entêtement ou par vanité.

Il avoit trouvé à son arrivée à Castellane , une communauté de la Visitation livrée à l'erreur , au point qu'il n'y avoit pas une seule religieuse qui n'y tint obstinément. Ces pauvres filles , d'autant plus à plaindre dans leur aveuglement , qu'elles y avoient été entraînées et affermies par leur évêque , lui parurent un digne objet de son zèle et de sa charité : il entreprit de les désabuser , et il y réussit , chose unique peut-être en ce genre. Il commença par leur écrire , pour les conjurer de faire cesser le scandale qu'elles offroient à leur ordre et à tous les fidèles : cette lettre resta sans réponse. Il fit d'autres tentatives , elles ne furent pas plus heureuses ; il s'y

attendoit assez , il prit patience , en sollicitant le moment de la Providence. Il crut l'avoir trouvé , lorsqu'au bout de six mois de séjour à Castellane , il apprit que plusieurs religieuses de cette même communauté , autrefois exilées dans différens monastères de leur ordre , avoient renoncé à l'erreur. Il obtint qu'elles fussent rappelées à Castellane ; et lorsqu'elles y furent arrivées , il alla lui-même les présenter à leur couvent. Les religieuses s'étant assemblées , arrêtèrent que l'entrée de leur maison seroit constamment refusée à leurs sœurs , dont elles appeloient la conversion une apostasie. Quelqu'un , dans cette circonstance , proposoit de faire enfoncer la porte du couvent : « Elle seroit de » toile d'araignée , répondit l'abbé de la Motte , » que je ne voudrois pas qu'on y touchât. » C'eût été un grand embarras pour tout autre d'avoir à loger et à faire subsister une douzaine de religieuses : ce n'en fut pas un pour lui. Il quitta le logement qu'il occupoit chez les pères de la Merci : ces religieux secondant ses vues , se procurèrent , pour quelque temps , une demeure dans la ville , et les religieuses se mirent en possession de leur maison. On vit alors à Castellane deux couvens de la Visitation. L'abbé de la Motte pourvoyoit au temporel comme au spirituel de ce dernier ; et les religieuses , dès le premier jour de leur installation , suivirent l'ordre de leurs exercices , et gardèrent la plus exacte clôture.

Cependant la cour , informée de ce qui s'étoit passé , adressa aux magistrats de Castellane un ordre précis de faire rentrer dans leur maison

les religieuses rappelées. L'abbé de la Motte essaya par de nouvelles instances, de détourner un second éclat scandaleux ; on ne l'écouta point. Les magistrats signifièrent l'ordre du roi ; on n'y eut nul égard : et il fallut que les portes du couvent fussent enfoncées. Tandis qu'on y introduisoit les religieuses du dehors, celles du dedans, comme si leur vie n'eût pas été en sûreté, couroient se cacher dans les réduits les plus obscurs de la maison, criant à la tyrannie, et protestant *qu'elles n'écouteront jamais la voix de l'étranger*. C'étoit là comme le cri de ralliement ; c'étoit leur dernière résolution : et dans le délire séditieux qui les agitoit, elles avoient inscrit dans les registres de la communauté, le serment d'y être fidèles jusqu'à la mort. La première chose que fit l'abbé de la Motte, étant entré dans la maison, fut d'en faire enlever une infinité de livres suspects et de libelles injurieux à la religion et à l'autorité. Il mit aussi la main sur un dépôt secret de lettres qui formoient la correspondance des suppôts de l'erreur avec les religieuses, pièces précieuses pour lui, et dont il tira dans la suite le plus grand avantage pour prouver à ses pauvres filles jusqu'à quel point on avoit abusé de leur crédulité pour les jeter et les entretenir dans la désobéissance à l'Eglise.

Cependant, avoir l'entrée de la maison, c'étoit avoir tout gagné pour l'abbé de la Motte, qui n'eut jamais tort auprès de ceux dont il put se faire entendre. Dès le premier jour qu'il parla aux religieuses, sans les convertir, il les étonna. Une des plus jeunes seulement s'étant permis de

l'interrompre, il se contenta pour l'humilier, de lui demander si ses anciennes l'avoient constituée l'interprète de leurs sentimens; et il finit par leur dire à toutes : « Je sens, mes chères » sœurs, combien je dois vous paraître odieux » en ce moment : je suis à vos yeux le loup » dans la bergerie; eh bien ! je vous prédis néan- » moins en prophète un peu gourmand, qu'a- » vant la fête des Rois vous m'offrirez de vos » biscuits, et de si bonne grâce, que je me ferai » un plaisir de les accepter. » On ne put s'empêcher de rire de la prophétie, et en se promettant bien de faire mentir le prophète, qui cependant dit la vérité.

En attendant que les esprits fussent assez calmés pour procéder sagement à l'élection d'une supérieure, l'abbé de la Motte en procura une étrangère à la maison, sujet tel qu'il le falloit dans des circonstances si orageuses. La régularité extérieure s'observoit, on se réunissoit au chœur et dans tous les exercices communs, quoiqu'on formât toujours deux partis très-opposés de sentimens. C'est à l'abbé de la Motte qu'étoit réservée la gloire d'être l'ange de paix et le lien de la réconciliation des deux partis. Les plus entêtées de l'erreur cherchoient vainement en lui l'homme qu'on leur avoit annoncé; les moins ardentes commencèrent à soupçonner que tant de douceur, de patience et de charité ne pouvoit partir d'un principe vicieux; bientôt elles se communiquèrent leurs idées, que toute la conduite de leur supérieur ne faisoit que confirmer. Peu à peu elles s'accoutumèrent à l'écouter avec moins de répugnance; ensuite elles

elles goûtèrent ses instructions ; elles se sentirent ébranlées , et enfin éclairées et converties.

Le retour sincère de toutes ces brebis égarées , combla de joie le charitable pasteur. Il avoit long-temps sollicité cette grâce du ciel , il n'en rapportoit la gloire qu'à Dieu seul , sans vouloir qu'on lui attribuât la moindre part dans le succès de cette bonne œuvre. Dès qu'une fois la confiance lui eut été accordée , elle fut sans bornes et sans retour. Il avoit déclaré qu'il laissoit toutes les religieuses parfaitement libres de se choisir tel confesseur qu'elles jugeroient le plus capable de les diriger dans les voies du salut : toutes s'adressèrent à lui ; et cet étranger , dont on avoit tant redouté d'entendre la voix , devint le pasteur chéri. Plus il parloit de Dieu , plus on désiroit de l'entendre ; et il se prêtoit à ce pieux empressement. Retraites , exhortations , sujets d'oraison , conférences familières , il employoit toutes les ressources de la parole de Dieu pour édifier et affermir le troupeau qu'il avoit régénéré dans la foi.

Comme la conduite passée de ces religieuses avoit été un scandale public , elles en devoient une réparation solennelle : l'abbé de la Motte n'eut pas besoin de l'exiger , la conscience leur en fit bientôt un devoir ; et dans une lettre circulaire , signée de toutes , imprimée , et adressée à toutes les maisons de l'ordre , elles rendent un compte édifiant de leurs sentimens ; elles exposent comment elles ont été séduites en croyant suivre la voie la plus parfaite ; comment le parti , pour les enchaîner à l'erreur , les avoit portées à consigner dans un acte solennel une

protestation anticipée contre leur changement, si jamais il arrivoit ; comment ce même parti leur avoit suggéré d'écrire au roi et à la reine pour se plaindre d'une persécution qui n'existoit pas : elles rapportent par quelles ruses on s'efforça de traverser leur retour , et de les inquiéter sur leur soumission sans réserve aux décisions de l'Eglise. « Toutes ces choses , disent-elles , et mille autres pareilles , nous étoient dites ou écrites par des prêtres qui , déplorant les maux de l'Eglise , ne nous paroissoient zélés que pour sa gloire. » Elles nomment celui d'entr'eux qui s'étoit donné le plus de soin pour les pervertir. Telle fut , dans tous les temps , la marche sourde et frauduleuse de l'erreur encore au berceau.

L'abbé de la Motte resta assez long-temps à Castellane pour opérer dans cette communauté un renouvellement de ferveur aussi sensible que l'étoit celui de la foi ; et , sous sa conduite , la maison qui avoit le plus affligé son ordre , en devint le plus parfait modèle. Plus cette conquête lui avoit coûté , plus elle étoit chère à son cœur ; il la soignoit comme un des plus beaux ouvrages de la grâce. Jamais rien de ce qui pouvoit intéresser ses chères filles ne lui parut étranger. Leur temporel même l'occupoit en vue du spirituel. Il faisoit décorer leur église à ses dépens ; il remplissoit leur bibliothèque de bons livres ; il se créoit , par une charité universelle , des droits à tous les genres de reconnoissance ; et l'on peut dire que , depuis la mort du saint fondateur de la Visitation , personne ne l'avoit si bien remplacé dans aucune maison de l'or-

dire, que le faisoit l'abbé de la Motte dans celle de Castellane. Les derniers adieux qu'il fait à la communauté en la quittant, paroîtront, comme le reste de sa conduite, dignes de saint François de Sales et ne feront pas ici un hors-d'œuvre, ne fut-ce que pour donner au lecteur une idée de la sagesse et du style dans lequel sont écrits tous les avis que l'humble et vertueux abbé donnoit aux personnes qui le consultoient dans l'affaire du salut. Cette lettre est écrite à la hâte et dans le moment du départ.

« J'ai balancé, mes chères filles, si je prendrois encore une fois la triste consolation de vous voir ce matin; mais enfin j'ai cru qu'il falloit la sacrifier et vous la faire sacrifier à Dieu. Aussi-bien n'aurions-nous fait que nous affliger, au lieu que nous ne devons penser qu'à nous édifier.

» Je me sépare d'une communauté pour laquelle Dieu m'avoit donné la plus sincère charité, et je sais, à n'en pouvoir douter, que vous aviez aussi pour moi les sentimens qu'on a pour un père, aussi puis-je vous assurer que rien ne m'a jamais été plus à cœur que de vous rendre toutes solidement heureuses. Rien de ce que j'ai fait pour vos âmes ne m'a coûté, tant je l'ai fait avec joie; et je n'ai rien demandé à Dieu avec plus de ferveur et de persévérance, que la perfection de chacune de vous. Ces sentimens ne s'éteindront jamais, et je les porterai chaque jour au saint autel, avec le souvenir des bontés qu'on a eues pour moi.

» Je pars avec le désir de venir vous revoir l'an trente-six, et j'en demande à Dieu la grâce



que j'espère d'obtenir, n'ayant d'autre dessein que celui de vous affermir dans le bien que Dieu vous a inspiré par mon ministère.

» Je vous ai souvent prêché une perfection dont je n'approchois pas. Mais, quoique je menasse une vie si rampante, j'aurois encore été plus coupable si, sous prétexte d'avoir à rougir et pour ne pas me confondre, je ne vous avois rien dit de ce qui vous convenoit : ainsi je vous ai parlé à ma honte, mais à votre profit ; car j'ai eu la consolation de voir la parole de Dieu porter le fruit, dans les unes au trentième, en d'autres au soixantième ; et peut-être Dieu en connoît-il où elle est allée jusqu'au centième. C'est ce que nous devons à la grâce du Seigneur, source de tout bien.

» Je vous conjure maintenant, mes chères filles, de persévérer dans la grâce de Dieu. Ne vous découragez jamais pour quelque chose qui puisse arriver ; car Dieu ne vous manquera jamais ; et, si vous êtes fidèles, vous aurez la couronne de vie. La vie est pleine de tentations ; mais priez sans cesse, et Dieu n'en permettra aucune qui soit au-dessus de vos forces. Votre tentation d'à présent sera, pour quelques-unes, mon éloignement : elles s'imagineront que ce foible appui leur manquant, elles ne pourront se soutenir. A Dieu ne plaise, mes chères filles, qu'on donne volontairement dans une idée si fausse et si contraire à la vertu d'espérance. Sachez qu'en me perdant, vous ne perdez rien ; non-seulement parce que mon successeur suppléera abondamment à tout, mais encore parce que Dieu, ayant de vous le même soin qu'auparavant,

Vous serez encore plus animées et mieux instruites. Vous serez fortes, vous serez détachées, vous serez, en un mot, plus religieuses que jamais. La parole de Dieu est gravée dans vos cœurs, et rien, comme je l'espère, ne pourra l'effacer.

» N'ayez pas moins de confiance en Dieu pour le temporel. Quand vous verriez les plus grandes extrémités, ne vous alarmez pas ; cherchez le royaume de Dieu premièrement, et soyez persuadées que le reste vous sera accordé : ainsi, que votre perfection vous occupe seule, et que rien ne balance cette sollicitude.

» Je vous laisse la paix ; vous devez d'autant plus la goûter, que vous en connoissez mieux le prix. Entr'aimez-vous les unes les autres ; vivez toutes les unes pour les autres, vous supportant sans vous lasser, puisque Dieu lui-même, que vous offensez tous les jours, vous supporte et vous aime.

» Ne vous laissez point emporter à tout vent de doctrine ; je vous l'ai souvent dit, et vous l'avez éprouvé, quiconque navigue sur une autre barque que celle de saint Pierre, fera naufrage. Quand vous serez dans le doute sur la doctrine, dites comme saint Jérôme : De quel côté est le saint siège ? c'est de celui-là que je me range. Tant que vous serez assises sur la pierre ferme, la mer seroit encore plus agitée, que vous seriez inébranlables. Au lieu qu'en suivant les pasteurs particuliers, qui ne pensent pas comme les autres, vous seriez toujours flottantes ; car l'un détruit souvent ce que l'autre

tre édifie ; mais ce que le saint siège établit avec la multitude des pasteurs , est invariable.

» Ne vous laissez jamais surprendre aux apparences de la vertu, car toutes les religions ont leurs saints ; mais il n'y a de vrais saints que ceux que le saint siège propose à l'Eglise , et que l'Eglise universelle honore. Si l'on vous dit qu'un tel et un tel , qui sont dans le parti, sont des gens de vertu , répondez qu'il leur manque l'humilité sans laquelle il n'y a point de sainteté ; et que cette humilité consiste principalement à se soumettre et à sacrifier ses propres lumières à celles de ceux que Dieu a établis pour gouverner l'Eglise. Ne vous laissez point surprendre non plus par les autorités de l'Ecriture et de saint Augustin ; parce que tous les hérétiques ont invoqué le même appui , et qu'on ne peut compter sur ces témoignages que quand ils sont interprétés par l'Eglise.

» Enfin , ne vous laissez point éblouir par le bruit des miracles ; et , sans les examiner, qu'il vous suffise que le saint siège les rejete : car Notre-Seigneur a prédit qu'à la fin des siècles l'antechrist même feroit des miracles. Dieu permet , pour punir les superbes qui ne veulent déférer qu'aux signes et non à l'autorité , que le démon se transforme en ange de lumière , et que , par des prestiges , il leur fasse croire le mensonge , en punition de ce qu'ils ont perdu la foi , en rejetant les vérités que l'Eglise leur enseigne.

» Après vous être bien affirmées sur la chaire de saint Pierre , si indignement outragée par les jansénistes , lors même qu'ils font semblant

de l'honorer , affermissez-vous dans l'humilité religieuse. Je vous conjure de ne mettre jamais de bornes à cette vertu. Ne vous comptez pour rien , et ne désirez rien tant que d'être oubliées. Cachez-vous toutes en Jésus-Christ : que le monde ne vous connoisse pas , et mourez , si vous le pouvez , sans être connues de personne.

» Lisez toujours avec autant de respect que de confiance les écrits de votre saint fondateur. Ne pas les estimer, c'est montrer qu'on est l'ennemi de la vertu que ce grand saint a si bien connue et si bien pratiquée. Soyez généreuses pour les pauvres : vous gagnerez toujours plus à donner qu'à refuser. Il faut même quelquefois négliger la prudence, quand la charité l'exige et que les maux sont pressans. Je vous recommande enfin la pratique des sacremens, et la dévotion à la très-sainte Vierge.

» Je vous conseille à toutes un soin médiocre de la santé ; point de retranchement au sommeil et à la nourriture. La pénitence se peut faire , et même bien austère , sans rien ôter au repos et à la nourriture réglés. Portez avec amour le doux joug de Jésus-Christ. Faites peu de remèdes , mais aussi ne les refusez pas au besoin.

» Je vous recommande M. l'abbé de Voceance (son successeur) ; il a , pour la communauté , des sentimens semblables aux miens ; et , assurément , vous serez contentes de lui. Je ne connois guère de piété plus solide , ni de cœur plus droit que le sien. Donnez-moi la consolation de savoir que la paix et l'union se soutiennent parmi vous.

» Je demande à Dieu la grâce de vous revoir toutes en vie , avec un accroissement de vertu proportionné à la sainteté de votre état et à l'abondance des miséricordes que Dieu répand sur vous , et vous assure du zèle avec lequel je serai éternellement , mes chères filles , tout à vous et votre plus humble serviteur ,

» LA MOTTE , nommé évêque d'Amiens. »

En donnant ses soins charitables et si particuliers à cette communauté , le grand vicaire du concile d'Embrun ne lui donnoit cependant que la moindre partie de son temps. Chargé de tout le diocèse , il étendoit son zèle à tout ; et partout ses talens et ses vertus en assuroient le succès. « Il possédoit , dit l'historien de la ville » de Castellane , il possédoit éminemment toutes les sciences ecclésiastiques ; et , aux plus rares vertus de son état , il joignoit encore la bonté du caractère et la douceur des manières. Il ravit bientôt la confiance de tout le diocèse , et fit oublier M. Soanen avec toutes ses brillantes qualités. »

Fidèle au plan de conduite qui lui avoit si bien réussi au diocèse d'Arles , dès son arrivée dans celui de Senez il s'étoit livré tout entier au ministère de la prédication. La curiosité lui donna d'abord un nombreux auditoire , bientôt après ce fut l'estime , et enfin la religion dont il pénétroit tous les cœurs. Suivant l'attrait de sa charité , il écoutoit avec bonté tous ceux qui vouloient l'établir l'arbitre de leurs différens , et le nombre en étoit grand. Soit que les parties le vinssent trouver , soit que son zèle le portât à faire lui-même les premières démarches , il

étoit rare qu'on le récusât pour médiateur d'une réconciliation. Plus d'une fois, s'étant aperçu que l'intérêt étoit l'aliment de la division, il acheta la paix, en satisfaisant de ses deniers la partie qui se prétendoit lésée. Mais il suffisoit ordinairement qu'il en fît l'offre, pour rappeler les contendans aux principes de la modération chrétienne. Etonnés et touchés de ces traits de charité, des pécheurs, qui les avoient éprouvés, venoient se jeter à ses genoux, et le conjurer de recevoir leur confession : l'abbé de la Motte les accueilloit comme un bon père, et les aidait à revenir à Dieu.

On étoit sûr de l'intéresser et de lui plaire, en lui proposant des vues de bien en faveur du diocèse qu'il administroit. Protecteur actif de toutes les bonnes œuvres et de tous les établissemens utiles, il les encourageoit par de grands motifs ; il les perfectionnoit par ses soins, toujours prêt à le faire à ses dépens lorsqu'il en étoit besoin. C'est ainsi qu'il concourut à procurer aux malades de l'hôpital de Castellane des soins plus suivis, des logemens plus spacieux et la salubrité de l'air. C'est ainsi que, dans la même ville, il ressuscita, pour ainsi dire, et anima de l'esprit de foi plusieurs associations sagement établies, soit pour procurer le soulagement des malheureux, ou pour maintenir la piété parmi les fidèles.

La bonne œuvre de tout temps chère à son cœur, l'éducation de la jeunesse, ne pouvoit manquer d'entrer dans le plan de ses travaux, et de faire partie de sa sollicitude pour le troupeau confié à ses soins. La bonne éducation,

seule base solide du bonheur public, lui paroissoit surtout nécessaire dans le champ qu'il défrichoit, pour en extirper l'ivraie dans sa racine. D'un autre côté, le diocèse de Senes ne lui offroit aucune ressource à cet égard : point de collège, point de séminaire. Un zèle plus qu'ordinaire eût été découragé par ces obstacles : l'abbé de la Motte n'en connoissoit pas d'insurmontables, dès qu'il s'agissoit de procurer un grand bien. Manquant de tout, il prit le parti de suppléer lui-même à tout : il établit à Castellane un petit collège, où il plaça des maîtres vertueux, qu'il dirigeoit et qu'il formoit lui-même dans l'art difficile de former les autres. Il créa, dans la même ville, une espèce de petit séminaire, où il donnoit assidûment des leçons aux jeunes ecclésiastiques ; en sorte qu'il étoit tout à la fois principal de collège, supérieur de séminaire et professeur de théologie ; et cependant ce n'étoit pas encore à tous ces titres qu'il étoit le plus utile aux jeunes gens qu'il avoit rassemblés autour de lui ; c'étoit par la confiance sans bornes qu'il leur inspiroit, et qui étoit telle que tous s'adressoient à lui pour la direction de leur conscience.

Enfin le pieux et sage administrateur, chéri et respecté dans toute l'étendue du diocèse, goûta, pendant trois ans, les fruits consolans de ses travaux, après quelque temps d'épreuves et de contradictions. Elles lui avoient été suscitées par quelques prêtres interdits ; et celui qui s'agita le plus pour les perpétuer, c'étoit le même que les religieuses de Castellane avoient dénoncé comme le principal auteur de leur pervers-

sion : mais toute la malice de l'ennemi ne servit qu'à rendre sa défaite plus humiliante , et le triomphe de l'abbé de la Motte plus complet. C'étoit par des vertus éclatantes qu'il répondoit à l'obscur calomnie ; et ses grands exemples le justifioient mieux encore que ses grands talens. « Ses exemples étoient très-édifiants , dit » l'auteur déjà cité ; il étoit habillé des étoffes » les plus simples et les plus communes , aussi » modestement qu'un directeur de séminaire ; » il n'usoit ni d'œufs ni de laitage pendant le » carême , se contentant de légumes et de racines ; il ne s'approchoit jamais du feu , même » dans les froids les plus rigoureux ; il donnoit » aux pauvres au delà même de ses facultés. »

Mais de toutes les vertus qui honorèrent son ministère , celle peut-être qui lui en assura le mieux le succès , ce fut sa patience. Elle étoit à toute épreuve ; et il en offrit mille traits héroïques qui le firent souvent admirer et placer à côté du saint évêque de Genève. Nous en rapporterons un bien digne d'un saint. Un jour qu'il assistoit à un sermon , le prédicateur qui tenoit de lui le pouvoir de monter en chaire , porta l'audace et le fanatisme jusqu'à le peindre sous les couleurs les plus odieuses , et déclamer avec emportement contre son administration. Tous les yeux , alors fixés sur l'abbé de la Motte , sembloient interroger ses sentimens , et lui dicter le conseil de la vengeance ; mais seul tranquille au milieu de tout l'auditoire indigné , il ne manifesta pas la moindre émotion. On s'attendoit cependant qu'à la fin du sermon il prononceroit sur l'insolent orateur , un interdit aussi public



que l'étoit l'abus qu'il faisoit de son ministère : bien des gens même ne croyoient pas que le grand vicaire du concile d'Embrun pût garder le silence en cette rencontre , sans manquer à ce qu'il devoit à l'autorité dont il étoit revêtu ; mais l'abbé de la Motte , persuadé au contraire , qu'une grande modération affermit l'autorité loin de la compromettre , ne dit pas un mot , ne se permit pas un geste. Le sermon fini , on le vit se rendre à la chambre où s'étoit retiré le prédicateur. Tout le monde fut édifié dans la pensée qu'il se contentoit de punir en secret une offense si publique ; mais l'édification fut bien plus grande pour ceux qui l'avoient accompagné , lorsqu'au lieu de l'entendre prononcer un interdit , ils le virent aborder le prédicateur d'un air riant et gracieux , lui tendre la main , et pour tout reproche , lui dire en l'embrassant : « Quel zèle , mon cher » abbé , quel feu vous mettez dans vos sermons ! » C'est ainsi qu'il combattoit ses ennemis ; et il en est bien peu sans doute , qui résistent à de pareilles armes.



## LIVRE III.

**L** rare mérite de l'administrateur du diocèse de Senes, avoit porté sa réputation jusqu'à la cour, lorsqu'en 1733 l'évêché d'Amiens devint vacant par la mort de M. de Sabathier. On mettoit sur les rangs une infinité de concurrens pour ce siège, l'un des plus distingués du royaume ; mais Louis XV qui aima toujours à faire de bons évêques, y nomma de préférence, l'abbé de la Motte, le 25 août de la même année. Cette nomination ne surprit personne autant que l'humble abbé lui-même, dont toute l'ambition étoit satisfaite parce qu'il avoit beaucoup à travailler dans le poste qu'il occupoit, et que Dieu bénissoit visiblement son ministère. Ce ne fut même qu'après avoir fait bien des représentations, qu'il accepta. « Je ne m'attendois pas, » écrivoit-il peu de temps après sa nomination, » à être sitôt *monseigneurisé* ; et je n'accepte » pas encore ce titre, parce qu'il y a bien des » difficultés sur lesquelles peut-être on m'écouterait ; car je crois qu'il seroit plus expédient que » je restasse ici que de voler si loin et si haut. Je » parle pour l'intérêt de l'Eglise, supposé qu'on » me juge bon à son service. Je n'avois absolument rien pensé sur cet évêché, et ma surprise » égale ma confusion » Mais bien loin que la cour écoutât des remontrances qui partoient d'une excessive modestie, l'archevêque d'Arles

ayant sur ces entrefaites , formé le projet de quitter son siège , on songea à en pourvoir l'abbé de la Motte. « Je vous dirai confidemment , » écrivoit-il à ce sujet , que depuis ma nomination , le cardinal ministre s'est proposé de me » donner une place plus considérable. J'ai répondu que je ne voulois rien que la volonté de » Dieu. Je serois véritablement dans le trouble , » si je faisois la moindre chose pour me satisfaire. On ne peut rien proposer de plus séduisant pour ma famille , pour mes amis et pour » moi , que la place dont il est question ; mais » qu'est-ce que tout cela , en comparaison de faire ce que Dieu veut ? D'après ce projet , le cardinal de Fleury avoit engagé le nouvel évêque à suspendre la demande de ses bulles ; mais au moment où l'affaire paroissoit conclue , elle manqua par une condition que l'archevêque d'Arles voulut mettre à sa retraite , et que la cour ne jugea pas à propos d'agréer ; en sorte que l'abbé de la Motte resta pourvu de l'évêché d'Amiens.

Nous ne pouvons mieux faire connoître les sentimens de notre vertueux abbé sur son élévation , qu'en extrayant quelques morceaux de lettres qu'il adressoit dans cette circonstance , à des personnes de confiance : « Je suis ravi de succéder à un homme qui aimoit la simplicité , parce que je pourrai la pratiquer moi-même , sans me trop faire remarquer : car enfin , j'ai toujours cru que l'épiscopat n'imposoit pas tout ce qu'on imaginoit , et que l'on ne pouvoit au contraire en bien soutenir la gloire , que par la simplicité des vertus chrétiennes. Je sais que le

monde veut de l'éclat, mais il ne faut pas ambitionner son estime....

» Me voilà donc en chevaux de carrosse. J'ai senti pour la première fois, les embarras de l'épiscopat. J'ai fait plusieurs missions à pied dans ma jeunesse, et je ne crois pas qu'un carrosse à quatre chevaux me donne jamais tant de plaisir que la commodité des grands chemins dont j'ai si souvent profité. Dieu soit béni ; je ne vous dissimulerai point que je me sens quelquefois triste par cette idée de faste....

» On dit qu'il ne faut pas être singulier : cela est vrai, entre nous , à Sept-Fonts ou à la Trappe, parce que tout le monde y fait merveille ; mais dans le monde et dans notre état , qui ne voudroit pas être un peu singulier, donneroit assurément dans la voie large. Qu'on lise la vie de saint Charles, et qu'on juge s'il y eut jamais un évêque plus singulier que lui.... On dit quelquefois que c'est un prélat inimitable ; mais à Dieu ne plaise que je pense ainsi, car Dieu ne donne pas ses saints pour les admirer seulement, mais pour les imiter chacun selon sa grâce, de plus près ou de plus loin. Je dois me considérer en entrant dans l'épiscopat, comme un homme que Dieu veut immoler à sa gloire, et qui ne doit travailler que pour l'accroître. Priez bien pour moi : je me suis ouvert à vous ; mais je ne puis m'en défendre avec ceux que j'aime et que j'estime, et vous m'y invitez, en me disant que mes lettres ne seront pas vues....

» Me voici dans la retraite où je dois me préparer à la sainte cérémonie qui va décider de

mon salut et de celui de tant d'autres. Je me joins à toutes les âmes ferventes qui prient pour moi ; et j'espère avec grande confiance , que Dieu ne me perdra pas , et qu'il ne m'aura pas élevé pour me briser. C'est la prière que je lui fais souvent. Je lui demande de tout mon cœur de me briser dès aujourd'hui , si mes intentions ne sont pas droites. J'ai tant de faits devant les yeux qui me montrent qu'on n'est quelquefois mis au-dessus des autres , que pour être des exemples plus frappans de la justice de Dieu , que j'ai tout lieu de craindre. Demandez pour moi cette profonde humilité , qui seule fait l'assurance des foibles : que je ne présume de rien de ce qui est en moi , et que j'obéisse avec autant de joie à ceux qui sont au-dessus de moi , que je dois avoir de circonspection à commander à ceux que la Providence me soumet ; que quelque grande que soit mon autorité , je sois toujours comme un enfant , dans l'usage de mes lumières , les soumettant de tout mon cœur à celles que Dieu communique à nos supérieurs , et ne considérant mon élévation que comme l'obligation d'être le modèle de mon troupeau , sans en excepter ce qu'il y a de plus parfait. Le moyen de n'être pas effrayé de cette charge !..... »

Deux jours après son sacre , il écrivoit à ses religieuses de Castellane : « Je fus sacré avant-hier , par MM. les évêques de Viviers , d'Apt et de Vaison , mes anciens amis , et tous capables d'attirer bénédiction sur moi .... Je puis bien me flatter que les prières de la communauté me manquèrent pas dans cette matinée ; et Dieu veuille que mon indignité n'ait pas mis

d'obstacle aux grâces qu'elles me donnoient lieu d'espérer. C'est de quoi je m'occupois dans cette grande action , pendant laquelle Dieu m'élevoit, malgré tant de péchés, tant de défauts et de si menus talens, au rang de ses premiers ministres. Rien n'est si beau , et en même temps si capable d'animer celui qui doit recevoir cet honneur, que les paroles qu'on lui adresse en lui présentant chaque ornement , et que les demandes qu'on lui fait avant de le consacrer. Quiconque est instruit et regarde cette cérémonie avec foi , ne peut qu'en être touché jusqu'aux larmes. Me voilà donc évêque. Je devrois être un nouvel homme, et je sens que le vieux domine toujours ; et je me vois toujours également vain et sensuel. Vous voyez mes chères filles, ce que signifie cet avenu : je compte en tirer parti ; il me produira de nouvelles prières ; et moi , je vous promets toujours les miennes..... Je vois clairement que Dieu me veut loin des consolations humaines , et je m'attends à d'autres croix qu'à celle d'or. »

Jamais évêque , en se séparant de son troupeau , ne s'en vit autant regretté que le fut l'abbé de la Motte en quittant le diocèse de Senes. On peut juger de la tendre affection qu'on lui portoit, par la mesure des regrets publics qu'on lui témoigna. « Son départ, dit l'historien » de Castellane , fut un jour de deuil pour tous » nos citoyens. »

Le trajet de Senes à Amiens est de près de deux cents lieues. Le nouvel évêque le sanctifia avec sa piété ordinaire, et en fit un voyage de dévotion ; édifiant partout où il passoit, et cherchant à s'édifier lui-même. Le lecteur verra

avec plaisir un extrait de la relation qu'il fait lui-même d'une partie de ce voyage. « Je vous écris de dessus la Loire. Je me suis embarqué à Roanne, pour avoir la consolation de revoir nos saints solitaire de Sept-Fonts. Je ne fus à Lyon qu'en passant ; j'eus cependant le temps d'y dire la sainte messe , au premier couvent de la Visitation , à quatre heures et demie du matin , et d'y baiser le cœur de saint François de Sales. J'arrivai de Roanne à Sept-Fonts en un jour, quoiqu'il y ait dix-sept lieues ; mais j'arrivai si tard , que tout le monde étoit couché à l'abbaye, depuis près d'une heure ; de sorte que j'étois sur le point de passer une mauvaise nuit dans une auberge voisine de l'abbaye, quand un officier, qui vit retiré près de Sept-Fonts, et qui prenoit l'air du soir, m'aborda fort poliment, et me pria de prendre un lit chez lui. Ayant su qui j'étois, il fit avertir le père abbé, qui malgré l'heure, vint me voir encore, et dès le lendemain, me mit chez lui avec mes domestiques. Tous ces bons solitaires, et surtout ceux qui m'avoient vu autrefois, m'ont témoigné tant de joie et d'amitié, que j'en ai moi-même ressenti la plus sensible consolation. Il en est mort depuis dix-neuf ans plus de cent ; mais plusieurs de ceux qui m'avoient connu vivent encore..... J'ai vu un jeune religieux, qui n'est profès que depuis un mois, lequel est petit-fils de ma nourrice. Cet enfant, qui étoit fils unique, avec une vingtaine de mille livres de bien, est un enfant de bénédiction. On lui permit de me parler ; il vint passer une demi-heure avec moi, et ne me parla que de son bonheur. Il me dit qu'il étoit

encore à chercher l'austérité de cette maison dont il avoit tant entendu parler, ajoutant qu'il n'y avoit rien trouvé de rude. Il ne me demanda jamais de nouvelles de sa famille, se contentant de ce que je lui en dis moi-même.... Je fus au noviciat qui est composé de dix ou douze novices : je puis vous assurer que pas un ne me regarda. Ils faisoient leur lecture et étoient assis : rien ne les détourne. On ne peut rien voir de si édifiant, qu'une maison de près de cent-vingt religieux en tout, où vous n'entendez pas plus de bruit dans le cours de la journée qu'à minuit. Il faut les voir surtout au chœur, ce sont des anges. Il n'y avoit qu'un seul malade à l'infirmerie, encore étoit-il convalescent. On y voit des vieillards de quatre-vingts ans. Il est étonnant qu'une vie si dure et si contrainte, laisse vivre si long-temps. Dom Prieur qui m'avoit reçu l'an 1715 que j'y fus avec mon bâton, vint se jeter à mes pieds et puis m'embrassa en me disant : « Monseigneur, je me réjouis de vous voir » repasser avec la houlette, après vous avoir vu » venir avec un bâton blanc.... » Le père abbé est un homme fort aimable et plein d'esprit, âgé de soixante-quatre ans, qui m'a promis de me bien dire mes vérités, si je m'écartois des voies de la piété..... L'on voit dans cette sainte maison, des gens de tout état, de toute province, de tout âge. Ils passent toute l'année du noviciat, et souvent même toute leur vie, sans se connoître autrement que de vue. J'ai cru que vous verriez avec plaisir que je m'étendisse un peu sur cette maison, qui est une des plus édifiantes du royaume, où avec douze mille livres de



rentes, on nourrit cent cinquante personnes, y compris les domestiques, où par-dessus cela, on reçoit tous les étrangers, et où l'on ne refuse jamais l'aumône ni les remèdes aux pauvres malades, tant le bon Dieu bénit leur travail et leur frugalité. Le bâtiment est très-pauvre : M. le cardinal de Fleury leur fit donner trente mille livres pour le réparer ; mais plus de cinquante religieux habitent encore un dortoir où ils courent risque de leur vie. Au reste, j'admire bien plus leur profonde humilité et leur obéissance d'enfant que toute leur austérité.... Je ne sais si vous pourrez lire ma lettre ; je l'écris sur l'eau, et dans un bateau fort agité. Je suis tout à vous en notre Seigneur. »

Arrivé à Paris, M. de la Motte alla descendre au séminaire de Saint-Sulpice. Comme sa réputation l'avoit précédé, une infinité de personnes du plus haut rang étoient curieuses de juger par elles-mêmes si la renommée n'avoit pas exagéré ce qu'elle avoit publié à son avantage ; ainsi, quelque désir qu'il eût de rester ignoré, il se vit également recherché de la cour et de la ville, et il plut également aux princes et aux grands. Ceux qui avoient le plus d'esprit étoient ceux qui l'apprécioient le mieux. On regardoit comme fort extraordinaire qu'un homme qui n'avoit jamais approché de la capitale, et qui, du fond d'une province où il avoit vécu en missionnaire, se trouvoit transporté au centre de l'urbanité, ne s'y trouvât pas plus embarrassé que le courtisan le plus exercé. On admiroit avec quelle adresse il savoit, dans l'occasion, et sans jamais offenser, ridiculiser les

maximes du monde par celles de la raison. Les moins dévots étoient tout surpris de se plaire dans la conversation d'un homme qui pensoit tout autrement qu'eux, et qui ne savoit pas leur déguiser sa pensée. Partout enfin où le devoir et des bienséances indispensables le conduisirent, il laissa un sentiment profond de respect pour ses vertus et d'affection pour sa personne.

Un des principaux soins du nouvel évêque, pendant le séjour qu'il fut obligé de faire à Paris, ce fut d'y voir les jeunes gens de son diocèse, et les ecclésiastiques surtout qui étudioient dans l'université, de s'informer de leur conduite, et de leur faire connoître à quelles conditions ils pourroient prétendre à sa bienveillance.

Ses affaires terminées, il s'empressa de quitter la capitale, et continua son voyage comme il l'avoit commencé, accompagné alors de quelques ecclésiastiques de son diocèse, qu'il associoit à ses exercices de piété. Sa voiture lui servoit d'oratoire; il y récitoit son office et ses prières de dévotion; il y faisoit son oraison, ses lectures et sa préparation à la messe qu'il disoit tous les jours. Outre ces exercices, il fixoit encore un temps pour le silence et le recueillement; et les entretiens qu'il avoit ensuite ne rouloient que sur les devoirs qui l'attendoient, et les moyens qu'il pourroit employer pour s'en acquitter dignement. Portant déjà tout le poids de la sollicitude pastorale, il pensoit continuellement à son troupeau, il en parloit avec affection, il s'informoit de ses besoins dont il projetait déjà les remèdes. Dans la pieuse intention de

consacrer les premiers pas de son apostolat par l'invocation de la sainte Vierge et des autres saints patrons de son église : « Vous m'avertirez, dit-il aux ecclésiastiques qui l'accompagnoient, lorsque j'approcherai des limites de mon diocèse. » Ils n'eurent pas besoin de le faire, et il lui fut aisé de s'en apercevoir lui-même, lorsqu'il vit des troupes de paysans venir à sa rencontre et se prosterner sur son passage pour recevoir sa bénédiction. Il arriva à Montdidier, ville de son diocèse, la veille de la Nativité, et y séjourna le jour de la fête. Le temps qu'il ne passa pas à l'église, il l'employa à recevoir les complimens d'usage, à voir les ecclésiastiques de la ville, à visiter les communautés et les maisons de charité. Il reçut aussi, ce même jour, les vœux d'une religieuse; il donna le voile à une autre, et fit une instruction analogue à la circonstance.

Plus il approchoit de sa ville épiscopale, plus il se livroit aux pieux mouvemens de son zèle. A la vue de son église cathédrale, qui se découvre de quatre à cinq lieues, il salua de nouveau, par de ferventes prières, les saints protecteurs de son troupeau. Avant d'entrer dans Amiens, il s'arrêta à l'abbaye de Saint-Acheul, pour y visiter le tombeau du martyr saint Firmin, premier évêque du diocèse. Son entrée dans la ville fut magnifique, et ressembloit à un triomphe. Une nombreuse cavalcade et une longue suite d'équipages, sortis à sa rencontre, lui faisoient cortège, tandis qu'un peuple innombrable bordoit les chemins, poussant des cris de joie, et se prosternant pour lui demander sa

bénédiction. A la vue de ce spectacle, il dit à un des ecclésiastiques qui l'accompagnoient : « Cela me rappelle l'entrée de Notre-Seigneur » dans Jérusalem : mais , depuis le dimanche » où il méritoit cette entrée triomphante , jusqu'au vendredi suivant où il fut jugé digne de » mort , quel mal avoit-il fait ? »

La réputation dont avoit si constamment joui M. de la Motte , étoit un préjugé bien favorable pour ses diocésains ; mais lorsqu'on a un puissant intérêt de connoître un homme , les présomptions de mérite ne suffisent pas , on en veut des preuves. Ainsi , dès que le nouvel évêque parut dans sa ville épiscopale , tous les yeux se fixèrent sur lui ; on observa ses actions , on pesa ses paroles , on étudia ses intentions ; et tout ce que l'on remarqua fut à son avantage. Il plut infiniment d'abord , par le ton d'aisance avec lequel il reçut les complimens que lui firent les différens corps , par les choses flatteuses qu'il y répondit , par le gracieux accueil qu'il fit à tous ceux qui se présentèrent à lui. On admira comment il savoit allier la dignité de la représentation avec la plus grande simplicité extérieure et l'humilité la plus vraie. On remarqua d'abord le talent merveilleux qu'il avoit de faire passer les leçons de la raison ou de la religion sous les saillies ingénieuses de la gaîté. Et , comme il étoit de ces caractères ouverts qu'on apprécie en les voyant , ses diocésains dirent de lui , à son arrivée , ce qu'ils en dirent toute sa vie , qu'ils avoient le plus saint et le plus aimable des évêques.

Jamais homme n'aima moins que M. de la

Motte les complimens , auxquels cependant il savoit si bien répondre ; et pour faire voir le cas qu'il faisoit de ces louanges de cérémonie , il appeloit la chambre dans laquelle il les recevoit , *la salle des mensonges*. La première fois qu'il entra dans sa cathédrale , après avoir fait son acte d'adoration , il alla prier sur le tombeau de M. de Sabathier son prédécesseur. « Dieu et le roi , » dit-il , me l'ont donné pour modèle. » Comme au sortir de l'église , on lui en faisoit remarquer avec soin la superbe structure et toutes les proportions : « Il est vrai , dit-il , que si quelque » chose paroît grand ici après le maître , c'est sa » maison : il faut cependant qu'un jour cette » maison périsse. » Comme s'il eût voulu par là , donner une leçon à ces hommes légers et frivoles que nous voyons si souvent venir s'extasier à la vue des beautés périssables qui décorent nos temples , sans le moindre retour de foi sur la majesté de Dieu qui les remplit.

A peine l'évêque d'Amiens fut-il arrivé dans son diocèse , qu'il y commença ses travaux apostoliques. Son goût décidé pour la simplicité lui épargna tous les embarras du faste. Le soin de son ameublement fut le moindre de ceux qui l'occupèrent. Quelques instans suffirent à l'arrangement de son palais ; et la première année de son épiscopat semblable à toutes celles de sa vie , fut pleine de bonnes œuvres de tous les genres , et pourroit servir de règle aux prélats les plus zélés pour leurs devoirs. Il fit pendant cette année quatre ordinations : elles sont toujours très-nombreuses à Amiens. Il examina les sujets par lui-même ; et pendant les retraites qui précédèrent

précédèrent ces ordinations , il fit plusieurs entretiens. Il officia pontificalement dans sa cathédrale , et il y prêcha aux fêtes solennelles. Il prêcha dans d'autres églises , un nombre de sermons et de panégyriques. Il présida à deux retraites qu'il établit en faveur des vicaires. Il donna dans sa ville épiscopale , une mission qui dura six semaines. Il assista à une assemblée provinciale qui se tint à Reims. Il parcourut toutes les villes de son immense diocèse ; il officia pontificalement dans toutes , et il y prêcha. Il reçut des professions et donna l'habit religieux dans plusieurs communautés. Il fit sa visite pastorale dans huit ou dix , ainsi que dans toutes les paroisses d'Amiens. Il commença la visite générale de son diocèse , et visita cette année , environ quatre-vingts paroisses , où il prêcha et donna la confirmation. Je ne parle point de ses relations de bienséance ou de nécessité , de sa correspondance avec son diocèse et avec celui qu'il venoit d'administrer , ni d'une infinité de devoirs attachés à l'épiscopat , et que personne ne remplit jamais mieux que lui. Ce premier début fut sa règle invariable ; et pendant plus de quarante ans qu'il occupa le siège d'Amiens , il trouva dans l'amour de l'ordre et du travail , et surtout dans la plus exacte résidence , le moyen de suivre dans le plus grand détail , l'administration d'un diocèse dont l'étendue demanderoit les soins et tout le zèle de deux évêques.

Avant même que les circonstances lui eussent permis de commencer sa résidence , il se sentoit déjà commandé par le devoir d'y être fidèle ; et il écrivoit à un ecclésiastique de confiance : « Je

» désire extrêmement ma résidence, que je ne  
 » romprai guère, et je m'attends à une vie de  
 » peine et de travail. » Il trouvoit fort singulier  
 d'entendre quelquefois dire naïvement, qu'un  
 évêque avoit été exilé dans son diocèse. « C'est  
 » à la cour ou dans la capitale, disoit-il, que  
 » nous sommes exilés; mais c'est une plaisante-  
 » rie méchante que de dire, d'un père, qu'on  
 » l'a exilé au milieu de sa famille et de ses en-  
 » fans. » Il disoit encore qu'un des plus grands  
 regrets qu'il pourroit avoir à la mort, ce seroit  
 de ne pas mourir au milieu de son troupeau.  
 Pendant tout le temps de son épiscopat, il ne  
 célébra pas une seule fois la pâque hors de son  
 église; il ne se permit pas un seul voyage d'a-  
 grément hors de son diocèse; il n'alla que trois  
 fois dans sa patrie, et pour affaires indispensa-  
 bles. Sa qualité de supérieur des carmélites de  
 Saint-Denis, le conduisit plusieurs fois aux por-  
 tes de la capitale, sans qu'il y entrât, quoiqu'il  
 y eût beaucoup d'amis et de très-affectionnés.  
 Souvent invité, toujours désiré par la famille  
 royale, il ne parut que très-rarement à la cour.

Pour mieux s'affectionner au devoir de la ré-  
 sidence pastorale, il se proposa de le remplir  
 toute sa vie dans la même église. Le siège de  
 Nîmes étant venu à vaquer, quelqu'un lui con-  
 seilloit de songer à un changement qui le rap-  
 procherait de sa patrie. « Dieu m'en préserve,  
 » répondit-il, *hic habitabo quoniam non elegi*  
 » *eam.* » Sa grande consolation, parmi les pei-  
 nes et les sollicitudes de l'épiscopat, c'étoit de  
 penser qu'il n'avoit pas fait la moindre démar-  
 che pour y parvenir : comment eût-il pu en faire

pour se procurer un siège plus avantageux ? Sa profonde humilité lui persuadoit qu'il étoit déjà trop élevé. Dans une circonstance où son mérite et ses vertus le faisoient placer, par la voix publique, sur le siège de Paris, voici ce qu'il répondoit à ceux qui lui en faisoient le compliment : « Comment des gens de bon sens peuvent-ils croire que je devienne archevêque de Paris ? jamais bruit n'a eu moins de fondement ; et Dieu ne l'a permis que pour me rendre honteux et me faire expier, par cette confusion, les folies de ma vanité. — Je vous prie de dire, en toute occasion, qu'on n'a jamais pensé à moi pour Paris. Il ne convient pas de laisser croire ce qui n'est pas, ni même de se taire. » Il y avoit cependant un cas où il n'auroit pas voulu blâmer un évêque qui auroit demandé sa translation : c'étoit celui où, après avoir long-temps travaillé dans un grand diocèse, il auroit pu en obtenir un plus petit dans sa vieillesse, sans autre dessein, en cela, que de se ménager plus de temps pour se préparer à la mort.

Il est aisé d'imaginer que ce n'étoit point par une présence muette et stérile qu'un tel pasteur se proposoit de remplir le précepte de la résidence. Toujours en action au milieu de son troupeau, il se portoit successivement dans tous les endroits de son diocèse où il jugeoit que son ministère pouvoit être plus utile ; et il auroit cru pécher contre la résidence, s'il n'en eût ainsi partagé le bienfait entre tous ses diocésains.

Il passoit toujours le temps de l'avent et celui du carême dans sa ville épiscopale ; et lorsqu'il



étoit en cours de visite, il faisoit en sorte de s'y rendre à l'approche des solennités ou des ordinations. Il officioit si régulièrement dans sa cathédrale, à toutes les fêtes solennelles, que, si par hasard il y manquoit, le peuple alarmé demandoit s'il étoit malade. Toutes les fois qu'il avoit officié pontificalement le matin, il faisoit, le soir, une instruction à son peuple, qui, toujours avide d'entendre la parole de Dieu de sa bouche, remplissoit ces jours - là son église, la plus vaste peut-être du royaume.

Jusque dans la plus extrême vieillesse, il faisoit la procession solennelle du jour du Saint Sacrement, et chantoit la messe après; il officioit pontificalement à tous les offices de Noël, tant de la nuit que du jour; il faisoit, dans sa cathédrale, toutes les cérémonies pontificales prescrites pour la semaine sainte et pour le jour des cendres; et, avant ces cérémonies, il faisoit aux assistans une courte instruction sur ce qu'elles signifioient.

Il faisoit régulièrement toutes les ordinations des Quatre-Temps, et, dans la nécessité d'en omettre une, il eût trouvé moins d'inconvéniens à abrégér de trois mois l'épreuve des sujets bien connus, et à prolonger d'un pareil espace de temps celle des sujets douteux, qu'à les adresser, pour les saints ordres, à des évêques étrangers. « Ce seroit, disoit-il, les exposer à » des frais de voyage onéreux pour la plupart, » au danger de l'infraction du jeûne ecclésiastique, et au danger plus inévitable de la dissipation, si nuisible aux opérations de la » grâce. »

Le premier objet de la sollicitude pastorale du nouvel évêque, et le plus solide foudement du bien qu'il opéra dans la suite de son pontificat, ce fut l'attention toute particulière qu'il donna à l'éducation de la jeunesse. Toutes les maisons d'instruction, depuis son séminaire jusqu'à la dernière école de campagne, avoient des droits privilégiés à sa protection. Il se faisoit rendre compte, et il s'assuroit par lui-même des méthodes employées dans les collèges, les communautés religieuses et les petites écoles de son diocèse pour l'instruction chrétienne de la jeunesse. Lorsque les jésuites quittèrent les collèges de France, il proposa au roi et aux premiers magistrats du royaume, les moyens qui lui paroissoient les plus convenables pour remplir le vide que laissent ces religieux dans l'éducation publique ; et peut-être que, si l'on eût eu plus d'égard alors à ses représentations, on déploieroit moins aujourd'hui les abus introduits dans l'éducation.

Mais ce que le prélat avoit particulièrement à cœur, c'étoit l'éducation ecclésiastique de son jeune clergé. Il n'étoit pas encore arrivé à Amiens, qu'il s'en occupoit déjà ; et, en s'ouvrant à un homme de confiance, sur l'emploi qu'il se proposoit de faire de son temporel, il lui marquoit : « Je suis toujours de plus en plus » résolu de donner à l'éducation des ecclésiastiques ce que je pourrai ; car si le clergé est » bon, tout le deviendra. Je ne garde ma petite » abbaye que pour continuer ce que je faisois » pour ceux de Senez, que j'entretiens au séminaire d'Avignon, en payant la moitié de

» leur pension. On ne peut trop faire de ce côté;  
» et, s'il falloit me réduire au pain, je le ferois,  
» car tout vient de là. »

Le séminaire d'Amiens fut rebâti sous son pontificat, et distribué suivant ses vues. Il avoit projeté de fonder un petit séminaire à Robeville, qui est, après Amiens, la plus considérable des villes de son diocèse. Déjà il avoit acheté, de ses deniers, un local convenable, et le roi avoit autorisé son projet par des lettres patentes, lorsqu'il se vit forcé d'y renoncer, par les obstacles qu'on lui suscita. Libre de disposer des fonds considérables qu'il avoit destinés à cet établissement durable, il les consacra, sur-le-champ, à toutes sortes de bonnes œuvres, en disant : « Puisqu'on ne veut pas nous laisser faire le bien en long, faisons-le en large. »

Les soins et les travaux ne lui coûtoient pas plus que la dépense, dès qu'il s'agissoit de son jeune clergé. Il renouvela les réglemens de discipline de son prédécesseur, relatifs à l'entrée dans l'état ecclésiastique. Il falloit qu'un sujet, pour recevoir la tonsure, fût, au moins, âgé de quatorze ans; qu'il fût en rhétorique, ou sur le point d'y entrer, et qu'il eût assisté régulièrement, pendant six mois, à des conférences ecclésiastiques établies dans la ville épiscopale. Tous les jeunes gens qui se destinoient à l'état ecclésiastique, étoient tenus de suivre ces exercices pendant leur cours de philosophie, et pendant deux années de théologie, qui précédoient leur entrée dans le séminaire, où ils passaient encore deux ans. Le saint évêque faisoit lui-même l'ouverture de ces conférences; et il y as-

sistoit quelquefois pour s'assurer du progrès des élèves dans la connoissance du saint état auquel ils aspiraient.

Il étoit fort éloigné de croire qu'il dût se relâcher de la règle générale en faveur d'un sujet que l'espérance prochaine d'un bénéfice conduisoit au pied du sanctuaire ; et voici comment il s'expliquoit , à ce sujet , avec une personne de marque , qu'il considéroit beaucoup , « Je suis , » monsieur , dans la triste alternative de demander à mon devoir , ou de vous refuser la » grâce que vous demandez. La tonsure exige » une connoissance entière de son état , surtout » lorsqu'il s'agit de bénéfices : car , loin que ce » soit une raison pour nous faire hâter , c'en » est une au contraire pour nous faire aller doucement. J'ai deux neveux qui sont clercs , je » n'ai rien voulu leur donner , ni permettre » qu'un bénéfice simple , qui est dans la famille , leur fût donné à cause du bréviaire et » des études : outre que ce n'est pas l'esprit de » l'Eglise de donner des bénéfices à des enfans. »

Le prélat chargeoit aussi un ecclésiastique de confiance , dans toutes les villes de son diocèse , de faire des conférences aux jeunes clercs , de veiller sur leur conduite , et de lui en rendre , tous les ans , un compte détaillé. Il avoit pris le même arrangement pour la capitale où alloient étudier plusieurs de ses diocésains , attirés , les uns par la proximité , d'autres par l'avantage des grades ou celui des bourses affectées au diocèse d'Amiens. Aucun étudiant , son diocésain , qui aspirait à l'état ecclésiastique , ou qui s'y trouvoit déjà engagé , ne pouvoit aller continuer ses

études à Paris, sans une permission signée de sa main : il ne l'accordoit pas à tous, et il la révoquoit à ceux qui en abusoient. C'étoit toujours avec quelque peine qu'il voyoit ses jeunes clercs partir pour la capitale; d'où il disoit que, pour un seul qui en rapportoit la science et l'esprit ecclésiastiques, il en voyoit revenir dix autres avec des talens médiocres, accompagnés de suffisance et de dédain pour les emplois pénibles ou obscurs du ministère.

Rien ne le choquoit davantage, dans un jeune clerc, et ne lui paroissoit plus opposé à l'esprit sacerdotal, que l'attachement à la parure et aux vains ajustemens du siècle : « Ce goût, dit-il, qui peut n'être qu'un foible chez les femmes et les laïques, est une irrégularité du premier ordre pour notre état. » Aussi n'en dispensa-t-il jamais. Dans une lettre qu'il écrit à la personne chargée de surveiller ses diocésains dans Paris : « Mandez-moi, dit-il, quels sont les ecclésiastiques mondains de mon diocèse, afin que je prenne mon parti pour les ordres ou pour les bénéfices. » Le moindre soupçon sur les mœurs lui suffisoit, non pour exclure du sanctuaire, mais pour en différer l'entrée aux sujets qui y donnoient lieu. Consulté, dans un cas douteux, par un supérieur de maison ecclésiastique, il lui répondit : « Votre indécision me décide pour la négative. Attendons la lumière; la moindre disposition que nous devons exiger de ceux qui aspirent aux saints ordres, c'est qu'ils ne laissent aucun nuage sur leur conduite. »

Le séminaire d'Amiens est sous la direction

---

des vertueux disciples de *saint Vincent de Paul* : M. de la Motte s'en félicitoit ; et une congrégation , qui jouit , à si juste titre , de la confiance du clergé de France , ne pouvoit manquer d'obtenir la sienne ; elle la posséda entièrement , et dans tous les temps. Ce fut toujours dans son séminaire qu'il choisit le directeur de sa conscience , charmé de pouvoir offrir à ses jeunes clercs cette preuve de son estime pour les personnes chargées de les former aux sciences et aux vertus de leur état.

Outre les bonnes mœurs et la piété , le prélat exigeoit des jeunes ecclésiastiques qui habitoient son séminaire ou qui en postuloient l'entrée , une suffisance de talens et de connoissances dont il étoit lui-même l'appréciateur et le juge. Attentif à tout ce qui peut encourager et soutenir les études théologiques , il ne dédaignoit pas de faire la visite des classes : il y entroit au moment où il étoit le moins attendu : il s'informoit du sujet de la leçon , et en faisoit rendre compte aux étudians. Aucun sujet n'étoit admis dans son séminaire , qu'après avoir subi , en sa présence , un examen sur les matières théologiques qu'il avoit étudiées pendant deux ans. Il se trouvoit également à tous les examens qui précédoient les ordinations. Et , pour épargner à ses coopérateurs l'embarras ou l'odieux des refus , il faisoit en sorte d'en être seul chargé , en recommandant aux directeurs du séminaire de réserver pour son bureau tous les sujets dont la capacité étoit équivoque. Il leur parloit avec une extrême bonté ; il simplifioit les questions , il les proposoit en termes clairs , et les

plus propres à dégager leurs idées , s'ils en avoient. Il portoit quelquefois la condescendance jusqu'à leur permettre de s'expliquer en français ; mais , lorsqu'après les avoir ainsi sondés , il découvroit en eux un fonds d'ignorance radical , il étoit inébranlable dans la résolution qu'il prenoit de leur fermer l'entrée du sanctuaire , quelle qu'eût été d'ailleurs leur naissance et même leur vertu : aucune bonne qualité ne pouvoit couvrir , à ses yeux , l'insuffisance des talens.

Regardant comme bien court encore l'espace de quatre années que les ecclésiastiques employoient à l'étude de la théologie , il prit des mesures pour que tous les instans en fussent ménagés. Suivant ses intentions , les professeurs de théologie , tant de son collège que de son séminaire , bannoient de leurs classes les questions plus curieuses qu'utiles , et tous les systèmes de pure érudition. Ils ne dictoient point de cahiers ; le prélat les en avoit dispensés , persuadé qu'ils emploieroient plus utilement leur temps à interroger et exercer leurs disciples , et à leur faciliter l'intelligence des matières par des explications plus approfondies. La Théologie de Poitiers étoit celle que l'on étudioit. Tout sujet qui se présentoit pour la prêtrise , devoit la savoir en entier , et il subissoit un examen sur toutes ses parties.

Enfin le zélé pasteur , pour ne négliger aucun des moyens qui pouvoient contribuer à édifier et former son clergé , faisoit de fréquentes visites dans son séminaire , il y donnoit des instructions à toutes les retraites. Il y avoit un appar-

tement où il se retiroit souvent, et sa seule présence y étoit, pour les jeunes ecclésiastiques, un prédicateur éloquent de toutes les vertus de leur état.

Après tous ces soins donnés à l'éducation de son clergé, M. de la Motte s'appliquoit à entretenir et renouveler en lui l'esprit sacerdotal. C'est dans cette vue qu'en différens temps il adressa, tant aux curés qu'aux confesseurs, d'excellentes instructions sur les parties les plus essentielles du saint ministère : c'est dans cette vue qu'il établit, dans son diocèse, un ordre de relations, le plus propre à prévenir les abus ou à les lui faire connoître. Chaque année, tous les curés recevoient, pour le moins, deux visites : l'une d'un archidiaque ; elle avoit pour objet les comptes des fabriques, la tenue des églises, et tout ce qui concerne la décence du culte divin, l'instruction chrétienne de la jeunesse, et enfin une information discrète sur la conduite des curés et vicaires, et la manière dont ils s'acquittoient de leurs devoirs. La seconde visite des paroisses étoit faite par un doyen, attaché à un canton particulier, et chargé de veiller à l'exécution des ordonnances tant de l'évêque que de l'archidiaque. Ce doyen devoit, comme l'archidiaque, rendre compte à l'évêque de sa visite, par un procès-verbal dressé sur les lieux, avec les formalités de droit.

Outre cela les curés étoient tenus d'assister, tous les ans, à deux chapitres présidés par les doyens : l'un après Pâques, où se faisoit la distribution des saintes huiles ; l'autre au mois d'octobre ; et immédiatement après à un synode.



général tenu par l'évêque. Chaque doyen , en faveur des curés de son district qui n'avoient pas pu se trouver à ce synode, rendoit compte de ce qui s'y étoit passé, et faisoit la publication des réglemens ou ordonnances qui en avoient été le résultat. C'étoit aussi dans cette assemblée que le doyen remettoit à tous les prêtres approuvés de sa division leurs pouvoirs , dont il étoit chargé de demander la rénovation.

Le synode annuel étoit une assemblée générale, que faisoit M. de la Motte, de tous les prêtres de son diocèse, pour leur donner des avis généraux ou de particuliers, suivant ses lumières et celles que lui communiquoient les archidiaques et les doyens qui, quelques jours avant cette assemblée, s'étoient rendus auprès de lui pour lui mettre sous les yeux les procès verbaux de leurs visites. C'étoit d'après cette connoissance exacte des besoins de son diocèse, que le prélat dressoit ses ordonnances qu'il faisoit imprimer et parvenir à tout son clergé.

Sans préjudice de ses visites pastorales, dont nous parlerons ailleurs, l'évêque d'Amiens faisoit quelquefois, dans une seule année, la visite générale de tous ses curés, en parcourant les vingt-six doyennés qui partagent son diocèse, aux époques où les doyens tenoient leur chapitre. C'étoit pendant un de ces cours de visites. et à l'âge de quatre-vingt-six ans, qu'il écrivoit à l'abbé de la Trappe : « Voici la preuve » de ma santé : Tous les curés se trouvent, autant qu'il leur est possible, à la distribution des saintes huiles ; j'y assiste, et leur fais par tout un discours de trois quarts d'heure. D'un

» doyenné je passe à l'autre : je fais demain  
» le onzième. Le dimanche je me repose , parce  
» que les curés ne sortent pas de chez eux. »

Mais de tous les moyens employés par le saint évêque pour maintenir la régularité parmi ses prêtres , il n'en est aucun dont les fruits aient été aussi abondans que celui des retraites qu'il leur procuroit. Il en faisoit quelquefois donner deux par an ; l'une pour les curés , l'autre pour les vicaires ; et au moins toujours une. Il payoit pendant ce temps, la pension des vicaires, et en partie celle des curés. Depuis le discours d'ouverture de chaque retraite qu'il faisoit lui-même , jusqu'à celui de la clôture , dont il se chargeoit également , il habitoit son séminaire ; il présidoit à tous les exercices publics ; il disoit la messe de communauté ; il mangeoit au réfectoire au milieu de ses prêtres ; il leur parloit chaque jour pendant une heure sur leurs devoirs , et toujours avec cette onction irrésistible qui éclaire les esprits et pénètre les cœurs ; il rappeloit les vicaires à la sainteté de leurs engagemens et aux saintes instructions qu'ils avoient reçues dans le séminaire ; il les excitoit à chercher leur force dans la retraite , l'étude et la prière ; il leur offroit pour modèle dans l'exercice du ministère , l'exemple des curés les plus recommandables par leur zèle et le bon emploi de leurs talens ; il recommandoit aux curés l'instruction publique et familière , le soin de la jeunesse , l'assiduité au confessionnal , les visites fréquentes des malades avant et après la réception des sacrements ; il leur recommandoit une affection paternelle pour leurs vicaires , une tendre com-

passion pour les pécheurs et pour les pauvres , un noble désintéressement dans les affaires temporelles , une attention particulière à prévenir ou à pacifier les différens entre leurs paroissiens , et enfin tous les égards et les ménagemens que peut permettre la conscience , pour vivre en bonne intelligence avec les seigneurs des lieux ; il les avertissoit encore que jamais ils ne rempliroient dignement ces devoirs , qu'ils resteroient toujours au-dessous de la sainteté nécessaire à un prêtre député pour offrir tous les jours les sacrés mystères , s'ils n'étoient des hommes de prières , s'ils n'avoient soin de se précautionner contre la dissipation , et d'éviter surtout la société des ecclésiastiques relâchés. « J'espère tout , disoit-il , pour le salut d'un prêtre fidèle à donner tous les jours une demi-heure à la méditation de ses devoirs , et je crains tout pour celui qui néglige cette pratique. »

Tout le bien qui résultoit de ces instructions publiques , dans les retraites ecclésiastiques , n'étoit pas comparable encore à celui que faisoit M. de la Motte dans ses entretiens particuliers avec ses prêtres. Il profitoit des intervalles qui séparaient les exercices communs de la journée , pour les voir tous les uns après les autres. C'est alors que prenant avec eux le ton d'un bon père , comme il-en avoit toute la tendresse , il ouvroit leurs cœurs à la confiance , il écoutoit leurs demandes , il éclaircissoit leurs doutes , il donnoit à chacun les avis qui lui convenoient ; et après avoir encouragé la foiblesse des uns , réglé le zèle des autres , il les renvoyoit tous avec

un nouveau degré d'estime pour leur saint pasteur, et d'ardeur pour leurs devoirs. Il étoit si convaincu de l'importance de ces secours spirituels pour son clergé, que, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-douze ans, il ne laissa pas passer une seule année sans les lui procurer.

Un des points sur lesquels il insistoit le plus dans les avis, tant publics que particuliers, qu'il donnoit aux curés, c'étoit l'obligation d'annoncer la parole de Dieu à leurs paroissiens. Il composa en leur faveur, une instruction pastorale sur la manière de l'annoncer avec fruit ; et il n'eut besoin pour cela que de leur faire l'exposé de la méthode qu'il suivoit lui-même avec tant de succès. « Ne prêchez pas longuement, dit-il quelquefois, mais faites-le souvent. » Il désiroit que dans les moindres paroisses de campagne, le peuple entendît une courte instruction tous les dimanches ; et c'étoit bien moins selon lui, les talens que le zèle qui manquoient aux pasteurs qui négligeoient ce devoir. « Il faut, disoit-il, avoir bien peu Dieu dans le cœur, pour ne pouvoir pas parler de lui ou de sa sainte loi avec intérêt, pendant un quart d'heure. » Si par infirmité ou autrement, un curé se trouvoit dans une impossibilité réelle d'annoncer la parole de Dieu à ses paroissiens, il lui faisoit un devoir de conscience de faire acquitter par un autre, cette dette sacrée de son emploi. Il permit et conseilla même à quelques vieux ecclésiastiques, qui lui alléguoient le défaut de mémoire ou une timidité insurmontable, de lire en chaire, les instructions qu'ils avoient préparées. Tous les vicaires de son diocèse étoient

tenus de prêcher au moins une fois chaque mois ; et la rénovation de leurs pouvoirs étoit attachée à leur fidélité à s'acquitter de ce devoir. Il recommandoit souvent aux jeunes prédicateurs de ne point se prêcher eux-mêmes, de ne pas perdre à limer un discours d'appareil, un temps qui leur suffiroit pour composer plusieurs instructions simples et touchantes , beaucoup plus utiles pour la sanctification des âmes. Il leur faisoit sentir l'importance de parler avec ordre et clarté , de se mettre à la portée de leur auditoire , et de descendre , sans bassesse , jusqu'aux détails qui instruisent. Il vouloit que , dans les tableaux qu'ils feroient des vices ou des vertus , ils évitassent les exagérations qui exposent la vérité au mépris , et les déclamations vagues qui ne la font point goûter. « Ne faites pas » toujours , leur disoit-il , de la vertu dont vous » parlez , la première des vertus , et du saint que » vous prêchez , le plus grand de tous les saints. » Ayez soin de ne pas confondre les devoirs et » les préceptes avec les conseils , et de classer » chaque sujet dans l'esprit de vos auditeurs , au » rang que lui assignent la raison ou la foi. » Mais , par-dessus tout , pénétrez - vous bien » vous-mêmes des vérités que vous annoncez aux » autres , et que toute votre conduite leur rappelle » vos sermons. » Il disoit que l'on ne prêche point avec le zèle qui persuade ce que l'on craindroit de pratiquer soi-même , et qu'il seroit aisé de prouver que depuis le siècle des apôtres , jusqu'au nôtre , les plus éloquens des prédicateurs avoient été les plus saints.

Il n'étoit pas possible que le saint évêque ,

ayant sans cesse les yeux ouverts sur son clergé, ne connût tous ses prêtres, et qu'en les connoissant tous, il n'en connût quelques-uns dont la conduite répondoit peu à la sainteté de leur ministère. C'étoit là sa plus cruelle affliction, et dans une lettre à l'abbé de la Trappe : « La » grande et très-grande amertume que Dieu répand sur ma vie, disoit-il, ce sont les mauvais prêtres : rien n'y est comparable. » Et c'étoit, ajoutoit-il, ce qui lui faisoit désirer comme une insigne faveur, qu'on lui permit de quitter son évêché. Le contraste des mauvais prêtres avec les bons devoit être d'autant plus frappant à Amiens, qu'il y avoit plus de régularité dans le clergé ; et l'on peut dire aussi que les mauvais prêtres d'un si saint évêque devoient être plus mauvais encore que d'autres, parce qu'ils ne pouvoient l'être qu'avec plus de malice, et en bravant plus de remords.

Ce qui affligeoit le plus M. de la Motte, après la douleur d'avoir trouvé des coupables, c'étoit la nécessité de les punir ; il ne le faisoit qu'à regret, et l'on n'eut jamais à craindre qu'il se laissât prévenir par la calomnie qui attaque quelquefois les ecclésiastiques les plus vertueux. Il avoit pour maxime qu'il vaut mieux absoudre dix coupables, que de condamner un innocent. Mais aussi, les preuves du mal une fois acquises, nulle considération ne pouvoit l'empêcher d'y remédier. Il essayoit d'abord les remontrances paternelles, qui quelquefois produisoient le repentir. Si elles étoient sans effet, il menaçoit avec l'autorité d'un pasteur ; et s'il n'étoit pas écouté, il agissoit avec la fermeté

d'un juge. On lui parla quelquefois du scandale qui résultoit de la punition d'un prêtre : « Pour moi , répondoit-il , je ne connois pas de plus grand scandale que l'impunité d'un prêtre scandaleux. » Il ajoutoit qu'il y avoit bien moins à s'affliger , qu'à rendre grâces à Dieu , lorsque l'inconduite d'un mauvais prêtre , venant à se trahir , parvenoit à un degré de notoriété qui en déterminoit la punition , et empêchoit que l'offense de Dieu se perpétuât dans les ténèbres. Quoiqu'il sût et qu'il dît quelquefois lui-même , que les maisons de force n'opéroient que des conversions forcées , il lui arriva cependant d'y faire renfermer quelques prêtres de son diocèse , mais moins , disoit-il , dans l'espérance de les ramener par là , que par la nécessité de réprimer le scandale qu'ils donnoient , et de les mettre dans l'impuissance de le continuer. Sa longue expérience lui faisoit dire que de tous les miracles de la grâce , le plus rare étoit la conversion d'un mauvais prêtre. Il regardoit surtout comme désespéré , le changement de ceux qui s'étoient laissés dominer par la passion de l'argent ou par celle du vin. Entre plusieurs traits qu'il citoit pour appuyer son opinion sur la difficulté de la conversion d'un ivrogne , le plus frappant est celui-ci : Un prêtre de son diocèse , conduit dans une maison de force , pour excès scandaleux dans le vin , parut rentrer en lui-même dès la première année de sa détention , et continua à donner des marques soutenues de repentir et de sobriété pendant quinze ans , au bout desquels le prélat crut devoir lui procurer son élargissement. Le soir même de sa sortie ,

il entre dans une auberge ; il y retrouve sa passion pour le vin , il la satisfait , il s'enivre ; et par un terrible jugement de Dieu , ce nouvel excès est le dernier de sa vie ; il joint le sommeil du vin au sommeil de la mort , et on le trouve le lendemain étouffé dans son lit.

Parmi les chagrins que donnoit au prélat l'inconduite de quelques-uns de ses prêtres , il cherchoit sa consolation dans le grand nombre de ceux qu'il voyoit fidèles à leurs devoirs. « Je n'aurois pas à me plaindre , disoit-il , quand je trouverois comme le Sauveur du monde , un mauvais prêtre sur douze ; mais je vois , Dieu merci , une proportion plus consolante pour moi dans mon diocèse. » Les bons prêtres , ceux qui tendoient à la perfection de leur état , trouvoient en lui le premier de leurs amis , un protecteur toujours prêt à les seconder dans les louables entreprises que leur suggéroit leur zèle pour le salut des âmes. Comme la vertu régloit seule son estime , o'étoit au plus vertueux qu'il en donnoit des marques plus spéciales , sans acception des rangs ni des emplois. On le vit pendant la maladie d'un vicaire dont il connoissoit le zèle et la piété , le visiter deux fois chaque jour , lui administrer lui-même les derniers sacremens , et lui procurer de ses deniers , tous les secours qu'on croyoit pouvoir contribuer à sa guérison. Lorsque la mort lui enlevoit un bon prêtre , il le pleuroit avec le cœur d'un père qui pleure un enfant. On imagineroit après cela , que la perte d'un bon sujet , que des circonstances appeloient dans un autre diocèse , auroit également dû l'affecter ; il n'y pensoit pas : il n'au-



roit pas fait la moindre démarche pour le retenir. « Il n'y a, disoit-il, qu'un troupeau et qu'un » pasteur : pourvu que ce bon sujet en me quitte » tant, fasse le bien ailleurs, c'est comme s'il le » faisoit ici : penser autrement, c'est ne pas honorer assez la communion des saints. »

Il annonçoit le même désintéressement dans la nomination aux bénéfices, quoique sous un autre rapport. Il n'envisageoit qu'avec crainte l'obligation d'y pourvoir. « Quant aux bénéfices, » écrivoit-il à une personne de confiance, j'estime très-grande la charge de les donner ; et » je vous avouerai que je serois ravi qu'ils fussent donnés par d'autres : c'est un écueil des » plus dangereux ; et en vérité, je n'assurerois pas que les prélats, même les mieux intentionnés, fissent sur cela leur devoir de manière à être absolument sans reproche. » Aussi remercioit-il la Providence, au lieu de se plaindre, lorsque des circonstances particulières, telles que le privilège des grades ou celui de la résignation, le privoient du droit de nomination. Le seul regret qu'il eût quelquefois marqué dans ces occasions, c'étoit de voir éloigner le moment où il pourroit placer plus avantageusement d'anciens vicaires que leurs bons services lui rendoient recommandables.

Connoissant de quelle importance il est que la bonne intelligence règne entre le curé et le chef temporel de la paroisse, il entroit quelquefois dans les vues d'un seigneur qui résidoit dans ses terres, et lui accorderoit pour curé le sujet qu'il désiroit, pourvu qu'il lui connût d'ailleurs les qualités propres à la place. Mais en usant

de cette condescendance , il observoit au seigneur qu'il n'étoit pas sans exemples que les curés demandés se brouillassent avec leurs protecteurs , soit que ceux-ci voulussent exiger trop de complaisance , ou que les curés se l'imaginassent. « Et en pareil cas, ajoutoit-il, vous ne » trouveriez pas mauvais que je n'écoutasse pas » les plaintes que vous porteriez contre votre » propre choix. » La recommandation la plus impérieuse, l'étoit toujours moins que sa conscience , dès qu'il s'agissoit d'un bénéfice à charge d'âmes. Une princesse de la famille royale lui écrivit un jour en faveur d'un sujet qu'elle lui présentoit pour une cure. Le saint évêque lui répondit avec une respectueuse liberté, que demander des bénéfices de cette nature, c'étoit pour toutes sortes de personnes, s'exposer à charger sa conscience, mais beaucoup plus encore pour une grande princesse comme elle , dont la recommandation devoit être du plus grand poids. La réponse que fit la princesse au prélat, mérite de trouver place ici. « Bien éloignée, monsieur, d'être fâchée du bon conseil » que vous me donnez, de ne jamais demander » des places où il y auroit charge d'âmes, je » vous en remercie, et trouve que vous avez » grande raison. Je puis vous assurer que je ne » vous aurois jamais demandé cette cure, si je » n'avois été persuadée que si le sujet ne convenoit pas, vous ne la lui donneriez point, et » que vous me le diriez avec cette franchise que » je vous connois et que j'estime si fort. Je vous » avoue même qu'à tout autre en qui je n'aurois » pas eu la même confiance, je n'aurois pas

» hasardé cette demande. » On ne peut que partager ici son admiration entre le prélat et la princesse : c'est Ambroise qui parle, et Pulchérie qui répond.

L'évêque le plus zélé a besoin de coopérateurs dans l'administration d'un grand diocèse. M. de la Motte n'avoit, pour grands vicaires, que des hommes d'un vrai mérite et d'une piété peu commune : il savoit les choisir, et, à son école, ils devenoient tout ce qu'il vouloit qu'ils fussent. Sans parler des vivans, dont nous blesserions la modestie, qu'il nous soit permis de rappeler ici les noms encore chers au diocèse d'Amiens, des abbés *de Brantes* et *de Bragelongue*, deux élèves vraiment dignes d'un si grand maître. Le premier avoit su joindre, dans sa jeunesse, les vertus chrétiennes aux vertus militaires, et il étoit chevalier de Saint-Louis. Il remplissoit le pénible office d'archidiacre avec tant de zèle et de succès, que M. de la Motte le jugea digne de l'épiscopat; et, dans un temps où il méditoit sa retraite, ne connoissant pas encore l'abbé *de Machault*, il avoit demandé avec instance l'abbé de Brantes pour son successeur : mais, peu de temps après qu'il lui eut donné cette preuve élatante de sa confiance, il eut la douleur de le perdre; il le pleura amèrement. Il composa lui-même son éloge funèbre, qu'il adressa à tous les ecclésiastiques de son diocèse. Il leur dit : « Qu'ils l'ont vu vivre, » au milieu d'eux, dans la pratique de toutes » les vertus qui font les saints prêtres, et qu'il » est mort avec le courage et la patience des » martyrs. »

La vertu de l'abbé de Bragelongue avoit un caractère de douceur et d'aménité, qui le rapprochoit beaucoup de celle du saint évêque : aussi l'aimoit-il avec tendresse ; et à sa mort il soulagea également sa douleur, en le proposant à son clergé comme un parfait modèle des vertus ecclésiastiques. « Je puis, dit-il, rendre ce témoignage, que je n'ai jamais connu aucun prêtre qui eût, plus que lui, l'esprit du sacerdoce, et qui en ait rempli les devoirs avec plus d'exactitude ; mais ce qui l'a principalement distingué, c'est son zèle contre les erreurs et les vices ; il s'y est immolé. Il donnoit une grande partie de son temps à l'étude et à la prière : il employoit tout le reste à l'instruction et à la prédication, ne se refusant à quoi que ce soit : paroisses de la ville et de la campagne, congrégations, aspirans à l'état ecclésiastique, séminaristes, retraites des vicaires et des curés, missions, communautés religieuses ; aucun état, en un mot, qui ne se soit senti de son zèle. » Heureux les diocèses dont les évêques peuvent rendre publiquement de pareils témoignages à ceux qu'ils ont appelés à partager leur sollicitude pastorale !

Rien ne paroissoit à M. de la Motte plus digne de ses soins, après son clergé, que l'état religieux qui doit en être le supplément par son zèle, et la force par ses prières. Ses sentimens pour les jésuites ne varièrent jamais, et sont connus de toute la France. La société avoit toute son estime, et plusieurs de ses membres son amitié particulière. Témoin des bé-

les rappeler aux règles saintes dont ils ont juré l'observance, et surtout si les supérieurs n'avoient plus à craindre de se voir contester devant les tribunaux séculiers, le droit de soumettre leurs inférieurs au vœu d'obéissance qu'ils leur ont fait. Dans une circonstance où il se vit chargé par le concours des deux puissances, de proposer à une communauté de son diocèse, d'opter entre la réforme ou la sécularisation, il le fit avec toute la tendresse d'un père qui désire sauver l'honneur de ses enfans, et tout le zèle d'un pasteur alarmé sur le salut d'une portion de son troupeau chère à son cœur ; mais pas cependant avec le succès que méritoient ses soins. Il est dans les maladies des corps, comme dans celles des individus, un degré de malignité qui les rend incurables.

Les couvens de religieuses étoient également un des grands objets de la sollicitude de M. de la Motte. Il estimoit, il respectoit ces maisons comme des images précieuses de la primitive Eglise. « C'est là, disoit-il, où Jésus-Christ est encore connu et sa morale pratiquée. » Il ne négligeoit rien pour leur procurer des guides éclairés dans les voies de la perfection, et lui-même ne refusa jamais d'être le conseil des communautés ou des particuliers qui le consultoient. Il porta même la condescendance jusqu'à être le confesseur ordinaire de quelques religieuses. Il eût souhaité que dans toutes les communautés, toutes les religieuses, ne faisant qu'un cœur et qu'une âme, n'eussent connu qu'un seul guide dans les voies du salut. Il parloit quelquefois du tort que font à la piété ces répugnan-

ces puériles, ces préventions de caprice et ces goûts de singularité qu'affectent certaines religieuses. Il leur disoit que la multiplicité des confesseurs dans une maison, portoit une sorte d'atteinte au vœu de pauvreté ; que le bon esprit, que la religieuse parfaite et qui vit de la foi, trouvoit toujours l'homme de Dieu et le ministre de Jésus-Christ dans le guide qui lui étoit adressé par son pasteur. Mais sachant aussi que toutes les religieuses appelées à la perfection, n'y sont pas toutes arrivées; après avoir indiqué la règle, il souffroit les exceptions en faveur des faibles.

Lorsque le saint évêque chargeoit un ecclésiastique de diriger des religieuses, il lui recommandoit de s'appliquer d'abord à bien connoître son troupeau, et à gagner sa confiance par une charité compatissante, et qui s'étendit à toutes. Il vouloit qu'il ne plaignit ni temps ni peines pour former Jésus - Christ dans les âmes, pour aider les unes par de sages conseils, à s'élever jusqu'à la hauteur de leur divin modèle, et empêcher les autres, par de charitables ménagemens, de succomber sous le poids du joug volontaire qu'elles se sont imposé. Il ne concevoit pas une idée fort avantageuse de l'esprit ni de la piété de ces ecclésiastiques légers, qui semblent regarder comme un temps perdu celui qu'emploient les plus pieux de leurs confrères à diriger les âmes dans les voies de la perfection; et sa maxime étoit qu'aider une âme privilégiée à s'élever jusqu'au degré sublime de vertu auquel Dieu l'appelle, ce pouvoit être chose plus agréable à Dieu que de retirer un pécheur de la

fange du vice. « Au reste, ajoutoit-il, j'ai toujours remarqué que ceux qui savent le mieux diriger les âmes dévotes, sont aussi ceux qui ont le plus de grâce et le plus de zèle pour travailler à la conversion des pécheurs, lorsqu'ils s'adressent à eux. »

L'estime que le prélat faisoit de la vie religieuse, paroit surtout dans l'empressement qu'il avoit à en procurer les avantages aux sujets peu fortunés en qui il remarquoit une véritable vocation. Il payoit leur dot, quelquefois en entier, d'autres fois en partie. « Est-ce trop, disoit-il, que de donner notre argent pour qui Jésus-Christ a donné son sang ? » Le voisinage de l'Angleterre lui procura des occasions précieuses qu'il ne laissa pas échapper d'offrir à la religion de jeunes personnes qu'il avoit arrachées à l'erreur, et qui lui demandoient un asile dans son diocèse, contre les dangers de la séduction qu'elles eussent courus dans leur patrie. On le vit quelquefois admettre à la profession religieuse de ces jeunes étrangères dont lui seul savoit le nom, mais en qui les sentimens et une éducation soignée découvroient une naissance distinguée.

L'avantage que voyoit M. de la Motte à ce qu'un plus grand nombre de sujets pussent se sanctifier loin des écueils du monde, ne lui permit jamais d'approuver que des communautés religieuses préférassent le service des domestiques gagés à celui des religieuses converses. On ne pouvoit le faire, selon lui, sans frustrer l'intention des fondateurs, sans blesser la charité et exposer les maisons à plusieurs inconvé-

niens. « Voulez-vous un secret, disoit-il aux supérieures, pour être contentes de vos religieuses converses ? appliquez-vous à en faire les servantes du Seigneur avant d'en faire les vôtres. »

Il n'est aucune communauté de religieuses, dans l'étendue du diocèse d'Amiens, où le saint évêque n'eût fait plusieurs visites et donné plusieurs instructions publiques et familières. Dans sa ville épiscopale, il exerça toujours les fonctions de supérieur immédiat de toutes les communautés soumises à sa juridiction. Il y officioit aux fêtes des patrons ; il présidoit aux élections ; il assistoit aux professions et aux prises d'habit, et il étoit ordinairement le célébrant et le prédicateur de la cérémonie. On le trouvoit toujours disposé à donner, dans les couvens, des sermons, des panégyriques et des retraites entières. On vit même ce grand prélat, toujours l'ami des enfans, ne pas dédaigner de donner des cours d'instructions aux jeunes pensionnaires qu'on élevoit dans les communautés. Les communautés étoient l'endroit du monde où il aimoit le plus à répandre la parole de Dieu, persuadé par l'expérience, disoit-il, que c'est la portion du champ du père de famille où elle fructifie au centuple. Lorsqu'il donnoit des retraites dans les couvens, si la supérieure le prioit de voir sa communauté, il se rendoit à la grille pendant la récréation, et ce temps devenoit celui d'une instruction aussi agréable qu'édifiante, et toujours trop courte au gré de celles qui la recevoient.

Après avoir ainsi porté son zèle et sa condes-



cendance pour ses religieuses , jusqu'au terme de la plus grande charité , le saint prélat vouloit qu'elles répondissent généreusement à la sainteté de leur vocation. Il leur parloit souvent de leur bonheur , et ne leur en montrait la plénitude que dans la fidélité aux moindres pratiques comme aux premiers devoirs de leur état. Ainsi , il ne leur accorderoit point l'humilité religieuse sans la disposition à une obéissance prompte et aveugle , point d'esprit de pénitence sans une véritable indifférence pour tous les offices et les emplois de la maison , point d'esprit intérieur sans le désir d'oublier le monde et d'en être oubliées. Il soupçonnoit toujours de l'illusion dans celles qui se croyoient appelées à la perfection par des voies extraordinaires. « L'humilité et la mortification , écrivoit-il à ce sujet , voilà les merveilles de la grâce et le caractère des saints. » Il vouloit qu'on donnât la préférence à la mortification intérieure , sans cependant négliger celles du corps ; et , dans celles-ci , il n'en eût pas permis une seule extraordinaire aux religieuses qu'il dirigeoit , sans savoir si elles pratiquoient bien toutes celles qui étoient prescrites par leur règle ou qui en étoient une suite ; par exemple , si elles ne recherchoient point dans le vêtement , la nourriture ou le logement , les petits adoucissements de la sensibilité , si les maladies les trouvoient patientes , si , dans leurs petites infirmités , elles n'écoutoient pas les besoins du corps au préjudice de ceux de l'âme. « Je vous recommande , leur disoit-il , le soin de la santé , mais un soin mé-  
« diocre. »

Il désiroit que, dans les maisons des religieuses, comme dans leurs personnes, tout rappelât le vœu de pauvreté qu'elles ont fait ; que l'on y bâtit avec plus de solidité que d'élégance ; que les appartemens y offrissent plus de propreté que d'ornemens, et les jardins plus d'utile que d'agréable. Il leur disoit que l'esprit de pauvreté est un précieux économe dans les communautés ; et que les maisons où il règne, trouvoient dans un état de médiocrité un superflu pour les pauvres, tandis que d'autres, beaucoup mieux rentées, se plaignoient de manquer du nécessaire. Il faisoit souvent l'éloge de sainte Thérèse, le modèle des supérieures régulières, dont la grande dévotion étoit de recevoir au nombre de ses filles des sujets qui n'avoient que leur vertu pour dot. Il prouvoit que cet esprit de désintéressement, digne des regards de la providence, avoit toujours attiré la bénédiction du ciel sur les maisons religieuses ; tandis que l'esprit d'intérêt et la cupidité les avoit ruinées.

« Au nom de Dieu, écrivoit-il à une supérieure, ne vous laissez pas séduire par la dot, au contraire, il faut, pour le caractère, être plus roide quand elles ont du bien à donner, que quand elles n'en ont pas : rien de plus pitoyable que les idées de celles qui veulent du bien préférablement au caractère, à la vertu, aux talens et à la santé : on a les mêmes sentimens que dans le monde pour les mariages ; on veut du bien, et voilà tout. »

La clôture religieuse n'étoit nulle part mieux observée que dans le diocèse d'Amiens. L'introduction des personnes séculières dans les cou-

vens, paroissoit si abusive à M. de la Motte, qu'il ne permettoit à ses grands vicaires de l'autoriser en aucun cas, sans en avoir conféré avec lui. Autant il aimoit à voir, dans une communauté, un nombreux pensionnat de jeunes personnes, formées à la piété chrétienne par l'exemple et par les leçons, autant il plaignoit les maisons nécessitées par les circonstances, à recevoir, pour pensionnaires, des dames qui ont vécu dans le monde, et en qui fort souvent le monde vit encore.

Quant à la sortie d'une religieuse de son couvent, il ne connoissoit de raison légitime pour la lui accorder, que l'impossibilité réelle où elle seroit de s'y procurer des remèdes nécessaires qu'elle pourroit trouver ailleurs; encore, disoit-il, que ces sortes de dispenses n'étoient sollicitées ni par les sujets qui aimoient le mieux leur état, ni par les communautés les plus régulières, où l'on ne vit pas moins long-temps que dans les autres. Il ajoutoit que les trois quarts des maladies qui établissoient la nécessité de la sortie des religieuses de leur couvent, prenoient leur source dans la possibilité même de cette sortie. Bien loin de reconnoître que les abbesses eussent quelque privilège qui pût les autoriser à rompre la clôture, il leur disoit au contraire, que le devoir de gouverner et d'édifier leur maison, joint à celui de se sanctifier elles-mêmes, leur imposoit, plus encore qu'à leurs religieuses, l'obligation de la résidence.

« C'est mon horreur, écrivoit-il à une abbesse, que de voir des religieuses courir. J'ai témoigné à quelqu'un, qui a fort envie de vous voir

» hors de chez vous, que ni vous ni moi n'aimions pas que les abbesses quittassent leur maison. » Le prélat avoit lui-même une sœur abbesse dans son diocèse, qu'il aimoit tendrement, et qu'il alloit voir quelquefois, mais qui ne vint jamais à Amiens, qui ne s'y étoit pas même arrêtée un seul jour lorsqu'elle y avoit passé pour aller prendre possession de l'abbaye à laquelle elle étoit nommée.

Après avoir ainsi donné ses premiers soins aux deux états destinés à servir de modèles aux autres dans l'Eglise de Dieu, le zélé pasteur, infatigable dans ses travaux, se livroit à toutes les fonctions du ministère apostolique qui pouvoient sanctifier le reste de son troupeau. Nous l'avons vu commencer le cours de ses visites pastorales aussitôt qu'il fut arrivé dans son diocèse ; et tous les ans, jusqu'à sa mort, il continua en véritable apôtre, cette fonction la plus pénible comme la plus utile de l'épiscopat. Pendant les cinq premières années de sa résidence, il fit la visite d'environ deux cents églises chaque année. Aussi, pour fournir cette tâche, qui paroitra effrayante quand on considérera de quelle manière il la remplissoit, il étoit souvent obligé de commencer ses courses avant que le soleil fût levé, pour ne les finir qu'après qu'il étoit couché. C'étoit la nuit qu'il prenoit le temps nécessaire pour suivre les affaires courantes de son diocèse, pour répondre aux lettres qu'il recevoit, pour récita une grande partie de son office, et satisfaire à ses autres exercices de piété dont il ne se dispensa jamais. Il lui restoit quelquefois si peu de temps à donner au sommeil,

tion des fêtes, celle des peines et des travaux de la vie. Ses instructions pénétoient tous les cœurs ; et l'on voyoit les habitans des paroisses visitées, suivre leur saint pasteur dans les paroisses voisines, pour le plaisir de l'entendre de nouveau.

Après avoir fait son instruction au peuple, le prélat procédoit publiquement à la visite de l'église et de tout ce qui concerne le culte divin. Afin que rien n'échappât à son attention, il tenoit en main l'état détaillé de tous les objets sur lesquels il devoit la porter. Rien ne pouvoit excuser à ses yeux certains curés dont il trouvoit les églises dans le délabrement et la malpropreté ; et le moindre de leurs torts, selon lui, étoit toujours un défaut de zèle. La plupart des églises de son diocèse changèrent de face sous son épiscopat. Par ses soins et souvent à ses dépens, les plus pauvres furent tenues dans la décence et la propreté. Les autres, suivant leurs revenus, furent décorées d'une manière noble et simple, sans aucun de ces ornemens de luxe, plus propres à distraire les fidèles qu'à les porter au recueillement.

Ce que M. de la Motte voyoit rarement dans ses visites, mais cependant ce qu'il voyoit quelquefois, et avec un profond sentiment de douleur, c'étoit la malpropreté des vases sacrés ou des linges qui servent immédiatement aux saints mystères. Il appeloit la négligence d'un curé, en ce point, *un sacrilège d'habitude*. Lorsqu'il en étoit témoin, il sembloit, comme le Sauveur du monde, à la vue des profanateurs du temple, oublier sa douceur naturelle. Son zèle s'élevoit jusqu'aux mouvemens d'une sainte

colère, et ses réprimandes étoient des paroles de feu. « J'ai une question à vous faire, dit-il un jour à un curé : dites-moi, je vous prie, croyez-vous la présence réelle ? » Celui-ci gardoit le silence. « Répondez, monsieur, poursuivit le prélat ; la croyez-vous ? » Le curé protesta que personne au monde ne la croyoit plus fermement. « Tant pis, reprit le saint évêque, sans la foi vous ne seriez qu'un hérétique ; en croyant, vous êtes un impie ; et j'en trouve la triste preuve dans la malpropreté dégoûtante de ces linges sur lesquels vous osez déposer le corps adorable de Notre-Seigneur. »

Avant de sortir de l'église où il faisoit sa visite, M. de la Motte demandoit publiquement au curé s'il n'y avoit pas de scandale dans la paroisse ; si les maîtres et maitresses d'école remplissoient les devoirs de leur place d'une manière qui satisfisoit et édifioit le public ; si les pères étoient exacts à envoyer leurs enfans aux écoles et aux instructions publiques ; et enfin il demandoit aux paroissiens s'ils étoient contents de leur curé, et du zèle qu'il avoit pour leur salut. Il arrivoit quelquefois que certains curés recevoient des leçons assez mortifiantes. Un paysan répondit un jour à la question de son évêque : « Monseigneur, nous avons à nous plaindre que M. le curé ne nous aime pas. » Le curé se défendit de ce reproche, selon lui sans fondement. « La preuve que vous ne nous aimez pas, répartit le paysan, c'est que vous ne pouvez pas rester un jour auprès de nous, et que vous êtes toujours hors de votre paroisse. » Sur la plainte que faisoit un curé de ce qu'un de ses

que procuroient ses prédications dans sa cathédrale et dans les paroisses de sa ville épiscopale, dans son séminaire et dans les communautés religieuses, dans toutes les villes et tous les villages de son diocèse, mais surtout pendant les fréquentes missions qu'il donnoit à son peuple. Et c'est ici, ce me semble, que sa charité pastorale nous le montre mieux encore que partout ailleurs, comparable aux plus saints pontifes des siècles apostoliques.

A certaines époques de l'année, les plus favorables, M. de la Motte s'associoit un nombre d'ecclésiastiques recommandables par leurs savoir et leur zèle, et se portoit dans les différens endroits de son diocèse où le besoin d'instruction étoit plus grand; il s'y établissoit, et y donnoit une mission. Il avoit tellement à cœur cette bonne œuvre, et il en recueillit toujours des fruits consolans, que, jusque dans la caducité de l'âge, ni l'éloignement des lieux, ni la rigueur des saisons, ne l'empêchèrent jamais de s'y livrer. Il s'en faisoit, en toute occasion, l'apologiste contre l'ignorance et la mauvaise foi. « Bien des gens, disoit-il, n'aiment point les missions. Les libertins les craignent et les calomnient, parce qu'elles troublent la fausse sécurité de leur conscience, qu'elles suspendent leurs fausses joies, qu'elles font souvent des vides dans leurs sociétés. Des gens du monde, estimables d'ailleurs, quelquefois les per- sonnes de piété, des ecclésiastiques même, se laissent prévenir contre les missions qu'ils ne connoissent que sur de faux rapports. Pour moi, je sais, par expérience, que les missions :

» sont de la plus grande utilité pour le salut des  
» âmes. Ce n'est guère que dans les missions  
» ou dans les retraites que les pécheurs exéc-  
» tent leurs projets de conversion , que les hon-  
» nêtes gens du monde embrassent un train de  
» vie plus chrétien , et que les personnes pieuses  
» se renouvellent dans la ferveur. J'ai toujours  
» vu que les missions étoient une occasion de ré-  
» conciliation entre les ennemis et les plaideurs ,  
» un temps de réflexions utiles pour les âmes  
» les plus dissipées , de sobriété pour les intem-  
» pérans , d'interruption de débauches pour les  
» plus libertins. Je sais que plusieurs des pé-  
» cheurs qui se sont convertis retomberont ;  
» mais tous ne retomberont pas. Quelques-uns  
» mourront peu de temps après leur réconci-  
» liation ; et , parmi ceux mêmes qui retombe-  
» ront , il en est qui se relèveront ; comme parmi  
» ceux qui continueront à se livrer au désordre ,  
» il en est qui ne le feront plus sans quelques  
» remords , que d'heureuses circonstances pour-  
» ront rendre efficaces. Enfin , une mission n'o-  
» pérât-elle que le salut d'une seule âme rache-  
» tée du sang de Jésus-Christ , n'empêchât-elle  
» même qu'un seul péché ; je dis plus , ne ser-  
» vît-elle qu'à exercer notre patience , n'en se-  
» roit-ce pas assez pour exciter et soutenir notre  
» zèle , s'il est selon la foi ? » Ainsi pensoient les  
François de Sales , les Bossuet et les Fénelon ;  
ainsi pensoient Henri IV (1) , Louis le grand et  
Stanislas ; ainsi pensent encore aujourd'hui nos  
prélats les plus recommandables par le savoir

(1) Personne n'ignore ce que fit Henri IV converti , pour  
attirer en France le saint missionnaire du Chablais.



et la piété; et leur douleur en sentant tout le besoin qu'auroient leurs peuples de ces secours extraordinaires de la religion, c'est de ne plus trouver d'ouvriers propres à les leur administrer.

Mais si jamais l'œuvre des missions porta avec elle sa recommandation, ce fut sans doute lorsqu'elle fut dirigée par l'évêque d'Amiens. « Nous devons prier beaucoup, disoit-il à ses coopérateurs, parce que le succès dépend de Dieu, et travailler comme s'il ne dépendoit que de nous : mais nous aurons toujours réussi lorsque nous aurons accompli la volonté de Dieu. » Il craignoit, dans les missions, plus que partout ailleurs les orateurs qui se prêchent eux-mêmes : et il préféra toujours, pour cette œuvre, le zèle humble et éclairé, aux plus brillans talens. Il étoit cependant ordinairement accompagné de quelque prédicateur de réputation. « Les grands prédicateurs, disoit-il attirent les pécheurs aux instructions ; les saints prédicateurs ensuite les touchent, et font le bien solide dans le confessionnal. » C'étoit chez les jésuites qu'il prenoit ses missionnaires ; et l'on se rappelle encore à Amiens, avec un souvenir de vénération, les noms des PP. Perin, Roissart, d'Irlande, Coret et Duplessis.

Arrivé dans une ville où il devoit donner la mission, M. de la Motte faisoit, avec ses coopérateurs, une visite aux personnes les plus distinguées ; il les invitoit à dîner avec tous les ecclésiastiques qui travailloient dans le ministère. Pendant le repas, il parloit beaucoup de la bonne œuvre, et de manière à inspirer à cha-

« un le désir de contribuer, pour sa part, à la faire réussir. Tout le temps que duroit la mission, il vivoit avec ses missionnaires comme un père au milieu de ses enfans, occupé de leurs besoins, et attentif à ce que rien ne leur manquât. Sa table n'offroit rien de recherché; mais elle étoit bien servie. « Vos travaux, disoit-il, » demandent que vous soyez bien nourris, et un » peu mieux avec un évêque, que chez vous. » Chacun sera libre de suivre son attrait pour » la mortification, mais ce n'est pas de moi » que doit venir le soin de la lui faire pratiquer. » Pendant les momens de récréation qu'il passoit avec eux, il se livroit à tout l'enjouement de son humeur, il interdisoit les propos trop sérieux, et ne vouloit point qu'on songeât à autre chose qu'à se préparer, par le délassement, à de nouvelles fatigues.

Il entroit dans le plan des travaux apostoliques du saint évêque, de donner tous les ans une mission dans une des villes de son diocèse; et c'étoit une vraie peine pour lui lorsque des obstacles insurmontables ne lui permettoient pas de le faire. Il donnoit toujours ses missions dans les villes, par la raison que les prêtres de la congrégation de Saint-Lazare étoient en possession d'en donner dans les campagnes, suivant l'esprit de leur saint fondateur, qui fit les premiers essais de son zèle apostolique dans le diocèse d'Amiens. Il n'avoit pas d'époque déterminée pour ces saints exercices. Il trouvoit un avantage à les donner dans les longs jours de l'été, il en trouvoit un autre à les donner au temps des plus grands froids de l'hiver, où

le peuple est moins occupé : il se décidait suivant les circonstances locales. Le jour de son départ une fois arrêté , aucune intempérie de la saison n'auroit pu le retenir. Un jour qu'il devoit se mettre en marche pour une ville située à l'extrémité de son diocèse , on lui représenta que la neige et les frimas avoient rendu les chemins impraticables ; et les missionnaires eux-mêmes paroissent effrayés du danger.

« Pour moi , répondit le prélat avec sa gaieté ordinaire , je parierois bien que si le roi me faisoit appeler , et que je fusse décidé à partir pour aller recevoir ce que le monde appelle une faveur , on jugeroit que ce temps seroit encore supportable ; et l'on voudroit que tout fût danger pour nous lorsque nous suivrons la voix de Dieu qui nous appelle pour faire sa volonté ! » Et comme quelqu'un insistoit encore sur la grandeur du péril : « Eh bien ! » ajouta-t-il , vous aurez raison , et j'aurai tort , si nous nous trouvons seuls sur notre route , et si nous ne rencontrons pas bientôt des gens qui affronteront les mêmes périls que nous , pour des intérêts temporels. » En effet , à peu de distance d'Amiens , un ecclésiastique se présenta à la portière de sa voiture , pour lui annoncer la vacance d'une cure , et le prier de la lui donner. « Je vous la donne , lui répondit M. de la Motte , qui d'ailleurs connoissoit le sujet ; mais c'est dans la confiance que le même courage que vous avez eu pour vous mettre en route par la rigueur de la saison , vous l'aurez toute votre vie , lorsqu'il s'agira de voler au secours d'un malade pendant une

« nuit orageuse, ou de vous exposer à d'autres  
 « dangers pour le salut de vos paroissiens. » Un  
 peu plus loin, un cavalier fit de nouveau arrêter  
 sa voiture, pour lui présenter des lettres de la  
 part de son maître, qui demandoit quelque  
 permission dont il avoit besoin pour se marier.  
 « Eh bien ! dit le saint évêque à ses compagnons  
 » de voyage, ne vous l'avois-je pas annoncé,  
 » que nous rencontrerions des gens dont le cou-  
 » rage confondroit notre lâcheté ? Le temps est  
 » bon pour celui qui désire une cure, et pour  
 » celui qui veut se marier ; et il seroit trop ri-  
 » goureux pour ceux qui vont gagner des âmes  
 » à Dieu ? »

La seule présence de M. de la Motte, dans  
 les missions, eût été un éloquent prédicateur ;  
 mais, en même temps qu'il en suivoit les exer-  
 cices, il en partageoit les travaux. Il prêchoit,  
 pour le moins, les dimanches et les fêtes. Il  
 s'étoit chargé seul de donner la communion ; ce  
 qui, à certains jours, devenoit pour lui un  
 exercice si accablant, qu'on l'a vu en tomber  
 de fatigue. Il faisoit tous les jours le salut du  
 Saint Sacrement, il confessoit toutes les per-  
 sonnes qui s'adressoient à lui ; et dès la pointe  
 du jour il étoit dans son confessionnal, prêt à  
 les entendre. Des pécheurs scandaleux, touchés  
 de la sainteté de sa vie, et de ce que sa charité  
 lui faisoit faire pour eux, venoient se jeter à ses  
 pieds : il les recevoit avec toute la tendresse d'un  
 père ; et son extrême douceur achevoit d'ouvrir  
 leur cœur à la confiance. Il n'étoit rien que ne  
 lui fît entreprendre son zèle ardent et ingénieux  
 pour le salut des plus grands pécheurs. Il char-

geoit des personnes de piété, de faire en sorte de les lui amener; et c'étoit quelquefois au milieu de la nuit que l'on conduisoit aux pieds de ce bon pasteur ces brebis depuis long-temps égarrées, confuses de paroître en sa présence, et courbées sous le poids de leur misère. Plus touché de l'état de ces pécheurs, qu'ils ne l'étoient eux-mêmes, il leur cachoit une partie de sa tristesse, pour ne leur laisser apercevoir que la joie de leur retour; et, en leur supposant des dispositions qu'ils n'avoient pas encore, il les faisoit passer peu à peu dans leur cœur par l'unction de ses paroles. Dieu, dans ces occasions, accôrdoit à son zèle une grâce comme miraculeuse. En un instant il éclairoit; il touchoit, il changeoit en un homme nouveau le pécheur le plus désespéré, celui même qui avoit déjà dit dans son cœur, comme Caïn, *mes crimes sont au-dessus de toute miséricorde*. Plusieurs de ces conversions, sincères et durables, faisoient sa consolation; et si toutes ses tentatives n'eurent pas le même succès pour les autres, elles n'en eurent pas sans doute moins de mérite pour lui devant Dieu.

Jusque dans l'âge de la décrépitude, le saint évêque se livra toujours avec la même ardeur à l'œuvre des missions, et ce fut dans sa quatre-vingt-onzième année qu'il donna la dernière dans sa ville épiscopale. Il adressa une lettre pastorale à son peuple, pour l'inviter à en profiter. Il en fit l'ouverture, suivant son usage, par une procession solennelle, à laquelle assistèrent son coadjuteur, l'évêque de Beauvais, et celui de Cassel en Irlande, qu'il avoit sacré le même

jour dans la matinée. Je me reprocherois ici de priver mes lecteurs d'un plaisir que j'ai ressenti, si je ne rapportois quelques fragmens du discours qu'il prononça dans cette circonstance, au milieu d'un peuple immense qui remplissoit sa cathédrale. On y voit un bon père qui parle à des enfans qu'il aime, le langage affectueux du sentiment, le seul qui subjugué infailliblement les cœurs. Il parla sur ce texte du psaume trente-troisième : *« Venez, mes enfans, écoutez-moi ; je vous apprendrai à craindre le Seigneur. »*

« Je vous appelle mes enfans, parce que je suis votre père en la foi, par la dignité dont je suis revêtu ; et vous devez m'écouter, parce que c'est de la part de Dieu que je vous parle. Je suis aussi votre père par mon âge, parce qu'il n'y a personne dans cet auditoire qui soit plus âgé que moi ; mais je suis surtout votre père par mon amour, mon affection et mon zèle pour votre salut : car je puis bien en prendre Dieu à témoin, je donnerois, je ne dis pas mon bien, mais ma vie et tout mon sang, à l'exemple de mon divin maître, pour vous mettre tous dans le paradis, et vous rendre heureux pour toute l'éternité : car, n'être heureux que pour un temps, c'est ne pas l'être. Venez donc tous, mes enfans, écoutez-moi ; je vous apprendrai à craindre Dieu, non pas à le craindre d'une crainte esclave, mais à craindre de l'offenser et de lui déplaire, et à l'aimer comme un bon père...

» Venez tous, mes chers enfans : oui, je vous invite tous (à assister à la mission) sans acception de personne. J'invite premièrement mon

respectable clergé, pour édifier et donner l'exemple ; comme Notre - Seigneur qui se trouvoit dans le temple, qui écoutoit les docteurs et les interrogeoit ; j'invite les juges et les magistrats, pour apprendre à rendre la justice et à bien remplir leurs devoirs ; j'invite les justes et les pécheurs. J'invite les justes : hélas ! combien y en a-t-il qui croient l'être, et qui ne le sont pas ! et qui oseroit se flatter de l'être ?... J'invite les pécheurs, car c'est principalement pour eux que nous venons, à l'exemple de Jésus-Christ, qui disoit qu'il n'étoit pas tant venu pour les justes que pour les pécheurs... Venez donc, vous tous qui êtes pécheurs, profitez des miséricordes du Seigneur. Cette ville passe pour avoir de la piété ; et par la grâce de Dieu, il y en a ; mais que de pécheurs ! que de personnes qui n'approchent pas des sacremens, même à Pâques. Ceux qui font leurs pâques conservent encore quelque marque de christianisme ; mais ceux qui ne les font pas n'en ont plus...

• Les personnes d'un certain rang disent : *Nous n'avons pas besoin de missions, nous savons notre devoir, cela est bon pour le petit peuple...* Vous savez, il est vrai, mes chers enfans, les modes, les usages et les bienséances du monde ; mais en fait de religion, vous êtes de très-petit peuple, vous ne connoissez pas même Jésus-Christ ; et l'on peut bien vous dire ce que ce divin Sauveur disoit aux Juifs : *Voilà tant de temps que je suis avec vous, et vous ne me connoissez pas encore !* Voilà tant d'années que vous êtes chrétiens, et vous ne connoissez ni Jésus-Christ ni sa religion...

» On dit : c'est trop matin, il fait trop froid, il fait trop chaud.... Hélas ! si on venoit vous apprendre l'art de vous enrichir, de vivre longtemps, d'arriver aux honneurs et aux premières places, toutes les heures seroient les vôtres : vous surmonteriez tous les obstacles, vous ne trouveriez aucune difficulté ; il n'y a que lorsqu'il s'agit des biens de l'éternité, que tout vous devient difficile....

» Enfin, l'un dit : *je suis négociant, je suis occupé à mon commerce* ; l'autre, *je suis ouvrier, j'ai ma vie à gagner*. Et moi je vous dis, comme Notre-Seigneur, cherchez le royaume des cieux, et Dieu fera le reste ; il ne vous laissera manquer de rien ; il bénira votre commerce, votre travail ; il vous donnera la santé et tout ce qui vous est nécessaire. Les exercices de la religion n'ont jamais appauvri personne, et Dieu a toujours un soin particulier de ceux qui le servent....

» Venez donc, mes chers enfans, et avec les dispositions nécessaires : car les uns viennent par curiosité, les autres par respect humain, quelques-uns même par malice, pour critiquer. Mais venez toujours ; la grâce qui est forte et abondante en ces saints jours, ne laissera pas de toucher vos cœurs. Plusieurs n'assistèrent à la mort du Fils de Dieu, que comme on assiste au supplice d'un criminel, et s'en retournèrent en frappant leur poitrine....

» Oui, venez, mes chers enfans, et convertissez-vous ; donnez-moi la consolation, à la fin de ma vie, de vous voir servir Dieu, mieux que vous n'avez fait jusqu'à présent. Aimez votre



Dieu, et vous serez remplis de joie; car le joug du Seigneur est doux, son fardeau est léger. Aimez votre Dieu, et vous ne craignez point tant la mort,

» Je ne vous en dis pas davantage, car je ne le puis pas, et je vous ennuirois peut-être en épuisant mes forces : profitez des grâces et des moyens de salut que Dieu vous offre.... »

Il est aisé d'imaginer l'impression que devoit faire en chaire un vieillard nonagénaire, bien plus vénérable encore par l'ardeur de son zèle et la sainteté de sa vie, que par le nombre de ses années. Aussi, quoique la foiblesse de sa voix ne lui permit plus alors de se faire entendre que de la moindre partie de ses auditeurs, son auditoire étoit toujours également nombreux; et l'on pouvoit dire de lui avec vérité, que le voir en chaire étoit un sermon pour son peuple. C'est ce qu'exprimoit bien naïvement un pauvre artisan, à qui un autre demandoit, après un discours prononcé par le saint évêque, s'il l'avoit entendu. « Non, dit-il, mais je l'ai vu; n'est-ce pas la même chose ? » Tel est l'empire d'une sainteté reconnue : sa seule présence parle aux cœurs et remue les consciences.

M. de la Motte, dans les dernières missions qu'il donna, dispensé par la surdité, de suivre les instructions que faisoient les missionnaires, portoit son zèle vers les objets les plus dignes de sa sollicitude pastorale. Tantôt il faisoit la visite des communautés religieuses; tantôt il y donnoit des retraites, prêchant jusqu'à deux et trois fois chaque jour. A certains momens, il assembloit chez lui les personnes les plus considéra-

bles et les mieux intentionnées de la ville, pour concerter avec elles les moyens de donner la plus grande extension possible au bien qu'il désiroit de procurer à son peuple. Les missions, dirigées par ce charitable pasteur, ne se bor- noient pas seulement au bien moral, elles em- brassaient tous les genres de bonnes œuvres, et y donnoient lieu. C'est alors, et sous ses auspi- ces, que les besoins des pauvres étoient appro- fondis, et que les projets utiles se réalisoient, que les fonds se trouvoient pour divers établis- semens avantageux à la religion et à l'humanité. Après une mission qu'il venoit de donner à Montreuil, il écrivoit à une personne de con- fiance, que Dieu avoit béni cette œuvre, et qu'elle avoit donné lieu à un grand nombre de communions. « Nous y avons, ajoute-t-il, donné » des retraits à des couvens de religieuses. J'ai » fait l'établissement de deux écoles pour les » filles. La quête, pour cet objet, nous produi- » sit environ cinq mille livres, et une personne » y ajouta cinquante écus de rente. Il y avoit un » bataillon d'infanterie et un escadron de cava- » lerie : les officiers donnèrent l'exemple. »

Tant de travaux, et des travaux toujours ac- compagnés de succès si marqués; ne satisfai- soient pas encore pleinement le saint pasteur. L'égarement d'une seule de ses brebis eût suffi pour troubler toute la joie de son cœur; et tout le bien qu'il faisoit ne le consola jamais du mal auquel il ne put remédier. On le vit souvent s'affliger de vivre dans un temps où un déluge d'écrits impies et licencieux inondoit la France, et de voir son diocèse placé, pour ainsi dire, au

pied de la source fangeuse qui les vomissoit. Mais parmi tous les excès qu'enfantoit l'impiété, aucun ne porta une si cruele atteinte à son cœur, que celui dont il fut lui-même témoin, et une ville de son diocèse le trop fameux théâtre.

Un jeune Mbertin d'Abbeville, disciple de Voltaire, et comme il le déposa lui-même, perverti par ses ouvrages, étoit devenu impie jusqu'à une véritable fureur. Dans cette disposition, il choisit, pour décharger sa rage sacrilège, les images mêmes du Sauveur, placées dans les lieux les plus fréquentés de la ville. Il avoit commis son attentat dans les ténèbres; mais bientôt le jour éclaira ce scandale d'un genre nouveau et qui glaçoit d'horreur. On vit un crucifix mutilé et percé de coups de couteau, et un autre défiguré et couvert, à dessein, des plus sales ordures. Le cri de l'indignation publique demandoit vengeance du coupable; et, comme il étoit inconnu, le juge du lieu requit que l'official décernât contre lui un monitoire. Le saint évêque, informé de ce qui s'étoit passé, laissa à la justice séculière la poursuite criminelle du coupable, et ne se permit pas même de parler au juge de cette malheureuse affaire; mais, en sa qualité d'évêque, il crut devoir à Dieu et à la religion un acte de réparation solennelle, capable de balancer, aux yeux de son peuple, l'horreur d'un si grand scandale. Dans cette vue, et plein du sentiment de sa douleur, il se rend à Abbeville, il indique une procession solennelle à laquelle tous les corps sont invités, et se transporte sur les lieux témoins

de l'outrage fait aux images du Sauveur. Là, le vénérable vieillard, en habits pontificaux, tête nue, une torche à la main, au milieu d'un peuple innombrable, fait entendre les accens de sa douleur, communique ses sentimens à tous les cœurs, et arrache des larmes de tous les yeux. Cette triste cérémonie faite, l'un des deux crucifix est détaché de la croix, transféré processionnellement dans une église de la ville, et déposé dans une chapelle, où, depuis ce temps-là, on voit, à toutes les heures du jour, une multitude d'adorateurs qui renouvellent et perpétuent, autant qu'il est en eux, l'amende honorable faite par leur saint évêque.

Tirer ainsi le bien du mal, et réveiller la pitié des fidèles à l'occasion même d'un scandale, c'étoit tout ce que se proposoit M. de la Motte par cet acte religieux : ce n'en fut point assez pour satisfaire la justice séculière. Le crime portoit un caractère d'impiété trop révoltant pour pouvoir être dissimulé. Les procédures se continuèrent; les témoins furent entendus, le coupable découvert, arrêté et condamné au dernier supplice, par le juge criminel d'Abbeville. Le parlement de Paris, sur le vu des pièces, confirma la sentence, qui fut exécutée dans toute sa rigueur. La secte philosophique, qui eût dû se reprocher ce crime, en rougir et se taire, eut l'audace de réclamer son prosélyte. Elle entreprit hautement sa justification, criant partout à l'injustice et à la barbarie : mais les gens sensés, les moins religieux eux-mêmes, dirent que les juges, en prononçant, n'avoient fait qu'obéir à une loi et remplir un de-

prétendoient avoir encore droit à ses sacremens. Il faisoit, avec le plus grand empressement, un voyage de dix lieues, pour empêcher qu'un de ses prêtres ne fût inquiet. C'est ainsi qu'on le vit se transporter à Abbeville, chez une demoiselle malade et en danger de mort, s'efforcer de la ramener à la soumission qu'elle devoit à l'Eglise, et, après avoir inutilement épuisé toutes les ressources de son zèle, lui déclarer qu'il ne pouvoit ni lui administrer les sacremens, ni souffrir qu'aucun de ses prêtres les lui administrât. La demoiselle mourut sans les recevoir, confirmée dans son opiniâtreté par un parent prêtre qui, réfractaire lui-même à l'autorité de l'Eglise, jouoit encore le respect pour la dignité épiscopale. M. de la Motte, en entrant chez la malade, l'avoit vu s'empressez de venir à sa rencontre et se prosterner à ses genoux; mais, comme il connoissoit l'homme, au lieu de lui donner sa bénédiction qu'il sembloit lui demander, il lui dit, en le considérant dans cette posture hypocrite : « Vous me rappelez, monsieur, » ces paroles de l'Evangile : *Et genu fleas ante eum illudebant ei* (1). »

Le saint évêque veilloit, avec un soin tout particulier, à ce que les nouvelles erreurs ne s'introduisissent ni dans les communautés religieuses, ni dans les maisons d'éducation. Il prêchoit, il instruisoit, et de vive voix et par écrit. Il se multiplioit par son zèle, et se trouvoit partout pour faire face aux novateurs qui, dans le désespoir de pouvoir prendre pied dans

(1) Et ils l'insultoient en fléchissant le genou devant lui.

son diocèse , se vengèrent , d'une manière digne de leur cause , par d'impudentes calomnies et des libelles injurieux. N'ayant que du mépris pour ces mensonges périodiques , il eût souhaité que personne n'en eût fait plus de cas que lui.

« Dans les endroits de notre résidence , écrivait-il à ce sujet , ce ne sont pas les gazettes jansénistes qui font notre réputation , ce sont nos œuvres. Si ailleurs on me croit mauvais , quelqu'un priera pour ma conversion..... Les auteurs m'ont fait grâce de tant de défauts que j'ai , que je dois leur pardonner ce qu'ils m'ont attribué fausement. » Ces imputations cependant furent jugées si graves par le parlement de Paris , qu'il ordonna des informations et des poursuites contre l'auteur de la *Gazette ecclésiastique* , et condamna celles de ses feuilles qui attaquoient M. de la Motte , à être brûlées par l'exécuteur de la haute justice.

Non moins attentif à écarter de son troupeau les scandales qui corrompoient les mœurs que ceux qui altéroient la doctrine , le généreux prélat n'épargnoit aucun préjugé dangereux ; il s'élevait avec force contre les fausses maximes du monde ; il condamnoit , avec une sainte liberté , les divertissemens et les spectacles profanes , qu'il appeloit *l'écueil inévitable de l'innocence* , et le péché qui damne ceux qui n'en ont point d'autre. Il en parloit souvent en chaire , il en parloit dans la conversation.

« Quelle pitié , disoit-il , que des gens de bon sens achètent , à prix d'argent , le dangereux plaisir de voir , en représentation , des scandales comiques ou tragiques , dont ils ont

« tous les jours la réalité sous les yeux ! » Il est assez difficile, d'après les principes si peu équivoques du saint évêque, d'imaginer ce qui a pu donner lieu à la fable, que, dans un temps de grande misère, il s'étoit introduit dans un bal public; qu'il y avoit fait une quête pour les pauvres; et que, satisfait de ce qu'il avoit recueilli, il étoit sorti en souhaitant bien du plaisir à la compagnie, comme si elle eût, en quelque sorte, acheté, par son aumône, le droit d'affronter impunément *l'écueil inévitable de l'innocence*. On ne peut douter que le suffrage d'un homme tel que l'évêque d'Amiens, n'eût été un grand triomphe pour les personnes qui voudroient mettre les danses et les bals au rang des amusemens innocens. Aussi cette histoire, sans fondement et sans aucune apparence de vérité, fut-elle bientôt accréditée. Elle courut toute la France; elle fut imprimée, avec éloge, ~~et~~ reçue partout sans examen, surtout à la cour, où le grand secret des personnes qui conservent encore quelque piété, est de savoir se tranquilliser en se partageant entre Dieu et le monde. Louis XV, qui, à ce trait, que ses courtisans lui donnoient pour indubitable, ne reconnoissoit pas *son saint*, prit le parti de lui faire écrire pour apprendre de lui ce qu'il en étoit. M. de la Motte répondit au roi : « Qu'à la vérité il aimoit les pauvres, mais pas » cependant jusqu'à la folie. »

De même qu'on avoit débité dans le grand monde, que l'évêque d'Amiens étoit entré dans un bal, il se répandit un jour parmi le petit peuple, qu'il étoit à la comédie, parce qu'en

vit sa voiture et son cocher devant la salle des spectacles pendant qu'on jouoit la pièce. Mais la réputation de M. de la Motte étoit si bien établie, que les bonnes gens qui le croyoient à la comédie, loin de s'en scandaliser, disoient en passant : « Voyez le zèle de notre saint évêque ; » il craint qu'il ne se fasse là du mal, il y est » entré pour y mettre le bon ordre. » Le fait étoit qu'une dame de distinction, qui n'avoit pas sa voiture, ayant fait prier M. de la Motte de lui prêter la sienne, sous prétexte d'avoir à faire quelques visites pressées, s'en étoit servie pour se rendre à la comédie, et n'avoit pas songé à l'indécence qu'il y avoit de laisser la voiture d'un évêque devant une salle de spectacle.

Ce n'étoit pas même assez pour le zèle du saint pasteur, d'exposer à son peuple la doctrine de l'Evangile sur le danger des spectacles, il adressa aux curés, aux prédicateurs et aux confesseurs, plusieurs instructions sur la conduite qu'ils devoient tenir à l'égard de ceux qui les fréquentoient. Le succès couronna ses soins ; et dans l'étendue de son diocèse, une infinité de jeunes personnes renoncèrent aux spectacles, bien instruites de l'impossibilité d'en allier la fréquentation avec l'innocence chrétienne. Le saint évêque eut la consolation de faire en ce genre, une conquête qui en valoit seule un grand nombre d'autres. Gresset quittoit souvent le séjour de la capitale, pour celui d'Amiens sa patrie. Il fit connoissance avec M. de la Motte, et finit par se lier d'une étroite amitié avec lui. Il disoit qu'il ne connoissoit pas d'homme au monde qui eût une plus forte dose de bon esprit.



Il ne manquoit pas un de ses sermons, et le prédicateur condamnant les spectacles, paroisoit au poëte, aussi bon esprit que lorsqu'il parloit sur d'autres sujets. Le saint évêque acheva de convaincre dans ses conversations, celui qu'il avoit ébranlé par ses sermons; et l'immortel auteur du *Méchant*, renonça à travailler pour le théâtre dans le temps même que ses talens, si enviés de Voltaire, lui promettoient un nouveau genre de célébrité dans la carrière dramatique. Il eut même le courage qui n'appartient qu'à un petit nombre d'âmes fortes, de faire plusieurs de ces sacrifices délicats qui ne peuvent être appréciés que par ceux qui ont goûté la gloire de l'esprit. Il avoit dans son porte-feuille plusieurs pièces de théâtre prêtes à voir le jour, et jugées des chefs-d'œuvre par les gens de bon goût, il les jeta au feu. Il avoit composé pour ajouter au poëme de *Vert-vert*, un épisode qui formoit un chant, intitulé *l'ouvrage*; cette charmante bagatelle, remplie du sel de la plus fine plaisanterie, avoit diverti la famille royale en présence de laquelle il l'avoit récitée, il en fit aussi le sacrifice. Il n'épargna pas davantage plusieurs épigrammes de sa composition, mais qui n'eussent pu faire honneur à son esprit, qu'au préjudice de la charité chrétienne. Ce fut après avoir su triompher ainsi de l'amour-propre, qu'il répondit par une lettre imprimée, à ceux qui l'accusoient de trahir les intérêts de la république des lettres : « Tous les suffrages de l'opinion, de la » bienséance et de la vertu purement humaine, » fussent-ils réunis en faveur de l'art dramatique, » que, il n'a jamais obtenu et n'obtiendra ja-

» mais l'approbation de l'Eglise. Ce motif, sans  
 » réponse, m'a décidé invariablement. J'ai eu  
 » l'honneur de communiquer ma résolution à  
 » monseigneur l'évêque d'Amiens, et d'en con-  
 » signer l'engagement dans ses mains sacrées.  
 » C'est à l'autorité de ses leçons et à l'éloquence  
 » de ses vertus, que je dois la fin de mon égare-  
 » ment ; je lui devois l'hommage de mon retour :  
 » et c'est pour consacrer la solidité de cette es-  
 » pèce d'abjuration, que je l'ai faite sous les  
 » yeux de ce grand prélat si respecté et si chéri.  
 » Son témoignage saint s'élèveroit contre moi,  
 » si j'avois la faiblesse et l'infidélité de rentrer  
 » dans la carrière. »

Malgré cette lettre de Gresset, bien des gens, ceux surtout qu'il appelle *les gens du bel air*, et *les demi-raisonneurs*, ne lui pardonnèrent pas d'avoir abandonné le théâtre français, ni à M. de La Motte de lui en avoir donné le conseil ; mais l'un et l'autre trouvèrent dans le témoignage de leur conscience et le suffrage d'un monde plus sensé, de quoi se consoler de cette improbation.

C'étoit à la suite de tant de soins divers et de travaux pénibles, employés pour préserver ou pour sanctifier son troupeau, que le saint évêque s'efforçoit encore de lui procurer certains secours extérieurs propres à soutenir la faiblesse humaine et nourrir la foi. C'est ainsi qu'il faisoit répandre dans l'étendue de son diocèse, et distribuer gratuitement aux pauvres ou des livres de piété estimés, ou des instructions qu'il avoit lui-même composées. C'est ainsi que par ses soins, les habitans des campagnes et le peuple

dans les villes, apprirent à substituer à leurs chansons profanes, des cantiques religieux qui leur retraçoient les grandeurs de Dieu ou les règles de la morale chrétienne. C'est ainsi que pour l'édification de son clergé, il donna un nouveau bréviaire à son diocèse : lui-même entraça le plan ; et des ecclésiastiques dont il connoissoit les lumières et la piété, l'exécutèrent à la satisfaction générale des personnes intéressées, et si bien, que plusieurs évêques, déterminés à faire le même changement dans leurs diocèses, prirent pour modèle le bréviaire d'Amiens, comme celui qui leur parut offrir le plus de critique dans l'ensemble le mieux ordonné.

Nous avons déjà eu occasion, en suivant M. de la Motte dans ses visites pastorales, de nous édifier de son zèle pour la décoration et la propreté des églises. Ce qu'il demandoit des autres, à cet égard, il se le prescrivait à lui-même : ses ordonnances n'étoient jamais qu'un abrégé de ses exemples. Les églises dont il étoit particulièrement chargé, furent toujours tenues dans le meilleur ordre, et ornées avec goût, suivant l'importance des lieux. Celle de l'abbaye de Valloires, qui étoit la plus considérable, fut décorée de manière à être remarquée comme une des plus belles églises de son diocèse. Autant le prélat se montrait simple et modeste dans son palais, autant il étoit noble et magnifique dans tout ce qui concernoit le culte divin. « Il faut » être pauvre, écrivoit-il à une personne de » confiance, tant que je ne représenterai que le » misérable Louis de la Motte ; mais quand nous

» représentons le Tout-Puissant dont nous sommes le ministre, il faut que tout brille. » Rien en effet, de plus brillant, que sa chapelle et ses ornemens pontificaux.

Ce fut aussi par ses soins, et en grande partie à ses dépens, que son église cathédrale changea de face. Ce superbe édifice, le plus accompli en son genre qu'il y ait dans le royaume, étoit surchargé d'ornemens gothiques qui en déroboient les beautés naturelles. La décence demandoit depuis long-temps, qu'on fit disparaître ces masses informes qui tomboient de vétusté; mais on avoit toujours été effrayé de la dépense nécessaire pour les remplacer. Dévoré du zèle de la maison de Dieu, M. de la Motte n'hésita pas à mettre la main à l'œuvre; et l'on fut étonné de lui voir faire pour son église, d'immenses dépenses qui ne parurent diminuer en rien ses immenses charités. Il commença par donner la moitié des grilles nécessaires pour clore le sanctuaire; il donna ensuite la grande grille qui ferme l'entrée du chœur, et une autre encore pour la plus belle des chapelles de la nef; il fit paver le chœur en marbre; il employa plus de vingt mille livres pour la décoration d'une chapelle particulière; il destina une somme de quarante mille livres tant à la construction d'une chaire, qu'à d'autres décorations du sanctuaire; il fit de plus, présent à son église, de deux lampes d'argent et de trois grandes urnes du même métal, pour servir dans la cérémonie des saintes huiles: il lui avoit donné auparavant deux candelabres du prix de deux mille écus. Tout cela cependant n'eût pas suffi, à

beaucoup près, pour réaliser la grande entreprise du saint évêque : son exemple fit le reste. Une sainte émulation s'empara de son chapitre : il donna en corps, une somme de quarante mille livres, et les particuliers donnèrent beaucoup plus que le corps. Tous les chanoines s'empressèrent à l'envi de concourir à la bonne œuvre. Les uns lui donnoient leurs soins, les autres leurs deniers ; plusieurs des plus aisés, faisoient le sacrifice entier de leur prébende, quelques-uns même firent celui de leur patrimoine.

Tandis que tout le monde exaltoit le rôle du prélat, et s'étonnoit du succès de son entreprise, il eût désiré lui-même pouvoir dérober à la connoissance des hommes ce qu'il n'avoit fait que pour Dieu. Il ne voulut point entendre parler d'inscriptions qui rappelassent ses bienfaits ; il fit ôter ses armoiries, qu'on avoit figurées sur une des grilles qu'il avoit données. Content même de payer les décorations qui se faisoient dans son église, il laissoit à son chapitre le soin de les ordonner ; et ce ne fut qu'après des instances répétées qu'il s'expliqua sur celles qui devoient se faire dans le sanctuaire : il dit qu'il aimeroit beaucoup qu'elles se rapportassent uniquement au Saint-Sacrement, et qu'il désiroit que partout, au lieu de ces raretés qui fixent les regards des curieux et provoquent la dissipation des fidèles, on ne vît, autour de nos sacrés tabernacles, que des anges adorateurs, des figures et des attitudes qui invitassent au respect et au recueillement. Tout fut exécuté suivant des vues si sages ; et le saint évêque eut avant

sa mort, la consolation qu'il avoit désirée, de laisser sa superbe basilique décorée d'une manière digne de la sainteté du lieu et de la majesté de l'édifice.

Par tant de bonnes œuvres de tous les genres, et tant de vertus apostoliques, l'évêque d'Amiens s'étoit concilié la vénération publique, au point qu'on le regardoit partout comme un saint, et un saint capable d'opérer des miracles. On alla même jusqu'à lui en demander quelquefois, et bien des gens sont persuadés qu'il en a fait plus d'un. Le plus grand sans doute, et le plus utile de tous, ce fut ce zèle ardent et inaltérable de la gloire de Dieu et du salut des âmes auquel il s'immola tous les jours de sa vie. On a cependant remarqué, et nous devons à la fidélité de l'histoire, de rapporter ici, sur la foi de témoins respectables, plusieurs de ces traits frappans que l'on ne trouve que dans la vie des grands serviteurs de Dieu, et que l'on peut, sans vaine crédulité, regarder comme miraculeux : le lecteur en jugera.

Un chanoine du diocèse d'Amiens avoit mérité, pour cause grave d'inconduite, d'être renfermé dans une maison de force. Après qu'il y eut fait plusieurs années de pénitence, M. de la Motte crut pouvoir accorder quelque confiance aux marques de repentir qu'il donnoit, et lui obtint son élargissement. Le chanoine, en venant remercier son libérateur, le supplia de vouloir bien interposer son crédit pour le faire placer dans un lieu où l'on ignorât l'histoire de sa vie passée. Le saint évêque, qui ne lui croyoit pas assez de courage pour que la ville qui avoit été le théâtre de ses désordres devint celui de sa

à laquelle il avoit annoncé dix-huit mois auparavant, qu'il lui rendroit ce dernier devoir ; c'est lui-même qui raconte le fait. « La bonne ma-  
 » dame N., dit-il, mourut il y a deux jours,  
 » bien saintement ; j'ai fait moi-même les fu-  
 » néraillies. Il y a un an et demi, que me par-  
 » lant de deux ourés qui ne pouvoient s'accorder  
 » sur les limites de leurs paroisses : vous verrez,  
 » me dit-elle, qu'ils se disputeront mon corps.  
 » Oh ! pour cela, lui dis-je, je l'éviterai ; car je  
 » ferois plutôt vos funéraillies. Je les ai faites en  
 » effet : telle a été la providence à son égard. »

Quelqu'un parloit en présence de M. de la Motte, d'un jeune ecclésiastique, qui n'étant encore que diacre, donnoit déjà les plus heureuses espérances à l'Eglise. « Il faut, dit le saint  
 » évêque, qu'il vienne travailler dans mon dio-  
 » cèse, je le ferai mon coadjuteur. » Ce jeune  
 ecclésiastique étoit l'abbé de Machault, que M. de la Motte eut occasion de connoître quelques années après ; qui vint en effet tra-  
 vailler dans son diocèse ; qu'il fit son coadjuteur, et qui remplit aujourd'hui si dignement son siège.

Nous ne rapporterons pas ici comme une prédiction inspirée, ce qu'écrivait M. de la Motte immédiatement après avoir sacré M. l'évêque actuel de Boulogne, « qu'il seroit un grand et saint  
 » évêque. » C'étoit une présomption très-bien fondée. Mais il est parlé dans la même lettre, d'une conversion qui eut quelque chose de plus extraordinaire, et qui fit dans le temps beaucoup de bruit dans le diocèse d'Amiens. Le saint évêque se contente de rapporter le fait, omettant

les circonstances qui pourroient tourner à sa gloire. « Une dame anglaise, dit-il, de la religion anglicane, mais femme d'un gentilhomme catholique, de la grande maison de Stafford, abjura ses erreurs entre mes mains, et me fit sa confession. Le lendemain je la confirmai, je dis la messe et la communiai. Le jour d'après, elle partit pour Londres, d'où elle vient de m'écrire dans les plus beaux sentimens du monde. Elle a beaucoup d'esprit et de jugement; elle est instruite on ne peut mieux.... Je suis persuadé qu'elle sera ferme dans son état, et qu'elle fera du bien aux catholiques qu'elle verra. Priez bien pour elle. »

Cette dame, zélée protestante; instruite de toutes les subtilités à l'aide desquelles les protestans se font illusion sur leur schisme, avoit pour conseil l'évêque de Londres, homme réputé très-savant : aussi disoit-elle, que sa bible en main, elle ne craignoit personne. Elle avoit eu des conférences sur la religion, avec plusieurs théologiens habiles de Paris et avec un évêque recommandable par son savoir et ses vertus. Les meilleures raisons n'avoient pu l'ébranler. Un jour qu'elle entendoit parler de la vertu douce et insinuante de saint François de Sales; « Si je suis dans l'erreur, dit-elle, il n'y auroit qu'un saint tel que celui-là qui pourroit m'en retirer. » Quelqu'un lui promit de lui en faire voir un qui lui ressembloit beaucoup, et lui fit voir l'évêque d'Amiens. M. de la Motte, à la première entrevue, ne parla pas de religion à la dame; et lorsqu'il commença à le faire, il se contenta de lui demander si elle étoit bien tranquille



dans sa croyance , si elle n'avoit pas quelque inquiétude sur le schisme qui la séparoit de l'Eglise catholique ? La dame fit sa réponse ordinaire : « qu'avec sa Bible elle ne craignoit » personne. » Cependant le nouveau François de Sales , le seul qu'elle entendit sans peine et sans scrupule , combattre sa croyance , semoit des doutes dans son esprit , surtout par certaines reflexions simples et lumineuses , plus concluantes pour elle , disoit-elle , que les preuves victorieuses qu'il lui donnoit de l'infailibilité de l'Eglise , et de la nécessité de cette infailibilité.

» Avouez , madame , lui dit-il un jour , que vous » n'avez jamais vu un catholique , qui voulant » sincèrement revenir à Dieu , se soit fait pro- » testant ; et moi , je vous assurerai qu'un grand » nombre de protestans , désirant d'assurer » leur salut , se sont faits catholiques. Vous con- » noissez l'évêque de Londres , lui dit-il une » autre fois , et vous avez confiance en lui : » eh bien , faites-lui savoir , je vous prie , que » l'évêque d'Amiens vous a dit , que s'il pouvoit » nier que saint Augustin , qu'il regarde ainsi » que nous , comme un des plus grands docteurs » de l'Eglise , eût dit la messe et prié pour les » morts , nommément pour sa mère , il se fera » lui-même protestant. Vous reconnoissez pour » saints , ajouta-t-il , des docteurs de l'Eglise qui » ont constamment enseigné une doctrine con- » traire à la vôtre , tels que saint Ambroise , saint » Augustin , saint Cyprien et d'autres dont les » écrits sont formels , sur le saint sacrifice , la » prière pour les morts , l'invocation des saints , » le culte des reliques , etc. Vous direz : ils ont

» erré sur ces points ; et moi je répondrai : on  
 » peut donc être saint comme eux , en errant  
 » avec eux. »

La comtesse de Stafford , qui ne trouvoit pas dans sa Bible la solution des difficultés que lui objectoit M. de la Motte , les proposa à l'évêque de Londres , qui n'ayant lui-même rien de solide à y opposer , se contenta de répondre à celle qui le consultoit , qu'elle avoit respiré un air contagieux qui l'avoit séduite. La dame qui crut voir dans cette réponse de son docteur , un aveu tacite de sa foiblesse , entra dès lors en quelque défiance. Mais il y avoit encore loin de là jusqu'à sa parfaite conversion. C'est elle-même qui va raconter ce qui la détermina sans retour. « Il est certain qu'après Dieu , je me » crois redevable au saint prélat , de la foi catho- » lique. Il n'y avoit que lui qui me touchât , et » ce fut surtout par un sermon qu'il prêcha à la » fête de saint Jean-Baptiste , aux Ursulines » d'Amiens , dont je ne perdis pas un mot. » Après le sermon , il nous fit entrer , mon mari » et moi , dans le couvent qu'il eut la bonté de » nous montrer lui-même. Comme nous en- » trions , les religieuses se mirent à genoux pour » demander la bénédiction de leur évêque. Mi- » lord me dit : Ne voulez-vous pas demander » la bénédiction du saint évêque , avec ces reli- » gieuses ? Là-dessus , je me mis à genoux ; et » l'évêque m'approchant , me demanda en sou- » riant : Avez-vous de la foi , madame Stafford ? » Je répondis : J'ai beaucoup de foi dans vos » prières , et vous demande votre bénédiction. » Alors il mit ses deux mains sur ma tête d'une

» manière très-expressive ; et dès cet instant ,  
» Dieu m'inspira le désir de croire comme M.  
» l'évêque d'Amiens. »

La conversion de la comtesse fut si sincère et si bien arrêtée depuis ce jour , qu'elle ne songea plus qu'à s'instruire pour faire son abjuration. « J'écrivis , continue-t-elle , à notre saint défunt » qui étoit à la Trappe , où il faisoit une retraite » tous les ans , pour lui dire qu'à son retour je » lui présenterois , s'il vouloit bien l'accepter , » une fille qui n'étoit pas digne de lui. Sa réponse » fut : *On accepte volontiers ce qu'on a fort désiré. J'ai offert à Dieu toutes mes prières et le peu de bonnes œuvres que je fis pour obtenir votre conversion ; et je fis prier ces saints religieux pour la même intention.* Sans doute » qu'il me disoit cela pour que je ne me crusse » pas redevable à ses prières seules de la grâce de » ma conversion : je ne le pensois pas moins » pour cela. »

Mais l'occasion peut-être , où parut avec le plus d'éclat l'efficacité des prières du saint évêque , ce fut dans la cessation subite d'une épidémie qui ravageoit une des paroisses les plus considérables de son diocèse. M. de la Motte y avoit indiqué , depuis quelque temps , sa visite pastorale ; mais le seigneur du lieu , M. le Fort , chez qui il avoit accepté de prendre un logement pour quelques jours , crut devoir lui représenter dans la circonstance , le danger auquel il s'exposeroit en allant respirer un air si contagieux , et auquel il s'étoit hâté lui-même de soustraire toute sa famille. Le prélat en louant la sage précaution qu'avoit prise ce seigneur , lui

déclara que bien loin de rien changer à la disposition qui le conduisoit naturellement à la paroisse du Quénel, il se seroit cru obligé d'interrompre pour s'y rendre, un autre cours de visites qui l'en eût éloigné. « Au reste, ajouta-t-il, » ce n'est pas là faire un grand effort de zèle, » mais remplir un devoir de mon état : et c'est » sans doute dans de pareilles extrémités, qu'un » père doit s'empresser de secourir ses enfans, » et un pasteur son troupeau. » M. de la Motte n'étoit pas encore arrivé dans la paroisse, que le son des cloches lui annonça que la mortalité continuoît. Tous les jours on enterroit plusieurs morts et l'on comptoit de nouveaux malades. Les prêtres ne sortoient d'une maison, avec le saint viatique, que pour entrer dans une autre. A peine se trouvoit-il dans l'étendue de la paroisse, quelques maisons où la contagion n'eût pas encore pénétré. On soupiroit après le jour fixé pour la visite de l'évêque : on étoit dans l'impatience de le voir arriver lui-même, comme l'homme de Dieu et la seule ressource efficace dans cette extrémité. Dès qu'il parut, tous ceux des habitans de l'endroit qui n'étoient pas retenus par la maladie, coururent se prosterner à ses pieds, le conjurant avec larmes, d'avoir pitié d'eux. Parmi la consternation générale, le saint évêque, affligé lui-même de toute l'affliction de son peuple, le conduisit à l'église, y expose le Saint Sacrement, et fait un discours propre à inspirer la confiance en Dieu. Il avertit que le lendemain de grand matin, il offrira le saint sacrifice pour obtenir du ciel la cessation du fléau. On se rend à l'église ; la présence du

pontife a relevé les courages abattus. On prie avec ardeur ; le pasteur pour son peuple, et le peuple pour lui-même. Dès ce moment, l'épidémie cesse, mais d'une manière si tranchante, que plus un seul habitant de la paroisse ne tombe malade, et que de la multitude des malades et des mourans qu'il y avoit alors, pas un seul ne meurt. A la vue de cette merveille, tous les cœurs éclatent en reconnoissance ; chacun s'écrie qu'il doit la vie à son saint évêque ; la vénération pour lui augmente ; on lui demanderoit volontiers la résurrection des morts, et les acclamations publiques sont mêlées de regrets touchans sur ce qu'il n'est pas venu plus tôt : *« Hélas ! s'il eût été ici, mon frère ne » seroit pas mort : et moi, j'aurois encore » mon père ; et moi, je ne pleurerois pas mon » fils. »*

Les habitans du Quénéel, pour perpétuer la mémoire de cet événement, qu'ils regardèrent comme un miracle des plus évidens, en firent dresser un procès verbal dont ils attestèrent la vérité par leur signature, et qu'ils firent consigner dans les registres publics de la paroisse.



## LIVRE IV.

PARFAIT modèle des évêques, et fidèle imitateur des plus saints pasteurs dans l'exercice du ministère apostolique, M. de la Motte, dans sa vie privée, paroit se rapprocher davantage du commun des hommes, non pas pour participer à leurs foiblesses, mais toujours pour les édifier par des exemples, les instruire par des leçons, et surtout les réconcilier avec la vertu, en la leur montrant sous les dehors aimables qui la font goûter. Toute sa conduite, dont l'ensemble nous étonne, n'offroit rien que d'ordinaire dans chacune de ses actions. Il avoit le talent naturel de faire illusion sur le fond, par le mode qu'il lui imprimoit; et ce ne fut jamais en le voyant agir, mais en réfléchissant sur ce qu'il faisoit, que l'on put apprécier la sainteté de sa vie et tout ce qu'elle avoit d'austère et d'héroïque. On pourra en juger par les détails.

L'ordre que M. de la Motte mettoit dans ses occupations, lui faisoit trouver du temps pour toutes. Son lever étoit fixé à quatre heures : il ne se levoit jamais plus tard, même dans l'hiver. Il faisoit dans la matinée, une heure d'oraison ou de prières vocales devant le Saint Sacrement et dans sa cathédrale, où il se rendoit par une porte de communication avec l'évêché. Comme il n'avoit pas la clef de cette porte, il

lui arrivoit souvent , au milieu des plus grands froids de l'hiver , de faire une partie de son oraison à la belle étoile , sans que jamais il eût reproché sa négligence au domestique qui lui faisoit pratiquer cette austérité.

Après son oraison , il se trouvoit à la tête des chanoines pour chanter les matines et les autres parties de l'office qui suivoient immédiatement. Cette assiduité devoit être aussi gênante que pénible pour lui , surtout dans son extrême vieillesse. On lui en parloit quelquefois. « Ne faut-il » donc pas , répondoit-il en plaisantant , que je » paie les dettes des chanoines de ma nomination qui manquent quelquefois d'exactitude ? Au sortir du chœur , il disoit sa messe , et aussi régulièrement qu'il l'avoit fait avant son épiscopat. « Aucune raison , disoit-il , ne peut me » dispenser de célébrer tous les jours les saints » mystères , pas même la difficulté de le faire » en voyage , parce qu'en tous pays et à toutes » les heures du jour , il est facile à un évêque » de se faire ouvrir les églises et les sacristies. » Un nouvel évêque qui avoit beaucoup de confiance en lui , le consultoit sur le plan de vie qu'il pourroit suivre dans l'épiscopat , et lui disoit qu'il ne lui paroïsoit guère possible qu'il pût dire la messe tous les jours avec les dispositions que demande la sainteté de cette action. « Y assisterez-vous tous les jours ? lui dit M. de » la Motte. Oui sans doute , répondit le prélat ; » mon aumônier me la dira exactement à une » heure réglée. Eh , monseigneur ! reprit le saint » évêque , pourquoi faire à votre aumônier l'hon-

» neur de le croire plus digne et plus saint que  
» son évêque ? »

Outre les fins générales et essentielles du sacrifice, M. de la Motte, dans l'offrande qu'il en faisoit tous les jours, avoit suivant l'esprit de l'Eglise, ses intentions particulières. Les dimanches et les fêtes, par exemple, il disoit la messe pour tous les fidèles de son diocèse. Deux fois la semaine il la disoit pour ses parens et ses amis ; le vingt-cinquième jour de chaque mois, pour le roi et pour les besoins de l'état. Toutes les fois qu'il apprenoit la mort d'un prêtre ou d'une personne religieuse de son diocèse, il offroit le saint sacrifice pour le repos de son âme. Il ne refusoit jamais de l'offrir à l'intention des personnes de piété qui l'en prioient, et la feue reine fut souvent de ce nombre.

Après qu'il avoit dit la messe, l'étude, les affaires de son diocèse, et le travail de ses lettres, remplissoient sa matinée. Ses relations étoient immenses et il n'avoit que des relations de charité. On le consultoit des extrémités du royaume et même des pays étrangers. On s'adressoit à lui tantôt pour trouver des consolations ou des lumières, tantôt pour obtenir des secours. Il falloit qu'une lettre reçue fût partie d'une tête évidemment dérangée pour qu'il la laissât sans réponse. Il écrivoit lui-même toutes ses lettres, et regardoit cette pénible occupation comme un de ses devoirs essentiels ; il le remplissoit avec le zèle charitable des apôtres. Dans tout ce qu'il écrivoit, fût-ce même sur des objets purement temporels, il trouvoit le moyen d'insérer comme naturellement quelques traits



d'édification. Il répondoit aux personnes qui le consultoient sur les besoins de leur âme , en homme plein de l'esprit de Dieu et consommé dans la connoissance du cœur humain. On a donné au public un recueil de ses *Lettres spirituelles* , que les personnes qui aiment la religion verroient grossir avec plaisir. On y trouve des avis pleins de lumière et d'onction , et l'on reconnoît partout le pasteur charitable et le digne organe de la piété.

C'étoit après sept à huit heures d'occupations les plus sérieuses , et vers onze heures du matin , que le saint évêque , quittant sa solitude , se livroit aux personnes qui venoient lui faire visite , mais avec cette aimable gaieté , ce ton d'aisance et de cordialité d'un homme qui auroit réfléchi toute la matinée sur ce que l'on peut mettre de plus gracieux dans le propos , et de plus délicat dans les procédés. L'étranger qui le voyoit en passant , et le diocésain accoutumé à le voir , étoient également charmés de l'accueil qu'il leur faisoit.

Après son dîner et quelques instans de récréation , il donnoit audience à toutes les personnes qui avoient à lui parler d'affaires. Il écoutoit avec autant de patience que de charité , l'exposé de leurs besoins spirituels ou temporels , et il y pourvoyoit. Il récitoit ensuite son office ; après quoi il donnoit quelquefois une heure à des visites de bienséance ou de charité. Et enfin il se renfermoit pour se livrer , comme le matin , au travail et à la prière. La lecture de l'Ecriture sainte , celle de la vie du saint du jour , et la récitation du chapelet étoient des exercices de

son après-dinée, qu'il n'omettoit jamais, pas même pendant ses voyages. Il lisoit, tous les ans, l'Écriture sainte en entier, et alternativement sur le texte latin et dans la version française la plus estimée. A huit heures du soir, il faisoit une légère collation, prenoit ensuite trois quarts d'heure de récréation avec ses ecclésiastiques; et à neuf heures précises tous ses domestiques entroient chez lui pour la prière du soir qu'il leur faisoit lui-même, et après laquelle il se retiroit pour prendre son repos.

Tel étoit l'ordre invariable que suivoit le saint évêque, lorsqu'il n'étoit pas en missions ou en cours de visites pastorales, sans que les infirmités de l'âge ou des incommodités passagères lui eussent jamais paru des raisons plausibles pour le mitiger. Il avoit pour maxime, qu'un travail delasse d'un autre travail; et, si on lui parloit de repos, « l'éternité, disoit-il, ne sera-t-elle pas assez longue pour nous reposer ? » Il disoit encore que l'oisiveté tubit plus de gens que le travail, et que le moyen de vivre longtemps étoit de ne pas vivre inutilement; et c'étoit après avoir continué sa vie laborieuse jusqu'à plus de quatre-vingt-dix ans qu'il parloit de la sorte.

La table de M. de la Motte étoit frugale; et elle l'eût été davantage encore s'il n'eût eu des commensaux. On y disoit toujours, en commun, le *Benedicite* et les *Grâces*; et s'il n'y avoit pas d'étrangers, on faisoit une lecture pendant le repas. Personne n'étoit si aimable que le saint évêque, et ne faisoit mieux les honneurs de sa table lorsqu'il avoit des convives. Tout occupé

qu'il étoit alors des autres, il pratiquoit, sans affectation, la tempérance et même la mortification ; et il falloit y faire une attention particulière, pour s'apercevoir qu'il ne mangeoit que du plat qu'il avoit sous la main. Hors de chez lui, il mangeoit de tous les mets qu'on lui offroit. « Nous sommes libres chez nous, disoit-il ; mais nous ne devons pas aller chez les autres pour y faire notre volonté. » En sorte que l'on ne pouvoit dire s'il se mortifioit davantage en se privant chez lui ou en ne se privant pas à une table étrangère.

Aussi simple dans son logement et ses ameublemens, qu'il l'étoit dans sa table, il n'occupoit, dans son palais, qu'un appartement fort étroit, mais qu'il trouvoit commode, parce qu'il étoit entre sa bibliothèque et sa chapelle. Un très-petit lit de serge violette, une tapisserie de même étoffe, et quelques estampes représentant la vie de Jésus-Christ, en faisoient tout l'ornement. On ne vit jamais, dans sa chambre, ni glaces, ni marbres, ni dorures, ni aucun meuble de soie. Sa maison de campagne, plus simple encore, n'offroit pour ornement que les quatre murailles blanches, des chaises communes et des cartes géographiques, qui marquoient la division des paroisses de son diocèse par doyennés. Charmé que son état lui permit de suivre, sans affectation, son goût pour la simplicité, il remercioit Dieu de posséder comme évêque, deux précieux avantages que n'ont point les grands du monde. « Si l'on vous fait une insulte, disoit-il un jour à un grand seigneur, vous voilà » exposé à tous les embarras et à tous les incon-

» véniens de la vengeance : l'évêque d'Amiens,  
» en pareil cas, n'a qu'à pardonner ; et plus  
» il montrera de douceur et de patience, plus  
» le monde s'en édifiera. Il vous faut trouver  
» des ressources pour un grand train, beaucoup  
» de magnificence, un grand luxe de table : l'é-  
» vêque d'Amiens, avec ce que vous coûte une  
» de vos assiettes d'argent, a de quoi remonter  
» pour long-temps toute sa vaisselle de faïence. »

Jamais M. de la Motte ne fit la moindre dé-  
pense de fantaisie ; jamais il n'employa un louis  
pour l'achat d'un meuble de pure curiosité. Il  
ne portoit qu'une grosse montre dont la boîte  
étoit de chagrin noir ; elle lui avoit coûté cent  
francs, et n'en valoit plus trente dans les der-  
niers jours de sa vie ; mais elle avoit la qualité  
essentielle, à ses yeux, d'être utile ; elle lui  
marquoit l'heure et lui servoit de réveil, cela  
lui suffisoit. « Les bijoux, dans un appartement,  
» sont, disoit-il, de ces gentilleses dont je fais  
» le même cas que des mouches sur le visage. »  
On lui faisoit un jour remarquer la richesse d'un  
lit qu'on lui avoit préparé dans un château où  
il devoit loger : « Cela est admirable, dit-il ;  
» sans doute qu'on va m'apporter des bougies  
» et me faire dormir les yeux ouverts, pour que  
» je jouisse un peu de cette magnificence. »

De tous les genres du luxe, le plus déraison-  
nable, à son avis, étoit celui des chevaux, qui  
affament les pays où on les entretient. Il avoit  
fait là-dessus un calcul digne d'occuper un mi-  
nistre d'état ami des hommes. « Ce que mange  
» un cheval, disoit-il, a couvert plusieurs ar-  
» pens de terre. Quelle inhumanité d'entretenir,

» sans nécessité , un nombre de ces animaux ,  
» dont un seul dévore la subsistance de plusieurs  
hommes ! » Au commencement de son épiscopat, on lui fit entendre que six chevaux lui étoient nécessaires dans la disposition où il étoit de visiter, tous les ans, une grande partie de son diocèse : il les acheta ; mais, bientôt après, il jugea que quatre pourroient lui suffire ; et, en ayant perdu un dans un voyage, il dit à la personne qui lui en portoit la nouvelle : « Vous croyez m'annoncer une perte, et moi » je vois un profit clair ; c'est qu'au lieu de rem-  
» placer ce cheval je vais vendre son pareil : » Ce qu'il fit en effet. Il n'achetoit que de gros chevaux de fatigue, souvent borgnes, quelquefois aveugles, qui lui coûtoient peu et lui rendoient de grands services. Je lis dans une de ses lettres : « J'ai remplacé mon cheval, mort au » voyage de la Trappe, par un autre qui est » aveugle ; mais il me traîne. » La voiture du prélat répondoit à l'attelage ; rien de plus modeste, jamais il n'en acheta de neuve.

Il s'étoit interdit tout usage de la soie dans ses habits, il n'en portoit que de laine, encore achetoit-il ce qu'il y avoit de plus commun. » Il me faut écrivoit-il à son homme d'affaires, » six aunes de serge rouge pour ma soutane » d'été, dont la doublure ne vaut plus rien. Il me faut un cordon de chapeau entièrement » vert, sans or, avec une boucle de tombac. » Vous voyez que je ne m'oublie pas. » Et, dans une autre occasion, où il le chargeoit de semblables commissions : » Ne dépensez pas : j'ai » toujours peur que vous ne soyez plus rempli

» du mépris des richesses que moi, et il ne  
 » faut pas que vous l'emportiez. »

A ce goût de la simplicité dans les habits ,  
 M. de la Motte joignoit un grand amour de la  
 propreté. Il l'exigeoit de ses domestiques ; il  
 souhaitoit de la voir dans ceux qui l'appro-  
 choient ; il en donnoit l'exemple dans tout son  
 extérieur. On voyoit quelquefois des pièces à  
 ses habits ; mais jamais des taches. « Rien de  
 » plus louable , disoit-il , que de faire pénitence ;  
 » mais la charité nous défend de la faire faire  
 » aux autres : et si la malpropreté peut quel-  
 » quefois entrer dans la pénitence d'un solitaire ,  
 » elle ne doit jamais être celle d'un homme  
 » obligé de vivre en société. »

L'économie en domestiques réunissoit , selon  
 lui , plusieurs grands avantages ; aussi n'en avoit-  
 il que le pur nécessaire. Le même homme  
 étoit tout à la fois son cuisinier , son maître  
 d'hôtel et son valet de chambre ; et on le voyoit  
 successivement acheter les provisions au mar-  
 ché , travailler à la cuisine et servir son maître  
 dans les cérémonies. Ces domestiques , réduits  
 au plus petit nombre possible , lui paroissent  
 encore un fardeau. Les instructions qu'il donne  
 à la personne chargée de les lui choisir , seroient  
 une excellente règle à consulter pour tous les  
 grands seigneurs : « L'une de mes plus grandes  
 » peines est le nombre de domestiques , qui ,  
 » d'ordinaire , me soulagent plus par leur ab-  
 » sence que par leurs services. Je crains de faire  
 » des saineans et par là des vicieux : c'est l'ex-  
 » périence qui me fait parler de la sorte. En  
 » mon particulier , je ne leur demande aucun

» service personnel, et il faudra que je sois  
» bien vieux ou bien malade pour qu'ils me  
» touchent. C'est ainsi que j'ai été toute ma  
» vie, me servant de mes pieds ou de mes mains  
» selon l'intention du fondateur, qui veut que  
» nous n'en ayons que des supplémens. Je ne  
» veux point de cette femme dans ma maison :  
» sa fille, de sept ans, en aura dix-sept un jour....  
» Le talent de savoir s'occuper utilement me  
» plaît beaucoup, mais surtout les mœurs. Je  
» ne voudrais pas avoir chez moi des domesti-  
» ques qui ne songeassent qu'à gagner de l'ar-  
» gent. Je veux qu'ils fassent leur salut, et que  
» leur manière de vivre soit édifiante. Il faut les  
» prévenir sur le lever, sur l'occupation de frot-  
» ter mes planchers, sans quoi ils ne sauroient  
» que faire et seroient oisifs, comme la plupart  
» le sont chez les évêques, dont les maisons  
» semblent faites pour gâter les gens plutôt que  
» pour les sanctifier. »

Dès qu'un domestique avoit de la religion et des mœurs, il trouvoit en M. de la Motte le plus commode et le meilleur des maîtres. Tous ceux qui étoient à son service avoient de bons gages, qu'il leur payoit par quartiers, et toujours d'avance. « Le plus sûr moyen de nous at-  
» tacher nos domestiques, disoit-il, c'est de  
» leur persuader qu'ils ne seront nulle part  
» mieux qu'avec nous. » Il vouloit que les siens ne manquassent de rien, en santé comme en maladie. S'ils jugeoient à propos de quitter son service pour s'établir, il leur en facilitoit les moyens ; mais il veilloit surtout à ce qu'ils s'acquittassent soigneusement des devoirs de la re-

ligion ; il les y exhortoit souvent : il vouloit qu'ils assistassent tous les jours à sa messe ; et nous avons vu qu'il les rassembloit le soir pour leur faire la prière. Ces attentions vraiment paternelles firent rarement des ingrats : tous ses domestiques le servoient avec affection , et la plupart édificioient le public par une piété sincère.

Le saint évêque, dans l'éloignement de sa famille, conservoit pour elle tous les sentimens que la nature inspire, et que la religion ne condamne point en les épurant. Il aimoit ses parens, non à la manière des mondains, pour les agrandir et enfler leur fortune, dont il ne s'occupoit nullement, mais selon Dieu, pour les sanctifier et les inviter à le suivre dans la route du vrai bonheur. Il eut, à cet égard, toutes les consolations que lui méritoit la pureté de ses affections. Il n'avoit qu'un frère établi dans le monde, c'étoit son aîné. Après l'avoir vu vivre en homme de bien, il le vit mourir en vrai chrétien. En faisant part à quelqu'un de la nouvelle de sa mort. « Il ne pouvoit, dit-il, » rien m'arriver de plus triste en ce genre, ni » dans une circonstance plus propre à me détacher : Dieu a eu cette vue. » Ce frère n'avoit qu'une fille unique, madame de Modène, jeune personne qu'une éminente piété, jointe aux autres vertus de son sexe, rendoit digne de toute la tendresse de son oncle. M. de la Motte écrivoit, à l'occasion de sa mort : « Je suis affligé, mais soumis et tranquille, par la confiance avec laquelle je crois que Dieu a fait » miséricorde à cette chère défunte. Je ne lui ai » donné que quelques larmes de tendresse ; car



» enfin je la crois trop heureuse pour lui donner des pleurs amères. La pauvre enfant est morte avec son innocence baptismale. »

Un autre de ses frères, qui étoit chevalier de Malte, plus jeune que lui, et qu'il aimoit tendrement, lui exposoit le désir qu'il auroit eu de se retirer auprès de lui. Cette proposition l'embarrassa beaucoup, quoique ce frère, suivant le témoignage qu'il lui rend lui-même, fût un homme très-sage, prudent et de très-bonnes mœurs, et que d'ailleurs il ne dût pas lui être à charge, parce qu'il avoit de quoi vivre à son aise. « D'une part, écrivoit M. de la Motte, je n'ose lui refuser cette consolation; de l'autre, je ne voudrois pas de parens auprès de moi; leur commerce amollit le cœur, et je demande à Dieu qu'il le dégoûte de ce projet. »

Des affaires indispensables ayant obligé le saint évêque à retourner dans sa patrie, cinq ans après l'avoir quittée, il fit ce voyage en véritable apôtre, portant partout le zèle du salut des âmes et de sa propre sanctification. Il visita, dans sa route, les monastères de la Trappe et de Sept-Fonts; il revit Castellane et les autres endroits où il avoit travaillé avec tant de succès; il y travailla de nouveau; et, suivant les divers besoins des lieux, il s'appliqua, pendant le peu de séjour qu'il y fit, tantôt à corriger ou rectifier, tantôt à encourager et à affermir. Son absence de son diocèse ne dura qu'autant de temps que l'exigèrent les affaires qui la nécessitoient. « Dieu sait, écrivoit-il alors, quel est le motif de mon voyage, et combien le goût de la patrie y a eu peu de part. Soyez

» persuadé que je souffre plus que personne de  
» me voir absent du seul endroit qui doit me  
» posséder, et que mes désirs et mes prières  
» n'ont d'autre objet qu'un prompt retour. »

Sans l'avoir sollicité ni même désiré, M. de la Motte eut la consolation de voir arriver dans son diocèse, une de ses sœurs, nommée à l'abbaye de Sainte-Austreberte de Montreuil. C'étoit une vraie religieuse, dont la mémoire est encore en bénédiction dans la maison qu'elle gouverna avec une égale sagesse pour le temporel et le spirituel. Nous avons déjà remarqué qu'elle avoit eu le courage de passer par Amiens sans s'arrêter auprès de son frère. Elle avoit trouvé la régularité établie dans son monastère, ce ne fut point assez pour elle de l'y maintenir; elle entreprit d'y faire régner la ferveur, et elle y réussit par l'exemple plus encore que par l'autorité. Outre la conduite de ses religieuses, elle étoit encore chargée d'un nombreux pensionnat composé en grande partie de demoiselles anglaises et protestantes : elle le dirigeoit avec autant de zèle que de sagesse. Touchées de ses vertus et éclairées par ses leçons, plusieurs de ces jeunes élèves abjuroient leur erreur en France; quelques-unes s'y fixoient, en se consacrant à Dieu dans des communautés religieuses; et les autres en retournant dans leur patrie, y reportoient avec des mœurs pures, des semences précieuses de catholicité que d'heureuses circonstances pouvoient féconder. Après la mort de la vertueuse abbesse, M. de la Motte ne put s'empêcher de faire son éloge. Il parla publiquement de son amour pour la retraite et

de sa grande régularité. Il la loue de ne s'être jamais fait servir que par des converses pendant les plus longues maladies. Mais, ce qui est surtout bien édifiant et bien propre à confondre la lâcheté de ces religieuses imparfaites, pour qui les plus légères incommodités deviennent des prétextes de se soustraire aux exercices réguliers : c'est ce que rapporte le saint évêque, de l'exaetitude de sa sœur à assister aux offices du chœur. Dans l'impuissance de s'y rendre, elle s'y fait porter, s'estimant heureuse de se trouver au milieu de ses filles, et de pouvoir du moins, tandis qu'elles chantoient les louanges de l'Agneau, lui offrir de son côté le sacrifice de ses souffrances. Dans la plus grande défaillance de ses forces, et n'ayant plus qu'un souffle de vie près de s'éteindre, ce fut à l'église, et à la tête de sa communauté, qu'elle voulut communier pour la dernière fois. « J'ai perdu ma pauvre » sœur, écrivoit le prélat, elle est morte saintement, grâces à Dieu; elle se fit habiller et » porter au chœur, jusqu'à l'agonie, et elle y » reçut de ma main le viatique. » Ce que le monde, et le monde même réputé religieux, blâmeroit comme un zèle outré et une indiscretion meurtrière, le frère en fait un mérite à sa sœur, et il ne paroît pas en effet, qu'une si édifiante régularité, pratiquée pendant près de vingt années d'infirmités, ait abrégé de beaucoup les jours de la pieuse abbesse, qui mourut âgée de quatre-vingt-trois ans.

Il restoit encore à M. de la Motte un frère, à peu près de même âge que lui, avec lequel il avoit passé toute son enfance, et que les mêmes goûts,

et surtout les mêmes vertus , lui rendoient infiniment cher. C'étoit un homme d'un vrai mérite , et aussi digne d'être proposé pour modèle dans sa profession , que son frère dans l'épiscopat. Après avoir rempli avec distinction les premiers grades militaires , tant à Malte que dans sa patrie , il obtint les récompenses honorables attachées aux grands services. Commandeur de l'ordre de Malte , et pourvu d'un revenu considérable , il n'en réservoit que la moindre partie pour lui-même , tout le reste étoit employé en bonnes œuvres. Au commencement des hivers , il habilloit tous les pauvres et les vieillards des villages dépendans de sa commanderie. Lorsqu'il étoit sur les lieux , les malades étoient secourus et soignés par ses ordres , et à ses dépens lorsqu'il étoit absent. Dans le temps où les pauvres ouvriers manquoient de travail , il leur faisoit distribuer du pain ; il donnoit du blé aux paysans qui n'avoient pas le moyen d'en acheter pour ensemençer leur petit champ. Il procuroit aux enfans des pauvres les moyens de s'instruire de la religion , et il leur faisoit apprendre des métiers. Il faisoit élever dans des couvens , des jeunes personnes de naissance et sans fortune , et leur ménageoit ensuite ou des moyens honnêtes de subsister dans le monde , ou l'entrée du cloître , en payant leur dot. Son revenu s'étant accru de dix mille livres , il n'augmenta pas son train , mais seulement ses aumônes.

Toute la vie du commandeur de la Motte étoit édifiante et sa piété exemplaire. Après avoir longtemps pratiqué les austérités de la vie militaire , il trouvoit douces celles de la vie chrétienne. Sa

» tous condamnés : je tâche de m'y attacher  
 » le moins que je puis. »

Un jour, pendant qu'il chantoit les vêpres dans sa cathédrale, on vint lui annoncer que le feu étoit dans son palais. Sans marquer ni trouble ni inquiétude, il sortit pour aller retirer de son appartement quelques dépôts qui lui avoient été confiés, et revint sur-le-champ continuer de chanter l'office. Les vêpres finies, il resta prosterné devant le Saint Sacrement pour faire à Dieu son sacrifice. Il est vrai qu'il n'étoit pas nécessaire que sa présence animât ceux qui travailloient à éteindre l'incendie : le peuple s'y portoit avec un zèle incroyable ; et les pauvres, en sauvant les meubles, se disoient : « C'est » pour nous que nous travaillons. » Il ne perdit pas la moindre chose de son mobilier ; mais l'appartement qu'il occupoit ayant été brûlé, il se retira dans son séminaire. La paix et la tranquillité l'y accompagnèrent. On ne s'aperçut pas même que cet accident lui eût rien fait perdre de sa gaieté ordinaire. Ce qui lui coûtoit le plus, c'étoit, disoit-il, d'avoir à répondre à une infinité de lettres de condoléance qui tomboient absolument à faux. Il en prenoit occasion pour donner lui-même des leçons de détachement à ceux qui supposoient qu'il avoit besoin de consolation. C'est dans cette circonstance qu'il écrivoit : « J'ai vu, par expérience, que » rien, dans les malheurs, n'est plus consolant » que de les méditer dans la volonté de Dieu, » et de se remettre sous sa main avec le plus » grand abandon, en le priant d'exercer ici-bas » sa justice, et de garder pour l'autre vie ses » miséricordes ;

» miséricordes ; parce qu'au fond tous les chrétiens de ce monde sont de vraies miséricordes. J'avois de l'affection à cet appartement, qui me logeoit très-commodément ; tout y étoit agréable , et Dieu a pris plaisir à m'en chasser.

» Bénissons-le dans tous les événemens où il n'est pas offensé. Tout lui appartient ; nous n'avons nos biens qu'en emprunt ; il est en droit de les retirer quand il lui plaît. Je l'ai béni si souvent des biens qu'il m'a faits ! ne faut-il pas le bénir quand il juge à propos , pour sa gloire et pour notre avancement spirituel , de nous faire éprouver quelque accident ? »

Sans solliciter ni attendre aucun secours étranger , M. de la Motte avoit déjà pris des arrangemens pour faire réparer son palais , lorsque Louis XV, de son propre mouvement , lui fit offrir un secours de vingt mille livres. Le ministre lui annonçoit les dispositions du monarque, en ces termes : « Le roi , qui n'ignore pas la résignation édifiante et chrétienne avec laquelle vous avez reçu ce malheur , et qui sait d'ailleurs que votre revenu a été , toute votre vie , l'apanage des pauvres , a voulu vous mettre à portée de réparer cette perte sans qu'ils en souffrissent. — Sa majesté m'a demandé si vous m'aviez écrit quelque chose sur cet incendie : je lui ai répondu que non ; et que je vous connoissois assez détaché des biens de ce monde , pour n'être pas étonné de votre silence. »

La délicatesse du saint évêque alloit jusqu'au

point que , dans la crainte qu'on n'eût exagéré au roi la perte qu'il avoit faite , il crut devoir lui représenter , dans la lettre de remerciement qu'il lui écrivit , que peut-être les aumônes royales pourroient être appliquées à des besoins plus urgens que les siens , et il insistoit sur le peu de dommage qu'il avoit souffert. « Sa majesté , » lui répondit le ministre , a lu , d'un bout à » l'autre , la lettre que vous lui écrivez , et , » en me la rendant , m'a dit , qu'elle persistoit » à donner aux pauvres la somme de vingt mille » francs , puisque vous étiez dans l'usage de leur » donner tout ce que vous aviez. »

Le désintéressement du prélat éclatoit dans toutes les occasions où il s'agissoit d'intérêts temporels. L'aversion qu'il avoit pour les procès , lui fit , plus d'une fois , acheter la paix à prix d'argent. Obligé de soutenir les droits de son église et de son siège , il engageoit des débiteurs de mauvaise foi à reconnoître leur dette ; et , à cette condition , il leur en faisoit la remise pour éviter un procès. Le grand principe qu'il ne cessoit de rappeler à son homme d'affaires à Paris , c'est qu'un évêque , qui prêche la charité et le désintéressement , doit en donner l'exemple par sa faeilité à se prêter à des accommodemens par des sacrifices. « Je suis persuadé , » lui écrivoit-il au sujet d'un procès , que , si » vous perdez et moi aussi , nous serons bien- » tôt consolés ; mon parti est bientôt pris où » Dieu n'est pas offensé. » Après le gain d'une affaire : « Toute notre gloire , lui mandoit-il , » consiste à avoir eu raison ; et notre bonheur , » à avoir trouvé un avocat qui pût la faire en-

» tendre. Je vous conjure de vaincre sans triom-  
 » pher, et de ne vous laisser aller à aucun ter-  
 » me de mépris à l'égard de personne. » Et dans  
 une circonstance contraire : « Nous voilà donc  
 » jugés, mon cher, et, selon que vous m'avez  
 » mandé, condamnés. Il faut toujours présu-  
 » mer que les juges ont fait leur devoir, quand  
 » nous ne sommes pas sûrs du contraire. » C'é-  
 toit un vrai chagrin pour le saint évêque de voir  
 quelquefois des ecclésiastiques se disputer des  
 bénéfices par des procès. Cette conduite, selon  
 lui, annonçoit une avidité pour les biens de ce  
 monde, qui faisoit la honte du sacerdoce et le  
 scandale des laïques.

Si la foi de M. de la Motte étoit le principe  
 de ce parfait désintéressement, sa charité sans  
 bornes en étoit le garant. On est bien éloigné  
 d'écouter les conseils de la cupidité, quand on  
 ne goûte, comme lui, le plaisir de posséder  
 que pour celui de donner. Son amour pour les  
 pauvres, le même dans tous les temps, varia  
 dans ses effets suivans les différens états de sa  
 fortune. Devenu évêque, il sembloit être plus  
 charitable, uniquement parce qu'il étoit plus  
 riche. Mais on peut se rappeler que, dans tous  
 les pays qu'il habita, il se montra l'ami des  
 pauvres, et que, fort jeune encore, après leur  
 avoir donné son argent, il leur donnoit ses ha-  
 bits. Tous les genres de bonnes œuvres lui  
 étoient chers; tous les établissemens de charité  
 l'avoient pour protecteur; tous les malheureux  
 pouvoient compter sur son assistance; ses dio-  
 césains y avoient des droits de préférence, mais  
 l'étranger n'en étoit point exclu; et c'est ici que



l'on voyoit une belle preuve de ce qu'a dit un grand prince, l'immortel élève de l'immortel Fénelon (1) : « Qu'un roi de France soulageroit » moins la classe la plus malheureuse de ses » sujets, par la plus grande diminution possi- » ble des impôts publics, que par son attention » à ne mettre à la tête des biens ecclésiastiques » que des hommes vertueux et charitables. »

La pratique du saint évêque dans la distribution de ses aumônes étoit conforme à ses principes, les plus parfaits sur la charité chrétienne. Il disoit que le vœu de Salomon, de n'avoir ni les richesses ni la pauvreté, appartenoit encore à l'ancienne loi : que la loi nouvelle plus parfaite, portoit le chrétien à se soumettre aux incommodités de la pauvreté pour soulager ceux qui en éprouvent les rigueurs. Donner de son superflu, c'étoit selon lui, acquitter la dette de l'humanité : donner de son nécessaire, c'étoit se montrer chrétien ; et pour un bénéficiaire, l'aumône étoit moins une vertu qu'un devoir de l'honnête homme ; devoir dont il ne doit pas plus tirer vanité que l'économe d'un hôpital qui en emploie les revenus au soulagement des malades, content pour lui-même du nécessaire auquel sa place lui donne droit.

L'énumération des charités du saint évêque seroit immense ; chaque jour en offroit de nouveaux traits ; et ses bienfaits, comparés avec ses ressources, sembleroient avoir dû les épuiser plusieurs fois. Il payoit des pensions entières et des demi-pensions à un grand nombre de jeu-

(1) Vie du Dauphin, père de Louis XV, tome 1. p. 287.

nes ecclésiastiques ; il en payoit à une infinité de pauvres familles. Je lis dans une lettre qu'il écrivoit à un homme de confiance : « Vous con-  
 » noissez les forces de l'évêché, et je puis prendre  
 » Dieu à témoin que je n'ose pas employer deux  
 » cents francs en livres et en choses très-conve-  
 » nables. Quand l'hôpital cessa de donner, je  
 » me chargeai de cent familles pour de petites  
 » pensions, je les ai continuées ; et il ne me reste  
 » jamais un écu. » Il porta la charité jusqu'à as-  
 surer des pensions viagères à plusieurs particu-  
 culiers auxquels il prévoyoit que ce secours se-  
 roit encore nécessaire après lui. Il payoit des dots  
 à de jeunes personnes qui désiroient se consacrer à Dieu dans la retraite ; il en aidait d'autres à s'établir honnêtement dans le monde. Il payoit des pensions à de jeunes demoiselles, instruites dans des couvens. Dans une circonstance où quatre jeunes anglaises élevées dans son diocèse, se trouvoient sans ressources, parce qu'ayant abjuré l'erreur, elles ne pouvoient plus retourner dans leur patrie, on lui fit la proposition, qu'on ne pouvoit s'empêcher de regarder comme indiscrete, d'ajouter à toutes ses charges un si pesant fardeau. « Je ne les abandonnerai jamais,  
 » répondit-il, pourvu qu'elles n'abandonnent  
 » pas Notre-Seigneur Jésus-Christ et son Eglise.  
 » Je voudrois, à quelque prix que ce fût, que  
 » toutes quatre fussent un jour en paradis. Est-ce  
 » trop de donner de l'argent pour qui Jésus-  
 » Christ a donné son sang. »

Le charitable évêque faisoit apprendre des métiers aux enfans des pauvres, et leur procuroit les outils et instrumens dont ils avoient

besoin. Tous les ans, les pauvres habitants des terres dépendantes de l'évêché, recevoient des aumônes réglées. Dans la ville, il se faisoit à son compte, des distributions de pain, sur la demande des pures. Il donnoit aux malades et aux prisonniers, il donnoit aux particuliers et aux communautés. Les pauvres honteux surtout, parmi lesquels étoient souvent des nobles et des ecclésiastiques, avoient des droits privilégiés à ses bienfaits ; il prévenoit des besoins qu'ils n'eussent osé lui exposer ; et pour leur épargner jusqu'à la honte de recevoir, il leur faisoit parvenir ses secours par des mains discrètes et amies. En envoyant un jour sept louis à un ecclésiastique malade depuis quelque temps ; « Je n'en ai que quatorze, lui écrit-il, je partage volontiers avec vous, bien fâché de ne pouvoir mieux faire. » Ce fut un autre ecclésiastique lié d'amitié avec le malade, qui lui remit secrètement la lettre et l'argent.

Au commencement de son épiscopat, il forma une assemblée de dames charitables, qui s'appliquoient à découvrir les besoins des malheureux et à y pourvoir. Il établit un hospice en faveur des pauvres femmes en couches. Il en protégea efficacement un autre destiné à offrir un asile aux personnes du sexe qui cherchoient à entrer en condition. Il mit à la tête d'une maison de filles pénitentes, des religieuses dont il s'engagea à payer la pension. Informé que la plupart des malades qui sortoient de l'hôpital, étoient obligés d'avoir recours à la mendicité, il chargea une personne intelligente de remettre à chacun d'eux, une petite somme qui pût les

faire subsister jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé du travail et recouvré les forces nécessaires pour s'y appliquer.

La réputation qu'avoit le saint évêque de donner tout ce qu'il avoit, lui attiroit des demandes des extrémités du royaume, et il s'efforçoit de pourvoir à toutes. Son patrimoine étoit pour les étrangers, et les revenus de son évêché pour ses diocésains. Louis XV, informé de tout le bien qu'il faisoit, lui donna une abbaye pour qu'il en fît encore d'avantage. Le religieux prélat hésita et consulta beaucoup avant de l'accepter. La réponse unanime des théologiens les plus éclairés et les plus vertueux qu'il y eût en France, fut : « Qu'é-  
 » tant comme il étoit notoire qu'il l'étoit, le  
 » père des pauvres et des malheureux, et se fai-  
 » sant de tous leurs besoins autant de besoins  
 » particuliers, son premier bénéfice qui pou-  
 » voit offrir du superflu à un autre, ne lui don-  
 » noit pas à lui-même le nécessaire. » Rien de plus sage que cette décision : et une lettre qu'é-  
 crivoit M. de la Motte dans la circonstance, la justifie parfaitement. En faisant part à un religieux de la Trappe, de sa nomination à cette abbaye, il dit que la Providence toute seule, sans qu'il en ait dit un mot à personne, lui envoie ce secours qui étoit nécessaire aux besoins de son diocèse, et le mettroit en état de faire de temps en temps un voyage à la Trappe. « Car,  
 » ajoute-t-il, je n'osois me permettre même ce  
 » qui peut servir à mon édification, tant j'étois  
 » à l'étroit ; parce que je n'ai jamais cru devoir  
 » retrancher de mes aumônes. » Lorsque ses chanoines vinrent le féliciter sur cette augmen-

tation de ses revenus : « Messieurs, leur dit-il, » si vous vous apercevez de quelque différence » dans ma manière de vivre, si vous voyez ma » table mieux servie, mes chevaux plus nom- » breux ou plus beaux, mon équipage plus » brillant, mes meubles plus précieux, je vous » supplie instamment de vouloir bien m'en aver- » tir; et avec la grâce de Dieu, j'y mettrai ordre » sur-le-champ. »

Quelqu'un néanmoins prit un jour la liberté de lui représenter que les ecclésiastiques, moins délicats que lui, et avec des vues moins pures, pourroient s'autoriser de son exemple, qui deviendrait une sorte de scandale : « Vous voyez » bien, répondit le saint évêque, que ce scan- » dale me seroit absolument étranger, et qu'il » y auroit une insigne mauvaise foi à ne vouloir » prendre de l'exemple que je donne, que la » partie qui favoriseroit la cupidité, en laissant » l'autre qui la détruit. Un bénéficiaire ne peut » se tranquilliser, d'après mon exemple, qu'au- » tant qu'il le suivra tout entier, et qu'en rece- » vant un second bénéfice, il ne le recevra que » pour les pauvres. » Voilà sans doute la vraie charité : elle ne s'arrête point à la lettre qui tueroit les pauvres, mais à l'esprit qui leur donne la vie; et ce qu'une injuste cupidité se permet à leur préjudice, elle se croit en droit de le faire en leur faveur. Un prêtre avare ou fastueux n'a déjà que trop d'un seul bénéfice, et nulle dispense ne pourroit légitimer l'indigne usage qu'il en fait; mais un vrai pasteur, un évêque d'Amiens, l'autorité devoit lui crier : « Vous re- » cevrez tout, pour donner tout. » Elle devoit,

pour le bien de la religion et de l'humanité, faire violence à ces hommes charitables, et réunir sur leur tête tous les biens libres d'un diocèse, comme ils réunissent dans leur cœur tous les besoins des malheureux. Mais trop souvent tout le contraire arrive : les distributeurs des biens ecclésiastiques sont trompés, et quelquefois veulent bien l'être. La vraie charité, compagne de la vertu modeste, se tient à l'écart, et elle est oubliée, tandis que la cupidité, toujours intrigante et hardie, demande, presse, exige, envahit. Et au grand scandale des fidèles, on voit à la tête du patrimoine des pauvres, des hommes ennemis des pauvres, une espèce d'êtres amphibies, qui n'appartiennent ni à l'Eglise ni au monde, en voulant appartenir à l'un et à l'autre, qui affectent jusque dans leurs habits, cet air neutre qui suffiroit pour les rendre les plus méprisables des hommes, s'ils ne l'étoient déjà par un faste alimenté aux dépens des aumônes de la religion et de la substance du pauvre.

Quoique l'évêque d'Amiens eût pour principe de mettre le plus grand ordre dans sa dépense, l'abbaye qu'on lui donna lui vint fort à propos pour le mettre en état d'acquitter des dettes que les besoinsurgens des pauvres l'avoient obligé de contracter. Divers fléaux, des épidémies et une affreuse disette de plusieurs années, l'avoient porté à compter plus sur la Providence que sur les calculs de la prudence humaine. Il assuroit que jamais cette bonne providence ne lui avoit manqué. « Non, disoit-il quelquefois, ma confiance n'a jamais été vaine ; et lorsque je me suis vu serré de plus près, quelque évêque-

ment inattendu est toujours venu à mon secours. »

Le saint évêque ne se seroit pas pardonné d'avoir laissé échapper la moindre occasion de soulager les malheureux. Quelquefois , après avoir dit qu'il lui étoit impossible de concourir à une œuvre de charité , parce qu'il le croyoit ainsi , il faisoit dire aux personnes qui la lui avoient proposée , qu'après de nouveaux calculs , il avoit trouvé qu'il pourroit y contribuer , du moins pour une somme qu'il fixoit. Ayant un jour , contre son ordinaire , refusé l'aumône à une pauvre femme , il la fit rappeler sur-le-champ , et en écoutant avec bonté le long exposé qu'elle lui fit de sa misère , il eut occasion de découvrir que ses besoins spirituels étoient plus grands encore que les autres. Il gagna sa confiance , se chargea de sa conduite , la confessa pendant plusieurs années , et la rendit à la religion et à ses devoirs qu'elle avoit depuis longtemps abandonnés. Il lui donnoit des secours temporels en même temps qu'il prenoit soin de sa conscience , croyant devoir déroger en sa faveur , à la règle générale qu'il s'étoit prescrite ; car il ne confessoit point les personnes auxquelles il faisoit des aumônes. « Voulez-vous , » leur disoit-il , me parler de vos misères spirituelles , je vous écouterai ; mais adressez-vous à un autre pour vos besoins corporels. »

Les demandes excessives et plus qu'indiscretes qu'on lui faisoit de toutes parts , sans jamais lasser sa charité , exerçoient souvent sa patience. Un religieux , en qui il avoit confiance , le prioit un jour de rétablir une pension qu'il

avoit long-temps payée à une pauvre dame étrangère, et supprimée ensuite sur une fausse délation. « Vous savez bien, répondit-il, que je suis » surchargé : voyez, je vous prie, cette lettre. » qu'on m'écrit du fond du Languedoc, pour me » demander six mille fraïcs. On croit apparem- » ment que l'évêque d'Amiens a chez lui un puits » d'or. » Le religieux ayant insisté sur le besoin réel et urgent de la dame : « Prenez donc ce » chandelier que voilà, lui dit M. de la Motte, » avec un peu d'émotion, car je n'ai plus le sou. » Puis à l'instant même : « Pardon de ma vivacité, » ajouta-t-il; vous direz à notre pauvre anglaise » que je lui continuerai sa pension : j'aurois bien » tort de me défier de la Providence. »

On parla souvent à M. de la Motte des abus de la mendicité. « Personne, répondoit-il, ne les » connoît mieux que moi; mais tant qu'on ne » procurera pas aux mendiants des moyens de » subsistance, et qu'on leur permettra de de- » mander, je me ferai un devoir de leur donner. » Il portoit si loin la fidélité à cette pratique, que plus d'une fois, lorsqu'il ne se rendoit pas dans certains endroits où il savoit que les pauvres devoient l'attendre, il leur faisoit porter son aumône. Dans le temps que l'on établit les dépôts, il ne négligea rien pour alléger le sort de ceux qu'on y renfermoit. Il leur procura des instructions, et tous les secours spirituels dont ils avoient besoin. Il les visitoit lui-même, et il payoit une somme afin qu'on ajoutât tous les jours quelque chose à la nourriture qu'on leur donnoit.

Une des œuvres de charité que le saint évêque



aimoit beaucoup à exercer, c'étoit l'hospitalité envers les malheureux. Lorsque des prêtres, tombés dans quelque disgrâce, et poursuivis par le malheur, venoient se réfugier auprès de lui, il les accueilloit, il leur donnoit sa table, il leur procuroit tous les soulagemens dont ils avoient besoin. On vit plus d'une fois, des ecclésiastiques rester chez lui pendant un temps considérable, sans que personne les connût que lui seul. Il lui en arriva un jour un du comtat d'Avignon, qui fuyoit pour une mauvaise affaire qu'on lui avoit intentée. Il se fit connoître en rappelant une longue inimitié qui avoit régné entre sa famille et celle de M. de la Motte : o'étoit là toute sa recommandation ; et c'en fut une grande auprès du saint évêque. Il remercia la Providence de lui offrir une si belle occasion de pratiquer ce conseil : « Si votre ennemi a » faim, donnez-lui à manger. » Il l'accueillit avec une extrême bonté, le garda pendant trois mois, et ne le laissa manquer de rien. En parlant de son hôte à une personne qu'il devoit recevoir chez lui : « C'est, dit-il, un homme de » treute ans, peu aimable, sourd et presque » aveugle. Voilà une charge que vous me trouverez ; mais qui exercera l'hospitalité, si les » évêques la refusent ? et où des prêtres iront-ils, s'ils ne la trouvent pas chez des évêques ? » Plus ils manquent de ressources, plus ils méritent d'attention. »

Nous rapporterons un autre trait de la charité de M. de la Motte, que nous ignorerions, si celui qui en fut l'objet n'eût eu assez d'humilité pour nous le faire connoître lui-même, et ne pas

craindre qu'il soit rendu public. Un religieux, chartreux depuis dix-huit ans, s'étoit peu à peu dissipé dans le commerce des hommes ; et la dissipation conduit toujours loin un religieux dévoué à la retraite. Quoique son dérangement ne fût pas apparent, il n'en étoit pas moins réel, et de nature à lui causer les plus justes inquiétudes. Après plusieurs changemens d'offices et de maisons, et plusieurs tentatives inutiles pour se renouveler dans l'esprit de son état, parmi le tourbillon de pensées qui l'agitoient, il s'arrêta heureusement à celle qui lui vint d'aller trouver l'évêque d'Amiens, comme l'homme du monde le plus capable de fixer ses irrésolutions et de lui donner le conseil du salut. Le projet étoit bon, l'événement l'a justifié ; mais les moyens qu'employa le religieux pour l'exécuter, ne sauroient être proposés pour modèles. Il commença par emprunter, sous de faux prétextes, de l'argent de quelques amis, se tranquillisant à cet égard, sur ce que son père le leur rendroit, comme il le fit en effet. Il s'échappa ensuite de son couvent, et traversa pour se rendre à Amiens, environ trois cents lieues, déguisé en laïque et l'épée au côté. L'argent lui ayant manqué en route, il écrivit à M. de la Motte pour lui exposer sa situation, et le prier de lui faire parvenir la somme dont il avoit besoin pour se rendre auprès de lui. Quoique le saint évêque eût tout lieu de soupçonner qu'il n'avoit affaire qu'à un aventurier, la crainte de manquer le salut d'une âme ne lui permit pas d'hésiter : il envoya sur-le-champ la somme demandée, par un lettre de change. Le voya-

geur l'ayant reçue , part pour Amiens , et y arrive le premier jour du carême. « Descendu à » l'auberge , continue l'humble religieux , j'é- » crivis un mot au saint évêque , pour lui ap- » prendre mon arrivée , et le prévenir avec beau- » coup de confusion , qu'il auroit le chagrin de » me voir sous un habit peu sortable. Il m'en- » voya dire qu'il m'attendoit à l'évêché. J'y fus , » je le trouvai seul , je me jetai à ses pieds. Il » me releva , m'embrassa d'un air mêlé de gra- » vité , de joie , de tendresse et de miséricorde , » qui le rendoit semblable au père de l'enfant » prodigue , comme moi je ressemblois à l'en- » fant même. Après quelque peu d'entretien , il » me fit monter avec lui en carrosse pour aller » au séminaire où il étoit pour lors logé. Il me » donna un lit dans son propre appartement , et » c'étoit celui qui avoit le plus d'apparence ; car , » pour lui , il couchoit dans un autre beaucoup » plus petit , et , je crois , sans rideaux... Je man- » geois tête à tête avec lui , et bien plus fruga- » lement que je n'avois coutume de faire. Je le » lui fis connoître une fois , non pas peut-être » à lui-même , mais il le sut , il en badina , et » n'en fut pas offensé. »

M. de la Motte , après avoir gardé son hôte pendant un mois , et s'être assuré de ses dispositions , prit des arrangemens avec le général des chartreux et avec l'abbé de la Trappe , pour le faire passer dans cette maison. Il y fut admis ; il y persévéra dans la pénitence et la ferveur religieuse , et survécut à son bienfaiteur , qui toute sa vie , conserva pour lui l'affection du plus tendre des pères.

Pour suffire à tant de charités et de bonnes œuvres de tous les genres, M. de la Motte avoit besoin d'user de la plus sévère économie. Mais, dès qu'il s'agissoit de venir au secours des malheureux, il n'étoit point de sacrifices qui pussent l'arrêter. Outre ceux dont nous avons déjà parlé, il en fit un qui lui coûta beaucoup. C'étoit une de ses grandes satisfactions de retenir à dîner les ecclésiastiques qui venoient de loin pour le voir ; il y renonça lorsqu'il vit qu'en égard à l'étendue de son diocèse, il ne pouvoit donner cette marque de son amitié à ses prêtres, qu'en doublant habituellement la dépense de sa table au préjudice d'un grand nombre de pauvres qui attendoient de lui le nécessaire.

Cependant tout ce que faisoit le charitable évêque, en faveur des malheureux de toutes les classes, ne le satisfaisoit pas encore. Son cœur fut toujours plus grand que sa fortune ; et sa joie, lorsqu'il avoit soulagé un nombre de misérables, étoit encore troublée par le chagrin de n'avoir pu les soulager tous. « Je suis accablé de » mandeurs, écrivoit-il dans une circonstance, » et c'est véritablement une croix ; parce que je » suis forcé de tout refuser, n'ayant plus rien. » Ce qu'il disoit quelquefois, que la vraie charité doit aller jusqu'à se faire pauvre pour l'amour des pauvres, il le pratiquoit habituellement, et lorsqu'après avoir épuisé tous ses moyens ordinaires, il voyoit encore des malheureux dans le besoin, il avoit recours aux expédiens de la pauvreté, il empruntoit, il vendoit, il faisoit argent de ses meubles. Son homme d'affaires lui ayant un jour acheté de l'étoffe pour meubler, dans son

palais , l'appartement destiné aux étrangers , il parut d'abord fort content du marché ; mais , bientôt après , touché de quelque nouveau besoin des pauvres , il fit revendre l'étoffe à leur profit. Ce ne fut pas là pour lui la matière d'un grand sacrifice ; il en fit un qui dut lui coûter davantage ; ce fut à l'occasion de l'explosion d'un magasin à poudre dans une des villes de son diocèse. Après avoir été consoler sur les lieux les malheureuses victimes de ce terrible accident , et s'être épuisé pour leur procurer les premiers soulagemens , il résolut de vendre ce qu'il avoit de plus précieux dans sa chapelle : c'étoient des vases de vermeil servant au sacrifice , et des ornemens pontificaux , richement brodés. Il les fit porter à Paris et exposer en vente. Madame Louise en fit l'acquisition , et lui manda qu'elle l'avoit faite à des conditions assez avantageuses pour vouloir que l'usage lui en restât toute sa vie. M. de la Motte sentit toute la délicatesse du procédé , ratifia la vente , mais sans vouloir souscrire à la condition qu'y mettoit la généreuse princesse : en sorte que ces effets restèrent au couvent des Carmélites de Saint-Denis , où ils sont soigneusement conservés , et comme précieux en eux-mêmes , et comme plus précieux encore pour avoir été à l'usage du saint de notre siècle.

Enfin le saint évêque , portant jusqu'au delà du tombeau ses vues de miséricorde et sa tendre compassion pour les malheureux , trouva le moyen de leur assurer les effets de sa charité , et de se survivre en quelque sorte à lui-même , en se donnant pour successeur un vrai père des

pauvres, et comme il aimoit à l'appeler, un saint Jean l'Aumônier.

Ce n'étoit pas seulement par ses aumônes, et en donnant son argent à ses pauvres diocésains, que le charitable pasteur leur prouvoit son affection, c'étoit aussi en leur donnant ses conseils, son temps, sa protection, en leur rendant tous les bons offices que des enfans peuvent attendre du meilleur des pères; en sorte que sa bonté compatissante, sa facilité, sa patience à écouter les pauvres, lui attiroient, de leur part, plus de bénédictions encore que toutes les largesses qu'il leur faisoit. Le plus misérable de ses diocésains avoit-il à lui parler de quelque affaire? il n'y avoit pas de jour où il ne pût obtenir une audience. Vouloit-il l'entretenir des besoins de son âme? il n'y avoit pas de jour où il ne pût le trouver au confessionnal. En un mot, tout entier à tous ceux qui s'adressoient à lui, il ne jouissoit pas d'un instant de loisir; ou, pour parler plus juste, son unique jouissance étoit de s'immoler sans cesse à tous les besoins de son troupeau.

Quoique sa grande vivacité lui eût fait de la patience une vertu très-pénible, il la pratiquoit néanmoins dans toute sa perfection, s'y encourageant par une belle pensée qu'il aimoit à suggérer aux personnes en place : « Que Dieu » se cache souvent sous la personne de l'im- » portun. » On le vit un jour, au retour d'un long voyage, et dans l'instant même de la première entrevue avec des parens et des amis venus à sa rencontre, distinguer une personne dont il avoit autrefois dirigé la conscience, et,

sans lui faire apercevoir son indiscretion ,  
passer une heure entière à écouter l'exposé  
qu'elle lui fit de ses peines d'esprit, et à les  
calmer. Il lui arriva quelquefois de succom-  
ber à l'ennui de certaines conversations insi-  
pides, par le sommeil, mais jamais par la  
brusquerie et la mauvaise humeur. En rappor-  
tant à une personne de confiance comment  
une dame avoit exercé sa patience pendant  
plusieurs jours : « Au bout d'une heure et demie  
» d'audience, dit-il, si quelqu'un entroit,  
» j'avois la douleur de lui entendre dire : *Il est*  
» *triste de ne pouvoir jouir un instant de*  
» *votre conversation.* C'est quelque chose d'as-  
» somment : cependant il faut l'entendre; car,  
» au fond, elle veut le bien. Supportons-nous  
» les uns et les autres. »

Rien n'étoit plus à charge au saint évêque  
que d'avoir à écrire des lettres de recommanda-  
tion, et d'être obligé de solliciter des grâces  
pour ses diocésains : il le faisoit cependant  
lorsqu'on l'en prioit, et on l'en prioit très-sou-  
vent. « C'est exiger de moi ce qui me coûte le  
» plus, disoit-il à ce sujet, que de me faire  
» écrire pour des grâces. Je les fais aussi volon-  
» tiers, que peu volontiers je les demande...  
» Le bon Dieu, qui ne m'envoie pas de croix  
» personnelles, m'accable de celles des autres.  
» Je vous avoue que j'aimerois mieux être  
» évêque de Quebec que d'Amiens. Toutes les  
» lettres et recommandations qu'on m'adresse  
» me remplissent mon temps et me consomment.  
» Je voudrois être tout à mon état, et me voilà  
» distrait par des soins qui n'y ont pas le moins

» dre rapport. Ajoutez que ; dans le temps que  
» les uns ont à se plaindre de mes importu-  
» nités, les autres se plaignent que je ne sollicite  
» pas assez. Voilà donc mon sort, celui de souff-  
»rir : Dieu veuille que ce ne soit pas sans profit. »

Ce n'étoit pas assez pour le saint évêque d'embrasser avec courage les travaux pénibles attachés à sa dignité, et d'en soutenir avec patience les embarras et les sollicitudes ; aux austérités qu'il trouvoit dans l'épiscopat, et à celles que prescrivait le christianisme, il ajoutoit encore diverses austérités de choix ; et sa vie, simple et commune en apparence, cachoit toute la sévérité de la pénitence. Jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, il ne fit qu'un repas par jour ; et, le vendredi, son jeûne étoit plus austère que les autres jours. Le soir il faisoit une très-légère collation ; et ce n'étoit pas chez lui un régime de santé, tel que l'observent quelquefois les riches, qui ne pourroient, sans s'altérer le tempérament, se permettre un souper après le dîner splendide qu'ils ont fait. M. de la Motte dinoit très-sobrement, et ne mangeoit ordinairement que d'un plat, de celui qui se trouvoit sous sa main. Personne ne connoissoit les mets qu'il aimoit le mieux. Son cuisinier lui-même ne put jamais réussir à deviner ses goûts. On servoit, à différens jours, différens plats à sa portée ; il mangeoit également des uns et des autres, sans laisser soupçonner la moindre préférence pour aucun. Une demi-livre de pain chaque jour lui suffisoit ; il mangeoit peu de viande ; il buvoit peu de vin, et jamais pur. C'étoit comme naturellement,



et sans la moindre apparence d'affectation , qu'il suivoit cet ordre de sobriété dans sa maison. S'il avoit des étrangers, sa table étoit servie suivant la qualité des personnes qu'il y recevoit, et alors, la gaieté de sa conversation, et son ton d'aisance dans les attentions qu'il avoit pour ses convives, ne leur permettoient pas de remarquer que, tout entier à eux, il s'oubloit lui-même. Dans le cours de ses visites pastorales, et toutes les fois qu'il prenoit ses repas ailleurs que chez lui, il mangeoit indifféremment de tout ce qu'on lui offroit, aimant mieux manquer à l'abstinence d'un jour, que de donner à connoître celle qu'il pratiquoit habituellement.

Il étoit âgé de quatre-vingts ans, lorsque, cédant aux instances qu'on lui en fit, il consentit à prendre un léger déjeuner après sa messe. « Ce sont mes domestiques, disoit-il, qui ont imaginé de soigner ainsi ma vieillesse. » Ils prétendent me faire vivre ; il ne seroit pas de la charité de contrister toujours les attentions que la charité a pour nous. » Mais jusqu'à la dernière année de sa vie, il observa les jeûnes de l'Eglise, et fit surtout le carême avec une effrayante austérité. Il passoit tout ce saint temps dans son séminaire. Il ne paroissoit pas alors au réfectoire, comme au temps des retraites : on le servoit chez lui où il mangeoit seul ; et il eût trouvé, sans doute, bien peu de séminaristes qui eussent voulu passer le carême à sa table. Il s'interdisoit l'usage du beurre et des œufs, et ne mangeoit du poisson que le dimanche. Son dîner ordinaire consistoit

en un plat de gros pois cuits à l'eau et assaisonnés à l'huile. Le soir, un petit morceau de pain sec, avec un verre d'eau, faisoit sa collation. La règle qu'il suivoit pendant ce temps, pour sa nourriture, étoit celle des solitaires de Sept-Fonts, comme on le voit par une lettre qu'il écrivoit à une personne de confiance. « Dieu, » dit-il, me fait la grâce de soutenir le carême » au séminaire; je vis, dans ma chambre, à » l'ordinaire de Sept-Fonts, et je me porte on » ne peut mieux. » Si on lui parloit de l'austérité de son carême, il répondoit quelquefois, en plaisantant, que le régime qu'il suivoit étoit affaire de convention entre lui et son vieux estomac qui s'en accommodoit fort bien. D'autres fois il disoit que l'Eglise, en ordonnant ce temps de pénitence, n'avoit pas eu en vue de flatter notre sensualité. Il lui échappa, un jour, d'avouer, dans une confidence amicale, qu'il souffroit habituellement de la faim : « Et c'est là » toute ma pénitence, ajouta-t-il, car on s'ac- » coutume à la qualité des alimens. » Mais ce n'est pas, sans doute, sans qu'il en ait auparavant coûté beaucoup à la nature.

Le saint pénitent trouvoit un autre moyen habituel de mortification dans la privation du sommeil auquel il ne donnoit que très-peu de temps. Nous avons déjà remarqué que dans les froids les plus rigoureux de l'hiver, il se levait, au plus tard, à quatre heures : il étoit quelquefois levé à trois heures, et même à deux. Souvent encore il se levait pendant la nuit, et il en passoit une partie en adoration, devant le Saint Sacrement, dans la chapelle de l'évêché.

lui pendant la maladie. « Rien ne me fait plus » souffrir, disoit-il quelquefois, que de voir le » mouvement qu'on se donne pour empêcher » que je ne souffre. » Ses dispositions, à cet égard, étoient si bien connues, qu'une personne respectable, qui s'intéressoit vivement à sa conservation, ayant fait un voyage exprès pour s'assurer des soins qu'on prendroit de lui pendant une maladie, eut la constance de rester huit jours dans sa chambre, et auprès de lui, sans qu'il le sût, et de repartir, sans lui parler, lorsqu'il se trouva hors de danger; en sorte que ce ne fut que long-temps après sa guérison que le prélat apprit, par hasard, de quelqu'un qui l'en croyoit instruit, ce trait d'attachement vraiment héroïque.

Il est aisé d'imaginer combien un homme si mortifié en tout le reste, devoit être sobre dans ses amusemens; il n'en connoissoit presque point; il se délassoit d'une occupation par une autre; il ne se permettoit aucun des plaisirs qui flattent les sens, il ne jouoit jamais, et jamais on ne jouoit chez lui. Il se promenoit rarement; il ne voyageoit que par nécessité ou pour son édification. Le plus doux, et presque le seul de ses délassemens, o'étoit celui qu'il trouvoit dans la société de quelques ecclésiastiques vertueux auxquels il pouvoit ouvrir son cœur, et faire part de ses sujets de consolation ou de tristesse dans l'ordre de la religion. Il nous apprend lui-même que la somme de ses peines et de ses chagrins excéda toujours de beaucoup celle de ses consolations. Il disoit qu'il n'avoit pas passé un seul jour dans l'épiscopat ,  
sans

sans désirer d'en être déchargé. Les maux de la religion, les scandales dans l'Eglise, ceux surtout dont il étoit témoin dans son diocèse, lui remplissoient le cœur d'amertume et le dévouoient à une espèce de martyre continuel.

A voir le zèle et la fidélité du saint évêque pour tous les devoirs de son état, on auroit cru qu'il goûtoit la plus douce consolation en les remplissant; on se seroit trompé. Il avoit une sorte d'horreur naturelle pour tout ce qui le donnoit en spectacle; et, quoique personne ne gagnât plus que lui à être vu, personne ne craignoit tant de se montrer. « On est heureux, » disoit-il, quand on fait avec goût ce qu'on fait » par devoir; ce bonheur n'est pas pour moi. Je » sens toujours de la répugnance, non pas au » bien en général, mais aux devoirs de mon » état. Je ne prêche qu'à contre-cœur; je ne » chante pas une grand'messe que ce ne soit » avec peine; je ne fais aucun curé que je n'en » sois tourmenté. C'est une fonction également » pénible et triste que les ordinations; parce » que je suis persuadé que, parmi de bons sujets, » j'en ordonne plusieurs qui ne sont pas ce qu'ils » devroient être. » C'est ainsi que Dieu fait passer par les plus rudes épreuves ceux de ses fidèles serviteurs auxquels il destine ses plus riches couronnes.

Tant de souffrances, et un genre de vie si austère, ne satisfaisoient pas encore le désir qu'avoit le saint évêque de se rendre conforme en tout à Jésus crucifié, le grand modèle des pasteurs; et cette âme privilégiée, ce cœur si pur dans tous les âges, ce pontife appelé saint

pendant sa vie, affligeoit son corps, crucifioit sa chair, et s'efforçoit d'expier sous la haire et le cilice, des offenses qui, sans être les siennes, ne lui parurent jamais étrangères, parce qu'elles étoient des offenses faites à son Dieu, et par un peuple dont il étoit le pasteur.

En voyant ce grand amour des souffrances dans un homme mort à lui-même, on imagineroit volontiers que son commerce auroit dû se ressentir de l'austérité à laquelle il se devoit; mais, par un contraste frappant, chef-d'œuvre de la religion, M. de la Motte étoit l'homme de son siècle le plus aimable peut-être, et le plus propre à faire goûter la vertu. Un extérieur gracieux et prévenant, une tournure d'esprit fine et enjouée, une imagination vive et féconde, des connoissances très-variées, un penchant décidé pour la bonne plaisanterie, tout cela, joint à un excellent cœur, le rendoit les délices de la société quand il s'y montrait, et annonçoit qu'il en eût été l'idole, pour peu qu'il eût voulu s'y livrer. Personne n'avoit le talent de dire des choses honnêtes avec plus de délicatesse; ses lèvres distilloient la persuasion; on ne pouvoit l'entendre sans être de son avis. Sa conversation plaisoit aux âmes vertueuses, elle plaisoit aux gens d'esprit. Gresset, juge compétent en matière de goût, ne trouvoit à personne au monde un esprit plus délicat, et un meilleur esprit, qu'à son vertueux évêque. Lorsqu'on étoit assez heureux pour rencontrer ensemble ces deux grands hommes, ce qui n'étoit pas rare, on étoit sûr d'entendre les choses les plus intéressantes et pour le fond et pour la forme. On

gardeoit le silence pour les engager à s'emparer de la conversation; et le plaisir de les entendre, toujours trop court au gré de la compagnie, finissoit par l'admiration et le respect.

La justesse d'esprit du saint évêque lui faisoit sentir vivement les ridicules et les travers; et son enjouement naturel les lui présentoit toujours sous le point de vue le plus plaisant. Aussi disoit-on communément, qu'il auroit été l'esprit le plus agréablement caustique s'il n'eût été le cœur le plus vertueux. Mais sa religion, toujours maltresse de son esprit, ne lui permettoit pas le moindre écart dont il eût pu se repentir. C'étoit avec une merveilleuse adresse, et avec tous les ménagemens de la charité, qu'il savoit, dans une société, réprimer l'indiscrétion, donner un bon avis, condamner un abus, venger un absent, détourner un propos flatteur dont il étoit le sujet. Il se contentoit de donner une leçon lorsqu'il eût pu immoler au ridicule et se faire honneur d'un bon mot. Dans l'occasion, cependant, il humilioit l'orgueil et la mauvaise foi, il réduisoit à sa valeur un propos tendant à affoiblir le respect dû à la piété ou aux personnes qui la pratiquoient; mais alors, encore, la causticité du remède étoit mitigée par la légèreté de la main qui l'appliquoit.

Qu'il me soit permis, pour justifier ce que j'avance, de rassembler ici, sous un seul point de vue, quelques-unes des plainsanteries innocentes, des reparties vives et des saillies ingénieuses de l'aimable prélat, prises entre une infinité d'autres, dans lesquelles on découvrira

roit également la moralité jointe à la finesse de la pensée et à tout l'intérêt de l'à-propos.

Le cardinal de Fleury, auquel M. de la Motte faisoit une visite en passant par Versailles, lui demandoit s'il venoit de bien loin : « Sans faire beaucoup de chemin, répondit-il, j'ai vu en deux jours, les deux bouts du monde, la Trappe et la cour. »

Après avoir entendu un discours latin, au commencement et à la fin duquel il avoit reçu des éloges ; ne voulant ni applaudir aux louanges qu'on lui avoit données, ni refuser à l'orateur celles qu'il méritoit : « Votre discours, monsieur, lui dit-il, est très bon, mais pourvu qu'on le prenne, comme le poisson, entre queue et tête. »

Un jour qu'il étoit descendu dans une abbaye de bénédictins, accompagné du père Duplessis, le prieur de la maison ; en apercevant le célèbre missionnaire qu'il connoissoit beaucoup, courut l'embrasser avec la démonstration de l'amitié la plus cordiale. Le prélat, témoin de l'empressement réciproque du jésuite et du bénédictin, s'écria : *O admirabile commercium !* C'étoit une antienne de l'office du jour.

Un ecclésiastique lui faisoit voir un nécessaire d'argent fort élégant, dont il venoit de faire l'empléte. M. de la Motte en examina, en détail, toutes les pièces, et lui dit : « Où est donc la boîte au rouge ? »

On lui avoit préparé un grand feu pour le recevoir, c'étoit en plein été, et on le prioit de s'en approcher, en lui rappelant ce qu'a dit saint François de Sales, *que le feu est bon en*

*tout temps.* « Vous imaginez bien , répondit » M. de la Motte, que le saint évêque vouloit » parler du feu de la cuisine. »

Quelqu'un souteuoit , comme une vérité incontestable , que , sur une table où il se trouvoit assez pour six, il y avoit assez pour huit. « Assez, reprit M. d'Amiens, si vous parlez des » bougies qui éclairaient les convives. »

Gresset lui demandoit un jour, à quelle cause il croyoit qu'en dû attribuer cette espèce de délire irrégulier qui agitoit les écrivains du siècle ? « C'est le cœur, dit-il, qui leur fait mal à la tête. »

Un seigneur, qui devoit dîner avec le saint évêque, se félicitoit de cet avantage, et le prioit de vouloir bien le guérir de ses douleurs d'estomac, comme il avoit guéri, disoit-il, une personne de sa connoissance. « Voilà, M. le marquis, répondit-il, une belle réputation que vous voudriez me faire ; c'est-à-dire, que vous » me prenez pour de la drogue, et que bientôt » la thériaque et moi nous serons frères et » sœurs. »

Un saint religieux de Sept-Fonts lui disoit qu'il étoit ravi de le voir arriver, parce qu'il avoit confiance en lui pour la guérison d'un malade de la maison. « Eh ! mon cher, lui répondit M. de la Motte, ne voyez-vous donc pas » que si j'étois homme à miracles, je me garderois bien de les faire ici quand vous y êtes, » je n'en aurois pas l'honneur ? »

On lui disoit un jour qu'un peintre, chargé de faire le portrait d'un saint pour une église, avoit copié le sien : « Me voilà donc, répondit-



» il, un saint en peinture : pourquoi faut-il que  
» je sois en même temps un si grand pécheur en  
» réalité. »

Un seigneur, qui le connoissoit beaucoup,  
lui écrivit dans un temps où il étoit à la Trappe,  
qu'il lui adresseroit dans peu un jeune homme  
de ses amis, qui désiroit beaucoup de connoître  
ce monastère; qu'il le prioit de satisfaire sa cu-  
riosité, et surtout, afin de lui donner une idée  
des austérités qui se pratiquent dans la maison,  
de lui faire expédier une bonne dose de disci-  
pline. « Le pèlerin peut arriver quand il voudra,  
» répondit M. de la Motte, je lui rendrai ici, à  
» votre recommandation, tous les offices de l'a-  
» mitié, mais quant à la discipline que vous  
» êtes bien aise qu'il reçoive, souvenez-vous  
» qu'il est essentiel que la lettre, dont vous le  
» chargerez à cet effet, porte, suivant l'usage :  
» *valeur reçue comptant.* »

Quelqu'un, dans une juste mais excessive  
douleur, demandoit s'il n'avoit pas bien sujet  
de se plaindre : « De vous plaindre à Dieu, lui  
» dit le saint-évêque; mais point de Dieu. »

Une mère désespérée d'avoir perdu son enfant  
en bas âge, vint le trouver, et sembloit, dans  
l'excès de sa désolation, lui demander qu'il le  
ressuscitât. Il le fit en quelque sorte, et la ren-  
voya consolée, en lui disant : « Eh, madame,  
» je vois que vous êtes dans une grande erreur !  
» Vous regardez toujours votre enfant avec des  
» yeux de mère. Ces yeux trompeurs vous mon-  
» trent un mort, et vous pleurez ! Prenez donc  
» vos yeux de chrétienne, vous verrez, comme

» moi, ce cher fils vivant heureux au sein de  
» Dieu, et vous vous réjouirez. »

Dans une compagnie où se trouvoit M. de la Motte, quelqu'un, avec une affectation un peu maligne, demandoit si, depuis que la suppression des jésuites avoit été prononcée en France, c'étoit un mal de parler contre eux, et quel péché ce pouvoit être. Le saint évêque, prenant la parole, répondit : « Je ne dirai pas que ce  
» soit un péché contre la foi ; c'est à vous à voir  
» à quel point il peut blesser la charité : mais  
» nous avons vu un temps où vous vous en seriez bien gardé, comme d'un grand péché  
» contre l'espérance. »

Un ecclésiastique entêté des dernières erreurs, et que M. de la Motte avoit réduit à ne pouvoir plus même lui répondre rien de spécieux, lui dit qu'il prenoit le parti de se taire et de s'envelopper du manteau de l'humilité. « Ce manteau-là, reprit M. de la Motte, vous  
» pourriez bien le porter au temps de la canicule. »

Le duc de Bourgogne, frère du roi, jeune prince vertueux, et qui savoit déjà accueillir la vertu, lui disoit qu'il étoit étonné qu'on eût attendu si long-temps à le faire évêque. « C'est, monseigneur, lui répondit M. de la Motte, que quand  
» le roi votre aïeul a une faute à faire, il la fait  
» le plus tard qu'il peut. »

On faisoit, en sa présence, une longue énumération des abbayes, pensions et prieurés accumulés sur la tête d'un seul homme, et surajoutés au produit de son riche archevêché. Quand

on eut calculé tous ses revenus : « Et puis encore ses messes , ajouta M. de la Motte. »

Un de ses prêtres , de conduite équivoque , lui faisoit demander par un protecteur , la permission de dire deux messes les dimanches et les fêtes , pour la commodité du public. « Eh ! monsieur , répondit-il , comment lui permettrois-je de dire deux messes , moi qui tremble déjà qu'il n'en dise trop d'une ? »

Une personne , qui en usoit assez librement avec le saint évêque , lui disoit après avoir entendu sa messe , qu'elle lui avoit paru un peu longue. « Vous avez raison , lui répondit M. de la Motte , sur le même ton de plaisanterie : c'est qu'au *Memento* tous vos besoins me sont venus à l'esprit , et je n'en finissois pas. »

Comme on ne doit parler que pour se faire entendre , M. de la Motte ne pouvoit souffrir la manière de certains auteurs qui n'écrivent , ce semble , que pour se faire deviner. Un jour il en rencontra un , qui lui lut une de ses productions ainsi écrite en style énigmatique. Il l'écouta attentivement , lui fit ensuite différentes questions sur ce qu'il entendoit par différentes façons extraordinaires de s'exprimer. « Par ceci , lui répondit l'auteur , je veux dire telle chose ; et par cela telle autre. Vraiment , reprit le prélat , vous voulez dire de très-bonnes choses ! et que ne les dites-vous donc ? »

Un ecclésiastique un peu vain parloit en sa présence , de sa facilité à composer , et disoit que ses sermons lui coûtoient très-peu. « Ce qui a coûté le moins au prédicateur , répondit M.



» d'Amiens, est ordinairement ce qui coûte le plus aux auditeurs. »

Il demandoit un jour à un de ces orateurs chrétiens qui ont plus d'esprit pour bien dire, que de vertu pour bien faire, s'il faisoit ses sermons. Celui-ci parut surpris et en quelque sorte offensé, de ce que le prélat sembloit le soupçonner de prêcher les sermons d'autrui. « Je vois bien, mon cher abbé, lui dit alors M. de la Motte, que vous ne prenez pas ma pensée ; je demande si vous faites ce que vous dites ? Voilà ce que j'appelle faire ses sermons. »

Un religieux venoit de prêcher devant M. d'Amiens, un discours qui se trouvoit tout au long, dans un livre nouvellement imprimé. Pendant qu'il débitoit son sermon, un chien s'étoit mis à aboyer, et l'on avoit eu beaucoup de peine à le faire taire. « Eh que ne lui laissez-on faire son métier, dit M. de la Motte, il en seroit au voleur. »

On complimentoit beaucoup un prédicateur sur le sermon qu'il avoit prêché. M. de la Motte, qui s'étoit aperçu que ce sermon avoit été pris dans un auteur imprimé, et qui n'aimoit pas qu'on se permit des plagiais aussi crus devant un auditoire instruit, se joignit à ceux qui félicitoient l'orateur, et lui dit : « Pour moi, je vous assure que je revois toujours ce discours avec un nouveau plaisir. »

Le saint évêque, dans sa vieillesse, avoit la tête fort chauve. Un jour qu'il dînoit chez un maréchal de France, ce seigneur, en le plaisantant sur le ton de l'amitié, lui conseilloit de

prendre une perruque. « Je voudrois auparavant, répondit M. de la Motte, savoir ce qu'en pense madame la maréchale. » La dame répondit, que la plus brillante perruque, à son avis, lui iroit moins bien que son peu de cheveux. « S'il s'agissoit de quelque disposition militaire, reprit alors le prélat, je ne voudrois prendre conseil que de M. le maréchal ; mais en fait de toilette, on conviendra que je puis m'en tenir à l'avis des dames. »

Dans une occasion où il avoit été harangué par les corps de la ville, un ecclésiastique, doué du talent de la parole, et même prédicateur distingué, se tira fort mal du compliment qu'il étoit chargé de lui faire : on en paroissoit étonné. « Et pourquoi s'étonner, dit M. de la Motte, qu'une langue accoutumée à la vérité, se refuse au mensonge ? »

Un jeune ecclésiastique, qui pour être d'une naissance fort commune, n'en avoit pas moins de vanité, lui disoit, en se présentant devant lui avec un extérieur fort mondain, qu'il avoit parié avec quelqu'un, qu'il paroîtroit devant sa grandeur avec des manchettes. « En effet, » répondit M. de la Motte, comme vous êtes le premier de votre famille qui en ayez porté, » cela pouvoit très-bien faire la matière d'un pari. »

Quelqu'un désapprouvoit beaucoup un ecclésiastique, supérieur et directeur d'une communauté religieuse, de ce qu'en entrant dans son emploi, il avoit commencé par faire vendre une bibliothèque dont il devoit avoir l'usage, et qui renfermoit une collection précieuse des saints

Pères. « Ne voyez-vous pas, dit M. de la Motte, » que désormais tout occupé des mères, il n'aura » pas le temps de songer aux pères ? »

Pendant un froid rigoureux, dont on voyoit bien qu'il devoit souffrir, dans l'usage où il étoit de ne pas s'approcher du feu, on lui conseilloit de porter un manchon ou des gants. « Telles » sont, répondit-il, mes conventions avec mes » mains, qui sont mes deux fidèles servantes : » je les nourris comme moi, mais je ne les habille point. »

Une dame se plaignoit amèrement à lui, et comme d'une espèce d'insulte, de ce qu'un de ses grands vicaires, dont elle étoit parente, n'avoit pas voulu qu'elle entrât dans son appartement. M. de la Motte l'apaisa en lui disant : « Eh ! ne voyez-vous pas, madame, que ce que » vous regardez comme une incivilité, est un » compliment ? Si vous étiez moins aimable, on » auroit moins peur de vous. »

Une de ces femmes dissipées qui parlent beaucoup sans jamais rien dire, lui demandoit comment il pouvoit s'entretenir si longuement avec des religieuses. « Et moi, lui répondit le saint » évêque, je voudrois savoir comment font les » dames du monde pour soutenir des heures » entières de conversation, n'ayant à parler que » pompons et dentelles, et dentelles et pompons ? Avec mes religieuses, nous parlons des » quatre fins de l'homme. »

Un prédicateur qui étoit fort peu suivi, avoit prêché sur le pardon des injures. « Il a beau » prêcher le pardon, dit M. de la Motte, je con-

» nois quelqu'un qui ne lui pardonnera pas ;  
 » c'est la loueuse de chaises. »

Un autre, qui prêchoit le carême dans sa cathédrale, et qui n'inspiroit pas plus d'intérêt à ses auditeurs, prit néanmoins la liberté de faire un jour à M. de la Motte, une remontrance assez vive sur ce qu'il avoit sommeillé quelquefois pendant ses sermons. « C'est bien malgré moi, répondit le prélat ; mais dans le fond, j'imagine qu'il y avoit à cet égard un abonnement tacite entre nous ; et qu'en ne me plaignant pas de ce que vous m'invitiez un peu au sommeil, vous ne vous plaindriez pas non plus quand j'aurois le malheur d'y succomber. »

Un bon curé, homme assez borné, s'applaudissoit lui-même de tout son cœur, d'un sermon presque ridicule qu'il venoit de prêcher. « Il faut convenir, mon cher curé, lui dit M. d'Amiens, que vous ne pouviez nous rien dire de mieux que ce que nous avons entendu. » L'orateur fut le seul qui prit le compliment du côté favorable.

M. de la Motte s'égayoit quelquefois sur le compte de la médecine ; et le grand âge auquel il étoit parvenu sans y avoir recours, sembloit l'y autoriser. « Bien des gens, disoit-il, ne comptent que les malades que la médecine guérit, et ils ont confiance en elle. Pour moi, qui compte aussi ceux qu'elle tue, je la redoute. »

En voyant un de ses diocésains user chez lui du privilège d'incivilité que les petits-maîtres s'arrogent dans les sociétés, de tourner le dos au feu, et de servir d'écran à la compagnie, il lui

dit avec son ton ordinaire de bonne humeur :  
« Je savois bien, monsieur, que le picard avoit  
» la tête chaude, vous m'apprenez qu'il a le cul  
» froid. »

Le supérieur d'une maison religieuse, où l'abstinence étoit de règle, lui représenta que sa maison étoit trop imposée aux décimes, parce qu'il étoit obligé de nourrir ses religieux en maigre, et que le maigre coûtoit plus que le gras. « Je distingue deux sortes de maigre, lui » répondit M. de la Motte : le maigre-gras et le » maigre-maigre. S'il est question du premier, » il coûte plus que le gras ordinaire ; mais si » vous voulez vous en tenir au second, suivant » l'esprit de votre saint fondateur, il vous coûtera » moins que le gras le plus ordinaire. Ainsi, ce » qui vous paroitroit une raison de demander une » diminution de vos charges, m'en paroit une de » les augmenter. »

Un ecclésiastique de sa maison se trouva impliqué en justice, dans une affaire de gros intérêt, qui faisoit peu d'honneur à sa délicatesse, et de nature même à jeter des nuages sur sa probité. M. de la Motte, sans attendre le jugement, lui dit : « Mon cher abbé, vous jouez trop » gros jeu dans cette affaire : si vous la gagnez, » vous n'avez plus besoin de moi ; et si vous la » perdez, je n'ai plus besoin de vous. »

Le saint évêque avoit fait des reproches au prieur d'un monastère, accusé par un de ses religieux, d'être fauteur d'un libelle périodique contraire à la pureté de la foi, qu'il introduisoit dans son convent. Le prieur chercha à se disculper en récriminant contre le religieux, qu'il



» elle , une grâce que je voudrois obtenir au  
 » prix de tout mon sang. Continuez de la deman-  
 » der, lui dit le bon Louis XV ; qui comprit  
 » fort bien de quelle grâce il vouloit lui parler. »  
 Comme ce prince lui racontoit les importunités  
 qu'il essayoit lorsqu'il vaquoit quelque riche  
 bénéfice ; « Bientôt, lui dit M. de la Motte ,  
 » votre majesté aura à nommer à une abbaye  
 » pour laquelle on ne l'importunera pas. » Il  
 parloit de celle de la Trappe dont l'abbé étoit  
 à l'extrémité. « Vous avez raison, répondit le  
 » monarque, celui qui a cette abbaye la possède  
 » à titre trop onéreux pour qu'on s'empresse  
 » de la demander. » Quelques années après ; la  
 même abbaye ayant vaqué de nouveau, le roi  
 demanda à plusieurs évêques qui se trouvoient  
 à son lever, si elle feroit plaisir à quelqu'un  
 d'eux. « Je l'ai déjà offerte, ajouta-t-il, aux  
 » abbés qui étoient hier à mon coucher, pas  
 » un seul n'en a voulu. Il n'y a que l'évêque  
 » d'Amiens à qui je me garderai bien de l'of-  
 » frir, car il seroit homme à me prendre au  
 » mot. »

La saine reine , modèle de vertu sur le trône ,  
 comme le saint évêque l'étoit dans l'épiscopat ,  
 eût désiré de le voir et de l'entendre plus sou-  
 vent. Elle ne manquoit pas de l'inviter à se  
 rendre à Compiègne lorsque la cour y alloit ; et  
 quelquefois elle l'y détermina, en détruisant les  
 prétextes qu'il alléguoit pour s'en dispenser ;  
 tantôt « qu'il n'avoit pas d'habit court, et que  
 » les tailleurs d'Amiens n'en savoient pas faire à  
 » l'usage des évêques ; tantôt qu'à son âge il

» n'étoit plus bon à rien qu'à figurer dans une collection d'antiques. »

« Tâchez, lui écrivoit la princesse, de venir nous voir un petit moment. J'espère tout de vos prières ; je m'y recommande particulièrement. — Pardonnez-moi, si je vous importune encore pour ce pauvre malheureux ; je m'y intéresse d'autant plus qu'il me procure l'occasion de vous assurer combien je vous respecte et vous aime. »

Tous les premiers samedis de chaque mois, M. de la Motte disoit la messe à l'intention de la pieuse princesse, qui lui offroit, pour ses honneurs, de petits présens, ouvrages de semaines : c'étoient des maximes de piété qu'elle avoit imprimées, des cordons d'aubes qu'elle avoit tressés, des tableaux de dévotion qu'elle avoit peints. « Je vous dois une extrême reconnaissance, lui écrivoit le saint évêque, de l'accueil dont votre majesté m'a honoré. — J'ose le lui dire ; elle a soulagé la honte que j'avois de me montrer ; et, en supportant ma surdité avec tant de patience, elle m'a enhardi de façon que, si je vis jusqu'à son premier voyage de Compiègne, je suis résolu d'y reparoitre. » La princesse le faisoit toujours assiéger en sa présence, ce qui lui faisoit dire qu'il étoit honteux d'avoir, comme les dames, tabouret chez la reine.

Un jour que le prélat se trouvoit, avec la famille royale, chez la duchesse de Villars : « Je crois, mon vénérable, lui dit la reine, que vous devez voir, dans notre cour, bien des abus qui échappent à nos yeux profanes. Celui

» qui me frappe le plus , répondit le saint évê-  
» que , c'est de m'y voir moi-même , goûtant la  
» consolation auprès de votre majesté , au lieu  
» d'être occupé à la répandre parmi mes pau-  
» vres diocésains. Et l'habit court , reprit le  
» Dauphin , croyez-vous que M. d'Amiens ne  
» l'ait pas sur le cœur ! Il est vrai , monseigneur ,  
» continua le prélat , que j'ai sur le cœur , et  
» que je trouve bien indigeste qu'on veuille  
» nous faire déposer ici , *de par le roi* , l'habit  
» que nous portons *de par Dieu*. » Le Dauphin  
lui donna ensuite occasion de dire son senti-  
ment sur d'autres abus relatifs à la résidence des  
évêques , et à la répartition , souvent injuste , des  
biens ecclésiastiques , qui élève certains favoris  
du sanctuaire à des fortunes qui deviennent des  
scandales entre leurs mains : « Savez-vous bien ,  
» mon saint , dit alors la reine à l'évêque , que ,  
» quand vous êtes avec mon fils , vous ne savez  
» plus que médire , et que je commence à crain-  
» dre qu'après avoir passé en revue les torts des  
» gens d'église , vous ne veniez à vous rabattre  
» sur ceux des reines ? Madame , reprit M. de  
» la Motte , le plus grand tort que les reines  
» puissent avoir , sera toujours de ne pas pren-  
» dre , en tout , votre majesté pour modèle.  
» Oh ! voyez donc , s'écria la princesse , ce que  
» c'est que respirer l'air des cours ! Ne voilà-  
» t-il pas que l'évêque d'Amiens parle aussi  
» le langage des courtisans les plus corrom-  
» pus ? »

Dans une autre occasion , la reine disoit à M.  
de la Motte , que les évêques qui faisoient faire  
des prières publiques pour écarter les autres

fléaux qui affligeoient leurs troupeaux, devroient bien en ordonner aussi pour obtenir la cessation du scandale occasioné par un déluge d'écrits licencieux qui inondoient la France. « Madame, » lui répondit le saint évêque, si nous ne nous » adressons pas à Dieu pour lui demander cette » grâce, c'est parce que Dieu a chargé le conseil » de Versailles de nous en faire jouir. Voilà » parler en évêque, reprend le Dauphin. Et » bien ! demandez donc à Dieu la conversion » de notre conseil. — Je me garderai bien, » monseigneur, de lui demander la vôtre. — » Il est vrai que, sur ce chapitre, je sais assez à » quoi m'en tenir ; mais combien d'autres sur » lesquels j'aurois besoin de conversion ! Ainsi » ne craignez pas de prier pour moi plus que » pour personne, quoique vous en dise la reine » qui ne demande que pour elle. »

Dès que l'évêque d'Amiens paroissoit à la cour, le Dauphin s'emparoit de lui, pour ainsi dire, et ne vouloit plus qu'il le quittât. Ce prince entretenoit, comme la reine, une correspondance épistolaire avec le saint évêque. « Je vous prie, » lui dit-il dans une de ses lettres, de ne jamais » douter de mes amitiés, et de vous ressouvenir tous les jours de moi devant Dieu, j'en ai » besoin. » Et dans une autre : « Rien de plus » édifiant ni de plus digne d'un pasteur tel que » vous, que les soins que vous vous donnez. Je » montrerai votre lettre au roi, qui entrera sûrement dans les mêmes sentimens que moi sur » ce qui vous regarde. » La mort de ce grand prince, qui couvrit la France de deuil, fut un des plus grands sujets d'affliction que M. de la

Motte eût essayé pendant sa vie. Il voulut arroser de ses larmes la cendre de celui qu'il avoit honoré comme l'appui de la religion : il alla à Sens , offrir le saint sacrifice sur son tombeau : il pria la reine de lui accorder son portrait tel qu'elle l'avoit fait tirer peu de jours avant sa mort; et il reçut comme un riche présent de la Dauphine , un morceau du manteau de lit que le vertueux prince portoit dans sa maladie.

La Dauphine partagea toujours les sentimens de son époux pour l'évêque d'Amiens; et, après la mort du Dauphin, elle continua de l'honorer de son estime et de lui demander ses conseils. Nous ne pouvons nous empêcher de rapporter ici deux lettres également honorables et à la vertueuse princesse qui les écrivoit, et au prélat digne de la grande confiance qu'elle lui marquoit. L'une est en date du 11 mai 1766; et la seconde, du 6 janvier 1767.

« C'est avec une vraie consolation, monsieur,  
 » que j'ai reçu votre lettre. Je ne craindrai point  
 » de vous ouvrir mon cœur, et de vous avouer  
 » que mon esprit est encore trop attristé pour  
 » pouvoir m'arracher du lit où j'ai vu presque  
 » expirer ce que j'avois de plus cher au monde.  
 » Mon cœur et mon esprit m'y ramènent sans  
 » cesse; et je vous avoue encore plus, c'est que  
 » je suis trop faible pour m'en défendre. Ce  
 » n'est pas pourtant que je ne pense souvent  
 » au bonheur dont il jouit: hélas! si je n'avois  
 » cette espérance, je n'aurois pu soutenir mon  
 » malheur. Je vous prie instamment, monsieur,  
 » de prier le bon Dieu pour moi, afin que ma

» douleur soit toujours selon sa sainte volonté,  
 » et qu'il me fasse la grâce d'en profiter, pour  
 » avoir part un jour à ses miséricordes. Conti-  
 » nuez, je vous prie, à me donner vos conseils,  
 » je me sens le plus grand désir de les suivre.  
 » J'ai remis à l'abbé Soldini un livre des offices  
 » que M. le Dauphin a fait; je ne doute pas  
 » qu'il ne vous l'ait déjà envoyé. Je vous prie,  
 » monsieur, d'être bien persuadé des sentimens  
 » d'estime et de vénération que j'aurai toute ma  
 » vie pour vous.

MARIE-JOSEPHE. »

« Si vous saviez, monsieur, la consolation  
 » que me donnent vos lettres, vous ne seriez pas  
 » si discret à attendre les occasions. Celle qui  
 » m'a procuré votre dernière, a été bien can-  
 » solante pour moi : les dispositions avec les-  
 » quelles mon fils (le Dauphin) a tâché de  
 » s'approcher de la sainte communion, m'ont  
 » fait verser des larmes bien douces. Je tâche-  
 » rai de profiter de vos avis pour lui. Dieu m'a  
 » mise dans le cas de la reine Blanche ; j'ai le  
 » plus vif désir de l'imiter. Je sens combien je  
 » suis au-dessous d'elle, mais j'espère que le  
 » bon Dieu ; malgré mon indignité, me donnera  
 » les forces et les talens nécessaires pour faire,  
 » de mes enfans, des sujets dignes de lui. L'ainé  
 » paroit pénétré de tout ce qui regarde la reli-  
 » gion, et avoir horreur du vice. Je me flatte  
 » que son père et son frère ne l'oublient pas  
 » devant Dieu, non plus que moi et mes autres  
 » enfans.

» Quoi que ma douleur soit toujours bien vive,

» demande la moindre permission avec la simplicité d'un enfant. »

« On ne peut exprimer la joie , la gaieté , la simplicité et le courage de cette sainte princesse , aimant son état , et se regardant comme plus heureuse d'y être , que de porter une couronne. C'est un miracle de la voir , dans les pratiques les plus austères , jouir de la force que n'ont pas celles qui , dans le monde , s'épargnent davantage ; de la voir mener la vie des carmélites , sans adoucissement , avec une gaieté admirable , et se portant à merveille. »

« Je suis revenu de Saint-Denis , mécontent de moi-même , avec la résolution de servir Dieu moins lâchement que par le passé. Je le dis , parce qu'en effet on ne peut voir cet exemple , sans être animé à un service qui fait le bonheur de quelqu'un qui a tant sacrifié pour lui. »

Tandis que M. de la Motte s'édifioit ainsi des vertus de la princesse carmélite , la princesse , de son côté , admiroit la sainteté , et s'estimoit heureuse de recevoir les leçons d'un si grand maître dans la vie spirituelle. Il n'est personne qui ne fasse ici cette réflexion : que l'évêque le plus vénérable , et la famille la plus auguste et la plus vertueuse en même temps , s'honoroiént également par leur estime et leur confiance réciproques.

Les princes et les seigneurs du plus haut rang , qui se piquent ordinairement d'imiter leurs maîtres , recherchoient avec empressement M. de la Motte lorsqu'il paroissoit à Paris. Chacun ambitionnoit

ambitionnoit la moindre relation avec lui, comme un titre honorable. Un seigneur qui avoit eu pour prison une citadelle située au diocèse d'Amiens, vint trouver le prélat aussitôt après son élargissement, et lui dit : « J'ai, monseigneur, une grâce à vous demander : chargez-moi, je vous prie, d'une petite commission pour Paris : que je puisse montrer un petit mot écrit de votre main, ma réputation sera rétablie. » Le saint évêque, dans la capitale même, étoit consulté par ce qu'il y avoit de plus éclairé dans le clergé et de plus éminent en piété dans toutes les conditions. Il y étoit honoré du peuple en la manière dont le furent toujours les hommes d'une sainteté extraordinaire et généralement reconnue. Il y reçut en différentes occasions les hommages les plus marqués de la vénération publique. On vouloit le voir, entendre sa messe, communier de sa main. On le suivoit dans les rues (1) ; les pères et les mères le montraient à leurs enfans ; et, ce qui étoit fort remarquable dans une ville comme Paris, on se mettoit à genoux pour recevoir sa bénédiction.

Pendant la tenue d'une assemblée générale du clergé à laquelle il assistoit, il prêcha le panégyrique de saint Vincent de Paul, dans l'église de Saint-Lazare, où il eut, parmi la foule brillante de ses auditeurs, les évêques et les autres membres de l'assemblée. Un des grands prélats du clergé de France ( M. Languet, archevêque

(1) C'est ce que l'on remarqua surtout un jour qu'il assistoit à une procession publique.



de Sens) écrivoit à cette occasion : « Il nous » enleva tous par son discours. Il s'est fait ici, » en toutes choses, une grande réputation. Outre » la sainteté qu'on lui connoît, et dont sa phy- » sionomie annonce la vérité, on l'a connu » pour un des saints les plus aimables, et qui » savent le mieux se concilier tous les cœurs. »

Un prince étranger, sur la seule réputation de M. de la Motte, se rendit à Amiens en 1772, tout exprès pour y faire connoissance avec celui dont il avoit ouï parler comme de l'homme le plus respectable et le plus respecté qu'il y eût en France; et après l'avoir vu, voici le témoignage qu'il lui rendit : « J'ai fait ma cour, à » Amiens, à un prélat âgé de quatre-vingt-dix » ans, dont le zèle et la ferveur nous surpren- » doient même dans un novice, et dont l'esprit, » les grâces et la gaieté embellissoient la jeunesse » la plus brillante. Il réunit à la fois l'avantage » d'être le prélat de la plus éminente sainteté, » et l'homme de société le plus charmant et le » plus aimable. Il prête à la religion des char- » mes infinis. Tel qu'il est, il me paroît une » preuve vivante, et dès lors la plus convain- » cante, du bonheur qu'il y a de porter le joug » du Seigneur. »

Au milieu de cette estime si générale et si justement acquise, le saint évêque savoit conserver la modestie du vrai mérite et toute l'humilité du christianisme. Une de ses maximes étoit que, quand même la religion ne feroit pas un précepte aux hommes de l'humilité, ils devroient encore s'exercer dans la pratique de cette vertu, pour s'épargner la plupart des chagrins de la

vie, qui ne viennent que de leur orgueil humilié. « Ecoutez beaucoup », écrivait-il à son homme d'affaires à Paris, et parlez pour ce qui me regarde. Il ne faut savoir ce qu'on dit de nous que pour tâcher de déconjurir quelque défaut, et le corriger. Le reste ne sert qu'à de vaines complaisances. Je vous l'ai dit plusieurs fois : nous devons retrancher les trois quarts, au moins, de ce qu'on nous dit d'avantageux de nous. Le monde nous loue pour la moitié de nos devoirs que nous faisons, et Dieu nous condamnera pour l'autre moitié que nous ne faisons pas. »

Nous avons déjà vu combien il avoit d'éloignement pour les louanges ; et l'on peut dire que la nécessité d'en entendre quelquefois, étoit un vrai supplice pour lui. Je lis dans une de ses lettres : « Les complimens me font échoir d'ennui, et je ne puis les entendre sans remords. »

Par le même sentiment d'humilité, il ne vouloit pas se prêter à ce qu'on tiroit son portrait. Un peintre qui le lui avoit dérobé sans qu'il s'en fût aperçu, et qui étoit content de son travail, vint le lui montrer, en le priant de lui dire son avis sur la ressemblance. M. de la Motte se régarda, avec un sourire d'étonnement ; et dit naïvement au peintre : « Vous vous adressez mal ; je vous avouerai qu'il y a bien trente ans que je ne me suis servi de miroir. »

Toutes les marques d'attention ou de distinction qui s'adressoient à lui, tout ce qui tenoit à le faire remarquer et à le donner en spectacle, lui étoit insupportable. Il refusa plusieurs

fois d'accepter des dédicaces que des auteurs vouloient lui faire de leurs ouvrages. « Je vous » serois véritablement obligé , répondoit-il à » un homme de lettres qu'il estimoit, de vou- » loir bien dédier votre ouvrage à saint Fran- » çois de Sales, et de ne penser nullement à moi » qui ne mérite et ne désire que d'être oublié. » Je vous le dis avec vérité, vous me ferez une » vraie peine, tant ce qui me met au jour me » contriste et me donne, ce me semble, de ri- » dicule; tant je me crois fait pour l'obscurité. » C'est par erreur que le respectable auteur des mémoires sur la vie du prélat, a cru qu'il m'a-voit permis de lui dédier mon *Écolier vertueux*: j'eus à la vérité son agrément pour faire imprimer la lettre par laquelle il me demandoit des détails sur la vie du jeune homme son diocésain, qui est le héros de ce petit ouvrage; mais il ne me fut pas permis de le lui dédier.

La longue expérience de l'humble prélat, jointe à un discernement exquis, sembloit ne lui avoir appris qu'à se défier de ses lumières, et à douter. Il aimoit à prendre conseil, et ne faisoit rien d'important sans l'avis des ecclésiastiques qu'il avoit jugés dignes de sa confiance. C'étoit sans la moindre peine qu'il faisoit dans l'occasion le sacrifice de ses sentimens, pour adopter ceux des autres. Il n'y avoit qu'un point sur lequel il se croyoit dispensé d'écouter les remontrances qu'on lui faisoit; c'étoit lorsque dans sa vieillesse, on le conjuroit de se ménager par un usage plus modéré du travail et des austérités. Il répondoit à cela, qu'à l'âge où il étoit parvenu, en jouissant d'une bonne santé, il croyoit

que peu de gens au monde avoient droit de lui donner des avis sur ce qu'il avoit de mieux à faire pour se bien porter et vivre long-temps.

S'il échappoit à M. de la Motte quelque-une de ces fautes que les plus justes ont souvent à se reprocher, il en faisoit l'aveu avec la plus édifiante simplicité. Il ne cherchoit aucun détour pour reconnoître une erreur ou pour avouer un tort. Il ne croyoit pas non plus que ce fût compromettre sa dignité que de défendre jusqu'aux excuses, même vis-à-vis d'un inférieur. Un de ses curés, à qui il faisoit des reproches très-bien fondés, entreprit de se justifier sur un ton si révoltant, que le saint évêque, dans un mouvement de vivacité, le renvoya avec indignation ; mais dès le jour même, il lui écrivit que, « sans rien changer à sa manière de penser sur » l'irrégularité de sa conduite et sur son opiniâtreté à la soutenir, il se reprochoit néanmoins » le traitement humiliant qu'il avoit fait subir à » un prêtre, et qu'il lui en faisoit ses très-humbles excuses. » Cette lettre fut pour le curé la matière d'un triomphe insolent auprès de ses paroissiens. Il porta l'audace jusqu'à en lire publiquement, à son prône, la partie qui paroissoit lui être favorable ; en supprimant celle qui l'établissoit coupable. Ce nouveau trait d'impudence eût mérité d'être puni par une nouvelle humiliation ; mais le prélat n'en fit pas même de reproche au curé ; charmé de pouvoir expier un léger tort par un pardon généreux.

Dans les occasions où M. de la Motte croyoit devoir parler de lui-même, pour repousser les

complimens et les louanges, il ne le faisoit jamais qu'en termes qui marquoient un vrai mépris de sa personne. Il n'étoit, à l'entendre, qu'un serviteur inutile, le dernier des évêques, et le plus grand des pêcheurs : personne au monde n'avoit autant besoin que lui que la miséricorde du Seigneur fût infinie. Et ce n'étoit point là de ces aveux équivoques d'une humilité d'ostentation, prêts à se démentir, si on parvenoit à s'en faire une parole. Ce qu'il disoit de lui-même, il le pensoit sincèrement, et il n'eût pas trouvé mauvais qu'en le disant et qu'on le pensât. Dans un temps où des méchans, plus ennemis encore de la pureté de la foi que de sa personne, affectoient de calomnier son zèle et ses vertus, et lui prêtoient dans leurs discours et leurs libelles, les sentimens les plus opposés à la droiture de ses vues, il se contenta de dire : « Je leur ai de l'obligation : les bonnes » âmes qui me orbiront tel qu'ils me supposent, » prient Dieu pour ma conversion ; et d'ail- » leurs, ils me font grâce de tant de défauts » réels que je me connois, qu'ils méritent bien » que je leur pardonne de m'en attribuer d'au- » tres sans raison. » Enfin le saint évêque, dans l'excès de son humilité, se croyoit si sincèrement inutile à l'Eglise, et indigne de l'épiscopat, qu'il fit les plus vives sollicitations pour qu'il lui fût permis de quitter son évêché. « Je » ne vous le cache pas, écrivoit-il à un ami à » ce sujet, je médite ma retraite. Je ne vou- » drois pas que la mort me surprît dans l'épis- » copat, mais dans la pénitence et l'humiliation,

» état qui convient à ma misérable vie passée et  
» présente. »

Son projet, comme on le voit, n'étoit pas de couler des jours plus doux à l'ombre d'une agréable solitude. Il vouloit se retirer à Sept-Fonts, et le vouloit si sérieusement, qu'après avoir assisté à l'assemblée générale du clergé, qui se tint en 1755, il se rendit dans cette maison, se flattant que lorsqu'une fois il y seroit, il trouveroit moins de difficulté à faire agréer à la cour le dessein de s'y fixer. Il passa plusieurs mois dans ce désert, sans que les prières qui lui furent adressées au nom de toutes les villes de son diocèse, ni les lettres particulières qu'il recevoit de tous les coins du royaume, eussent pu ébranler sa résolution, ni lui persuader qu'il fût, comme tout le monde le pensoit, une des premières colonnes de l'Eglise de France. « M'est  
» vrai, écrivait-il à ce sujet, que plusieurs  
» évêques me tourmentent, me damnent et  
» m'accusent d'abandonner l'Eglise : cela fait  
» pitié. Est-ce l'abandonner que de la mettre en  
» meilleures mains ? J'ai commencé hier ma soixante-quatorzième année. N'est-il pas juste, que  
» trouvant un successeur plus capable que moi du  
» gouvernement, et qui a trente ans de moins,  
» je passe le peu de temps qui me reste à vivre  
» dans l'exercice de la prière, pour obtenir misericorde ? Je n'agis ni par dépit ni par chagrin ; c'est par le désir de me sauver, et la  
» difficulté de le faire dans l'état où se trouve la  
» religion. Je ne suis ni d'un âge, ni d'une  
» science, ni d'une vertu à la bien soutenir. Je  
» ne comprends pas ce qu'on veut dire quand

» on me reproche de fuir le combat : car c'est  
» le cri de la plupart de ceux qui m'écrivent. Je  
» crois qu'il y a plus à endurer en se réduisant  
» à la prière et à la pénitence, qu'à l'espèce de  
» combat que nous voyons. Pourquoi se tour-  
» mente-t-on sur le motif de ma retraite ? Si je  
» me retirois à Avignon ou à Paris, avec une  
» bonne pension sur l'évêché, on pourroit vou-  
» loir deviner ; mais quelqu'un qui ne veut  
» rien, et qui se retire à Sept-Fonts pour y vivre  
» comme l'on y vit, ne devrait, ce semble, don-  
» ner à penser autre chose, sinon qu'il désire  
» son salut. — Je veux être au dedans du mo-  
» nastère avec un petit et très-petit logement,  
» qui n'incommode personne. Tout me devient  
» indifférent, hors les amis pour qui le cœur  
» sera toujours le même. Mon crucifix, mes li-  
» vres, ma cellule et l'église seront toute ma  
» consolation. — Je ne soupire qu'après le bon-  
» heur d'être en solitude avec Dieu. Si j'ai bien  
» fait mon devoir, je le demande en récompense ;  
» et si je ne l'ai pas fait, je le demande en pé-  
» nitence. »

Le temps que M. de la Motte passe à l'abbaye de Sept-Fonts, n'est pas l'époque la moins intéressante de sa sainte vie. C'étoit sans doute un spectacle bien édifiant que de voir ce vieillard vénérable, blanchi dans les travaux de l'épiscopat, et déjà canonisé par la voix des peuples, s'immoler à la fin de sa carrière, à toutes les rigueurs de la pénitence. Il suivoit tous les exercices des solitaires ; il partageoit leurs veilles et leurs travaux ; il assistoit à tous leurs offices, qui à certains jours de fêtes, sont si longs, qu'il

faut qu'ils les commencent à deux heures et demie de la nuit pour avoir le temps de les finir le soir. Il se rendoit exactement aux conférences et aux autres exercices spirituels qui se font dans la communauté. Si on le prioit d'y parler, il le faisoit; et pour l'avantage de l'entendre, on l'en prioit souvent. Il mangeoit au réfectoire, et la portion des religieux, excepté que quatre fois la semaine on lui servoit, comme on fait aux infirmes de la maison, une portion d'œufs et de riz au lait, adoucissement qu'il se reprochoit comme une lâcheté, et qu'il n'acceptoit que comme une sorte de pénitence que lui imposoit l'abbé. Cette manière de vivre, au reste, n'étoit pas nouvelle pour lui; c'étoit celle qu'il avoit toujours suivie pendant les carêmes, à Amiens et dans les différentes retraites qu'il avoit faites tant à Sept-Fonts qu'à la Trappe.

Ces deux maisons respectables lui étoient également chères; et'il y entretenoit toute sa vie les relations les plus intimes. Il ne s'y faisoit rien d'important sans qu'il fût consulté. On mettoit au rang des bienfaits du ciel, le bonheur de l'y posséder; et sa présence, en effet, étoit capable d'humilier les plus fervens solitaires. Aussi, dans la résolution où étoit le saint évêque de se fixer à Sept-Fonts, l'abbé de ce monastère ne crut jamais devoir joindre ses avis particuliers au vœu général qui le rappeloit à Amiens. « Il s'en faut bien, écrivoit ce religieux, que je puisse parler d'un ton impérial, comme faisoit saint Bruno à un évêque de Grenoble. Je m'estimerois heureux que M. d'Amiens voulût bien m'éclairer de ses con-



» seils, bien loin de prétendre lui en donner :  
 » le peu de séjour qu'il a fait ici a déjà renou-  
 » velé et ranimé tout le désert ; et ce n'est pas  
 » peu qu'après avoir combattu dans la plaine,  
 » il soit placé sur la montagne, pour nous ap-  
 » prendre à lever comme il faut les mains au  
 » ciel »

De son côté, M. de la Motte, à la Trappe ou à Sept-Fonts, goûtoit toutes les délices de la solitude, sans presque s'apercevoir des rigueurs de sa pénitence : il ne voyoit que celle des saints solitaires qu'il avoit sous les yeux : « Elle m'humi-  
 » lie jusqu'au néant, écrivoit-il. Je connois  
 » des religieux dans cette sainte maison, qui  
 » sont des anges, et qui l'étoient même dans  
 » le monde : mais ce qu'il y a de plus à admi-  
 » rer, ce n'est pas cette nourriture si mauvaise  
 » et si mesurée, ni toutes les peines du corps,  
 » veilles, travail et chant ; c'est, en vérité, l'o-  
 » béissance et l'humilité. Il y a des religieux qui  
 » aimeroient mieux mourir que de se refuser à  
 » l'obéissance dans les moindres choses aussi-  
 » bien que dans les plus grandes, et qui, ne  
 » voulant que la miséricorde de Dieu, aime-  
 » roient mieux être accablés de mépris, que de  
 » se justifier lors même qu'ils n'ont pas le moi-  
 » dre tort. Leur modestie enchante partout,  
 » mais singulièrement au chœur où on les voit  
 » sensiblement pénétrés de la présence de Dieu. »

Le saint évêque, pendant son séjour à Sept-Fonts, en s'ouvrant à des amis qui avoient le secret de son cœur, leur écrivoit : « Je goûte le  
 » silence de la solitude, loin d'en souffrir. L'a-  
 » mour de la prière m'enchanté. Dieu me fait

« la grâce de pouvoir suivre les veilles et les  
« jeûnes. La pauvreté, loin de m'effrayer, me  
« réjouit; je ne me soucie non plus de l'argent  
« que de la paille. Plus je suis dans cette sainte  
« maison, et plus je m'y attache : c'est un  
« vrai paradis pour moi. »

Ce paradis cependant, dont on le regardoit avec raison comme le plus grand saint, ne put pas être plus long-temps sa demeure. Ni ses sollicitations et ses instances les plus vives, ni ses prières les plus touchantes, ni la démarche qu'il avoit faite pour annoncer une détermination fixe, rien ne put engager Louis XV à lui donner un successeur. Ce prince qui, dans tous les temps de sa vie, aima la religion et les bons évêques, dit hautement dans cette occasion : « Que sa conscience lui faisoit un devoir de  
« laisser sur le chandelier ce flambeau de l'E-  
« glise de France. » Ainsi, celui que l'amour de Dieu avoit conduit dans la solitude, en fut arraché par l'amour du devoir et la nécessité de pourvoir aux besoins d'un troupeau auquel l'autorité ne voulut pas donner d'autre pasteur. Ce sacrifice lui coûta infiniment; mais il n'est point de sacrifice que ne puisse commander une charité telle que la sienne. « J'espère, écrivoit-il à un ami, que Dieu tournera à mon avantage le cœur de ceux qui gouvernent. Je ne sais encore positivement si, dans sa colère, il me veut évêque, ou si, dans sa miséricorde, il me permet de ne l'être plus. Je suis disposé à tout, comme on l'est à vivre et à mourir. »

Cette disposition l'ayant rendu à son diocèse,

il y fut reçu avec des transports de joie proportionnés à la crainte qu'on avoit eue de le perdre. On crut , en le revoyant , voir la fin d'une calamité. On avoit sollicité son retour par des vœux et des prières, on le célébra par de solennelles actions de grâces. Le saint pasteur, de son côté, ne crut pas pouvoir mieux payer ce tendre attachement de son troupeau , qu'en s'appliquant avec un nouveau zèle à le sanctifier ; et on le vit , à l'âge de soixante-quatorze ans , reprendre , avec toute l'ardeur de la jeunesse , les fonctions les plus pénibles de l'épiscopat. On le vit à la tête des missions et des retraites ecclésiastiques ; on le vit officier et prêcher dans les paroisses et les communautés religieuses ; on le vit parcourir les villes et les campagnes de son diocèse , réformant les abus , rétablissant le bon ordre , et fécondant partout ses touchantes instructions par la sainteté de ses exemples.

Ce ne fut qu'à quatre-vingt-dix ans , et après avoir représenté à Louis XV que l'exemple qu'il donneroit dans un évêque de son âge ne pourroit pas tirer à conséquence , qu'il obtint de ce prince , non pas encore qu'il agréât la démission de son évêché , mais qu'il lui accordât le coadjuteur qu'il demandoit. L'abbé de Brantes , qu'il avoit autrefois désiré pour son successeur , étoit mort ; mais , depuis ce temps-là , le saint évêque avoit formé dans l'abbé de Machault un sujet digne de sa confiance et de l'épiscopat. Ce fut celui qu'il proposa alors , préférablement à un neveu qu'il avoit dans l'état ecclésiastique , auquel bien des gens pensoient , et que le roi eût sans doute agréé....

« Non ; non , répondoit-il à une personne de  
» confiance qui l'entretenoit des bruits publics  
» à ce sujet , la chair et le sang ne me condui-  
» ront point dans cette affaire ; et ce ne sera pas  
» pour moi , je vous l'avoue , un grand effort  
» de vertu. » Louis XV , en se félicitant de la  
nomination qu'il venoit de faire à la sollicitation  
de M. de la Motte , dit à madame Louise :

« Il faut que le siège d'Amiens soit toujours  
» occupé par des saints. Je me rappelle encore  
» M. de Sabathier , qui faisoit les fonctions de  
» sous-diacre à mon sacre , c'étoit un grand  
» homme de bien : celui d'aujourd'hui est un  
» saint , et l'abbé de Machault lui ressemblera. »  
Ce jugement du monarque étoit d'autant mieux  
fondé , qu'il avoit fallu ses ordres réitérés pour  
vaincre la profonde humilité du nouvel évêque ,  
et le porter à un poste qui avoit toujours effrayé  
M. de la Motte , mais qu'on n'occupe jamais  
plus dignement que lorsqu'on en redoute ainsi  
la hauteur.

La conclusion de cette affaire combla de joie  
le saint évêque , et lui attira les remerciemens  
sincères de tout son diocèse. « J'espère, écrivoit-  
» il lui-même dans cette circonstance , que  
» Dieu me fera miséricorde en récompense du  
» choix que j'ai fait. Me voilà tranquille , sur  
» ce point , à l'heure de ma mort : je laisse un  
» successeur qui vaut mille fois mieux que moi. »  
L'umblé successeur n'en croyoit rien ; mais le  
prédécesseur , non moins humble , en étoit per-  
suadé. Ce fut au mois de mars de l'année 1772  
que M. de la Motte fit lui-même la cérémonie  
du sacre de son coadjuteur , avec toute la joie

d'un homme qui se soulage et qui respire en se déchargeant d'un fardeau qui l'accabloit.

Depuis ce moment, le saint évêque espéra, plus que jamais, d'obtenir son entière retraite après laquelle il soupiroit toujours ; mais il parvint, par une lettre qu'il écrivoit dans ces circonstances, qu'il songeoit alors à se retirer à Saint-Sulpice ou à Saint-Lazare, craignant sans doute de ne pouvoir plus suivre les exercices de la maison de Sept-Fonts, parce qu'il avoit les organes de la vue et de l'ouïe considérablement affaiblis. Cependant, en attendant le moment de la Providence, et en le sollicitant tous les jours, M. de la Motte vivoit avec son coadjuteur comme le père le plus tendre avec le fils le plus affectionné. On disoit communément, que les deux évêques n'en faisoient qu'un, quoique chacun en valût deux. Il y avoit entre eux communauté de biens comme uniformité de sentimens : ils ne possédoient que pour les pauvres ; ils ne respiroient que pour la sanctification de leur commun troupeau ; et le vieillard, entré dans sa quatre-vingt-douzième année, ne le cédoit en rien pour le zèle, à son jeune coadjuteur. C'est alors qu'on le vit, aussi actif qu'à la fleur de l'âge, se lever à trois ou quatre heures du matin, célébrer la messe tous les jours, donner tous les jours le même temps à la prière et au travail, vivre avec la même frugalité, passer le carême avec la même austérité, remplir, en un mot, tous les devoirs de l'épiscopat et de la vie chrétienne avec une ardeur toujours nouvelle. C'est à cet âge qu'il se portoit partout où l'appeloient les besoins ou l'édification de ses diocésains.

qu'il montoit en chaire pour les instruire, qu'il prêchoit la canonisation de sainte Chantal dans plusieurs villes de son diocèse, qu'il établissoit l'adoration perpétuelle du Saint Sacrement dans sa ville épiscopale, qu'il donnoit le voile à des religieuses, ou recevoit leurs vœux. C'est à cet âge, qu'après avoir donné dans Amiens une mission, qu'il appeloit ses derniers adieux à son peuple, il en indiquoit une autre en faveur de la seconde ville de son diocèse, mais que la mort ne lui permit pas de donner. C'est alors enfin, c'est à quatre-vingt-douze ans, et un mois avant sa mort, que toujours dévoré du zèle de la gloire de Dieu, il prit pour lui la tâche pénible d'un de ces actes de vigueur qui affectent toujours un grand âge, et dont une indisposition actuelle l'invitoit encore à se décharger sur son coadjuteur. Un de ses diocésains, habitant de la paroisse de Warloi, perverti par le commerce qu'il avoit eu avec des protestans, avoit fait une sorte d'apostasie publique de la foi catholique. Il affichoit, depuis long-temps, un mépris audacieux des lois de l'Eglise et des remontrances de ses pasteurs. Il avoit, au lit de la mort, refusé d'écouter son curé, et poussé le délire de l'impiété jusqu'à déclarer que sa dernière volonté étoit que son corps fût enterré au pignon de sa maison. M. de la Motte, consulté par le curé, l'autorisa, suivant les lois de l'état, à refuser la sépulture ecclésiastique à l'apostat; mais à la requête de sa veuve, le juge séculier de l'endroit ordonna qu'il seroit inhumé en terre sainte : ce qui, au grand scandale des fidèles, fut exécuté par le ministère d'huissiers et de recors.

M. de la Motte ayant appelé de cette sentence, elle fut sur-le-champ cassée par arrêt du parlement de Paris, comme aussi irrégulière qu'elle étoit irrégulieuse. C'est alors que le saint évêque, autant pour prévenir les fidèles contre la séduction de l'erreur, que pour réparer le double scandale qu'elle avoit occasionné, crut devoir se transporter dans la paroisse de Warloi. Là, au milieu d'un peuple innombrable attiré des villages d'alentour, par le désir de le voir ou par la nouveauté du spectacle, le vénérable vieillard monte en chaire; prononce un discours analogue à la triste circonstance, et fait ensuite la cérémonie de la réconciliation du cimetière profané; ce qui dura si long-temps qu'il n'arriva qu'à cinq heures du soir au château d'Hennencourt; où le marquis de Lameth l'attendoit pour dîner. C'est ainsi que, jusqu'aux derniers instans de sa vie, le soin de son troupeau lui faisoit oublier tout autre soin. Et, lorsque les personnes qui s'intéressoient le plus à sa conservation lui faisoient des reproches d'amitié sur les pieux excès de son zèle à l'âge où il étoit : « Vous ne voyez » donc pas, leur répondoit-il avec sa gaieté » ordinaire, que c'est précisément parce que » j'ai tant vécu que je ne dois plus rien ménager; j'ai si peu à perdre, en perdant le petit » reste de ma vie, que je serois honteux de me » mettre aux petits soins pour le conserver. »

Jamais on ne vit de vieillard plus intéressant que M. de la Motte: son grand âge, sans laisser apercevoir aucune des foiblesses ordinaires à la vieillesse, ne servoit qu'à concilier plus de vénération à ses vertus, et à donner plus d'empire

à ses leçons. On ne s'apercevoit pas que son esprit eût rien perdu de son enjouement et de sa délicatesse, et son cœur se montrait toujours également vif et tendre pour ses amis, également compatissant aux besoins des malheureux. Rien de ce qu'il avoit vu pendant sa longue vie n'ayant échappé à sa mémoire, il eût eu, par cela seul, de quoi jeter le plus grand intérêt dans la conversation. Sa vieillesse même lui offroit une occasion habituelle tantôt de dire des choses honnêtes aux personnes qui l'approchoient, tantôt de les égayer, et souvent de les conduire, en riant, aux plus salutaires réflexions.

Un évêque de ses amis l'étant venu voir, il lui disoit, à son départ : « Restez encore un peu, » monseigneur, je sens que depuis huit jours » j'ai vécu : je recommencerai à vieillir dès que » vous serez parti. » En jouant sur le nom de l'ancien archevêque de Tours : « Malgré mon » grand âge, lui disoit-il, je suis toujours tout » Fleuri. » Il ne vouloit pas qu'on le plaignît des infirmités attachées à la vieillesse. « Quelle injustice, disoit-il, de vouloir posséder le bénéfice » sans les charges ! » Pour l'engager à se ménager davantage, on lui disoit de songer à son grand âge. « Je m'en garderai bien, répondit-il : on ne songe qu'on vieillit que pour avoir » droit de s'écouter ; pour moi, je tâcherai de » mourir sans vieillir. — Cette vieillesse, disoit-il encore, est quelque chose d'indéfinissable : » tout le monde désire d'y parvenir, et personne » qui ne soit fâché d'y être parvenu. » On lui disoit un jour, que les papiers publics faisoient



mention de quelques personnes mortes dans un âge fort avancé : « Vous voyez bien , répondit-il , » que cette mort vient tout gâter : si on nous » disoit qu'un vieillard , à cet âge , se porte bien , » à la bonne heure ; mais qu'on nous annonce » qu'il est mort , ce n'est pas chose bien mer- » veilleuse. » Quelqu'un lui faisoit compliment sur ce qu'il étoit toujours également prompt et actif dans toutes ses opérations : « Pas en » toutes , répondit-il , car je suis bien long à » vivre. » Comme on lui parloit de sa santé et de sa bonne mine : « Il est vrai , dit-il , qu'assis , » comme vous me voyez , je n'ai que soixante » ans : mais debout , je me sens dans mes quatre- » vingt-douze. » Une grande roideur de reins l'obligeoit , depuis quelques années , à se tenir fort courbé en marchant. « Voyez , disoit-il , » l'attention de la Providence ; elle me courbe » peu à peu vers la terre , pour m'avertir que » bientôt je l'embrasserai. » Quelqu'un prétendant que ce mal de reins n'étoit qu'un rhumatisme ordinaire , lui conseilloit de faire des remèdes. « Je les ferois inutilement , répondit-il , » parce que je connois le siège de mon mal. » On le pria de dire où il étoit : « Vous le trouverez , reprit-il , sur le registre des baptêmes de » Carpentras. »

La pensée de la mort , que le saint évêque n'avoit jamais perdue de vue dans les autres âges de sa vie , l'occupoit uniquement dans sa vieillesse. C'étoit , à son avis , le meilleur casuiste qu'on pût consulter ; et souvent il y renvoyoit les personnes qui lui demandoient son avis sur les affaires les plus importantes : « Faites comme je

» fais , leur disoit-il : quand j'ai à nommer à  
 » un bénéfice , je me place entre l'extrême-  
 » onction et les prières des agonisans , et ce point  
 » de vue me donne de grandes lumières. »

Il parloit aussi volontiers de la mort qu'il y  
 pensoit souvent , et il en parloit comme d'une  
 action ordinaire de la vie. Ce qu'il paroissoit  
 craindre plus que la mort même , c'étoit ce qu'il  
 appelloit le cérémonial de la mort. « J'espère ,  
 » disoit-il , que Dieu me l'épargnera ; un beau  
 » matin , en ouvrant mon lit , on dira : *Il est*  
 » *mort* : je me serai éteint. Si je pouvois , disoit-  
 » il encore , deviner le moment que prendra la  
 » mort pour me faire sa visite , j'irois m'enfer-  
 » mer dans mon séminaire , et je terminerois  
 » mon affaire *ineognito* , avec elle seule et mon  
 » confesseur. »

Voici comment il s'entretenoit , dans l'âge de  
 la décrépitude , avec les personnes de confiance  
 auxquelles il écrivoit : « C'est surtout aux gens  
 » de mon âge qu'il faut prêcher la ferveur. Il  
 » n'est que trop ordinaire , dans la vieillesse ,  
 » de se relâcher. La nature et les amis ont plus  
 » de pitié naturelle que de vraie charité. Ne faut-  
 » il pas , à mesure qu'on est plus près du ciel ,  
 » être plus empressé d'y entrer ? »

« Je suis le plus ancien prêtre de mon diocèse ,  
 » et le plus vieux des prélats du royaume. Je  
 » pense sans cesse à la mort ; et quoique ma  
 » vieillesse soit distinguée par les miséricordes  
 » dont Dieu l'accompagne , je souhaite souvent  
 » qu'elle finisse. Je vois , dans cette fin , une con-  
 » solation singulière : c'est qu'après cette vie , on  
 » n'offense plus Dieu. »

consulter. En voyant ce qu'on avoit fait : « Vous » m'humiliez beaucoup, dit-il, je n'aime point » à prendre cette espèce de familiarité avec mon » Dieu. » Sa plus grande consolation, lorsqu'il se vit dans l'impuissance de célébrer, c'étoit de pouvoir communier, à jeun, pendant la messe qu'il entendoit.

La diminution sensible de ses forces, qu'il éprouvoit depuis quelques mois, lui avoit donné un pressentiment de sa mort prochaine, qui tenoit de la certitude.

Ainsi, en partant, le 14 de mai, pour aller faire à Warloi la visite pastorale dont nous avons parlé, il écrivoit à son coadjuteur : « C'est ici » mon dernier effort, plaise à Dieu qu'il lui » soit agréable. » Et, peu de jours après qu'il fut de retour de ce voyage : « Je ne puis me ca- » cher, dit-il à son confesseur, que cette ma- » ladie est ma dernière. » Plus le mal empirait, plus il montrait de paix et de sérénité. Dans ses autres maladies le désir de se rendre, au plus tôt, à ses occupations, lui faisoit demander qu'on le laissât se guérir en repos; dans celle-ci, dont il n'espéroit plus de guérison, il laissa sa porte ouverte, et reçut toutes les personnes qui voulurent le voir. Il parloit à chacun des choses qui l'intéressoient, et toujours de la manière la plus intéressante. Si on s'informoit de sa santé, il éludoit la question, ou il n'y répondoit que pour donner à entendre que sa vie étoit la chose du monde qui méritoit le moins qu'on s'en occupât. Sensible aux attentions des étrangers, à l'empressement de ses amis, aux soins de ses domestiques, il leur en marquoit à

tous sa reconnoissance, et toujours de la manière la plus touchante. Témoin de la douleur et de l'inquiétude de ses domestiques, il leur en faisoit des reproches comme d'un attachement trop humain et peu chrétien, ce qui ne faisoit qu'attendrir encore davantage ces bonnes gens sur le malheur de perdre leur bon maître. Toujours constant et aussi vif que jamais dans sa tendresse pour son troupeau; dans l'impuissance où il étoit d'agir pour lui, il pensoit encore à lui, il aimoit à parler de lui, il ne cessoit de le recommander à Dieu.

Quel que fût son état, il ne laissa passer aucun jour sans payer fidèlement à Dieu le tribut des prières que l'Eglise impose à ses ministres. L'ecclésiastique qui le secondoit dans la récitation du bréviaire lui faisoit aussi ses autres prières et ses lectures ordinaires. Il étoit tellement ami de l'ordre, et si fidèle aux louables pratiques qu'il s'étoit imposées, que, la veille même de sa mort, il se fit encore faire la lecture de quatorze pages d'un traité de théologie. C'étoit la tâche qu'il avoit remplie tous les jours depuis qu'il étoit évêque, afin de se remettre sous les yeux, au moins une fois par an, tous les principes de la théologie, et de pouvoir ainsi en faire, dans le besoin, une juste et prompte application.

Le malade, depuis le 27 mai, ne sortit plus de sa chambre; mais il ne tint le lit qu'un seul jour, encore ne fut-ce que par complaisance pour ses médecins, aux avis desquels il parut déférer davantage pendant cette dernière maladie. Sans avoir plus de confiance dans les

remèdes qu'il n'en avoit jamais eu , il les prenoit cependant , en se rappelant le fiel et le vinaigre dont le Sauveur du monde fut abreuvé en mourant. « Je sais bien , disoit-il , que tout » cela ne me guérira pas ; mais tout cela entre » dans les vues de la Providence. On me blâme- » roit de résister aux ordonnances de la médecine , il faut s'y soumettre pour l'édification. »

Lorsque le danger parut éminent , on l'en prévint , comme il le désiroit , et cette nouvelle ne l'affecta pas plus que si on lui eût parlé d'une affaire ordinaire : il ne fit rien de plus que ce qu'il avoit coutume de faire , et il le fit avec la même tranquillité. Son profond respect pour la divine eucharistie lui fit demander s'il ne pourroit pas différer sa communion pour viatique , jusqu'au lendemain matin , afin de pouvoir la faire à jeun , comme il avoit fait pendant sa maladie ? Personne n'ayant osé lui assurer qu'il en eût encore été temps , il dit que dans ce cas il prendroit le parti le plus sûr , et en remerciant Dieu de la grâce qu'il lui faisoit : « Hélas ! s'écria-t-il , je ne suis pas digne des » consolations de la religion ! »

Le désir qu'il avoit toujours eu de n'être pas en spectacle au moment de sa mort , il le témoigna de nouveau ; et il eût voulu que personne n'eût été témoin de la cérémonie de son administration ; mais sur la représentation qu'on lui fit qu'il convenoit que son chapitre vint s'en édifier , il n'insista pas davantage. Ce fut son coadjuteur qui la fit. Avant de sortir de la chambre du malade , il lui présenta le saint ciboire , et le pria de donner lui-même la bénédiction

nédiction aux assistans qui désiroient la recevoir de sa main ; il la donna , ne croyant pas devoir contester en ce moment ; mais on s'aperçut que cet acte de complaisance coûtoit infiniment à son humilité. Tous les témoins de cette triste cérémonie fondoient en larmes ; le malade seul , possédant son âme en paix , jouissoit , dans l'union avec son Dieu , du calme le plus profond. Une joie douce et sereine étoit répandue sur son visage qui sembloit déjà exprimer les traits touchans de la béatitude. On espéroit , et l'on eût désiré que le saint vieillard eût fait entendre sa voix dans cette circonstance ; mais , ne voyant plus alors que Dieu , dans le silence et le recueillement , il ne parla qu'à Dieu. On eût dit aussi qu'il craignoit plus que jamais tout ce qui auroit pu le faire remarquer. Ne pouvant se dissimuler qu'il étoit l'objet de l'estime et même de la vénération publique , il étoit attentif à éviter tout acte extérieur capable d'augmenter encore une réputation qu'il croyoit sincèrement ne pas mériter , et qu'il regarda toujours comme une erreur populaire.

Depuis qu'il eut reçu le saint viatique , il n'eut plus de pensées que pour le ciel , et ne s'occupa plus que de l'éternité. Il récitait continuellement des psaumes et d'autres prières les plus touchantes et les plus propres à édifier et consoler un mourant. Il ne parloit qu'à voix basse , concentrant en lui même , autant qu'il le pouvoit , les vives affections que son cœur éprouvoit. Il paroit que les sentimens qui dominoient en lui , dans ces derniers momens , étoient surtout l'humilité , la résignation et la

confiance en Dieu, du moins à en juger par quelques paroles qu'on lui surprit, et qu'il prononçoit, croyant n'être entendu de personne, telles que celles-ci : « Ayez pitié de moi, Seigneur, selon votre grande miséricorde. Votre miséricorde ordinaire ne suffit pas pour faire grâce au plus grand pécheur de la terre, et je me reconnois pour tel. Oui, mon Dieu, je le dis, parce que je le pense, et je le pense parce que je dois le penser : je suis le plus grand pécheur de la terre. — Mon cœur est préparé, Seigneur, mon cœur est préparé, mais que votre volonté soit faite, et non la mienne. — Je vous appartiens, Seigneur, je suis votre enfant, vous êtes mon père, *tuus sum ego*. » Cette dernière pensée, qu'il avoit souvent lui-même suggérée aux mourans, paroissoit le remplir de la plus douce confiance, et il s'y livroit avec un entier abandon.

Dans la matinée du dernier jour de sa vie, il demanda qu'on lui fît ses lectures de piété : il récita ensuite les petites heures de l'office divin, en suivant un ecclésiastique qui les lui lisoit. Il passa ce jour, comme il avoit passé la nuit précédente ; sans trouver aucun repos que celui qu'il goûtoit dans son union continuelle avec Dieu. Cependant, comme il conservoit toujours sa présence d'esprit, on n'avoit pas encore perdu toute espérance ; on se flattoit encore de la possibilité d'une guérison, lorsqu'en recevant l'extrême-onction, le vénérable vieillard, sans agonie, sans mouvement extraordinaire, sans altération même dans les traits de son visage, cessa de vivre, et rendit paisiblement son âme

à Dieu, le vendredi 10 de juin 1774, à cinq heures du soir.

Cette nouvelle se répandit en un instant dans la ville, et porta le deuil au sein de toutes les familles. Quoiqu'on eût tout lieu de prévoir cette perte, on ne pouvoit en soutenir l'idée; et l'on étoit dans l'étonnement qu'un si grand homme, et un si saint homme, eût pu mourir. Il n'y avoit personne qui ne crût avoir des raisons particulières de le regretter. Les uns pleuroient leur conseil, les autres, leur apôtre; les pauvres redemandoient leur père, et tout le troupeau, son pasteur. Cette affliction néanmoins, tempérée par la foi, portoit un caractère particulier : on ne pleure pas la mort des saints comme celle des autres hommes. « Il est dans » le ciel, disoit-on, il y est puissant; il le sera » pour nous; il nous aimoit trop pour nous » oublier. » Chacun à l'envi s'empressoit de raconter quelque trait édifiant de sa vie, dont il avoit été ou le témoin ou le sujet. Les rues et les carrefours d'Amiens retentirent de ses louanges, tout le diocèse les répéta, et la France entière y applaudit.

Le testament du saint évêque fut aussi simple et aussi édifiant que l'avoient été toutes les actions de sa vie. Désirant d'être encore, après sa mort, au milieu des pauvres ses enfans, il demande qu'on l'enterre dans le cimetière public et au pied de la croix; et, si l'on met une pierre sur sa sépulture, il veut qu'on n'y grave que ces paroles : *Louis-François-Gabriel, évêque d'Amiens, se recommande humblement aux prières des fidèles. Il laisse une succession très-*



bornée , et la laisse toute entière aux hôpitaux , aux maisons de charité ou aux pauvres des terres d'où il tiroit ses revenus. Il donne peu de chose à ses domestiques , qu'il a , dit-il ; gratifiés pendant sa vie ; et il fait quelques petits présens de reconnoissance et d'amitié à son chapelain et à ses grands vicaires.

Le corps resta exposé pendant trois jours dans la chapelle épiscopale , revêtu d'habits pontificaux. Ses traits n'avoient pas souffert la moindre altération ; toutes ses vertus sembloient respirer encore sur son visage ; et , au lieu de l'horreur naturelle qu'inspire la présence d'un cadavre , un doux sentiment de confiance et de respect conduisoit auprès du corps du saint évêque. Jamais ses diocésains ne montrèrent mieux jusqu'à quel point ils étoient convaincus de la sainteté de leur pasteur. On fut obligé de poster une garde militaire à la porte de la chapelle , pour prévenir les accidens qu'auroit pu occasioner la foule qui s'y portoit continuellement. On eut aussi grand soin de faire garder le corps , pour empêcher les pieux attentats qu'une infinité de gens méditoient sur les habits dont il étoit revêtu. Mais il fallut , pour satisfaire l'empressement du peuple en ce point , qu'on mit en pièces les autres vêtemens qui avoient été à l'usage du défunt , et qu'on les distribuât par petites parcelles. Pendant tout ce temps , trois ecclésiastiques étoient continuellement occupés à faire toucher au corps , des linges , des habits , des livres de piété et d'autres effets. L'enthousiasme étoit général , et passoit des diocésains aux étrangers. Les officiers de

la garnison alloient , avec la bourgeoisie , offrir un dernier hommage de leur vénération à l'homme de Dieu , et l'on voyoit les soldats présenter religieusement leurs armes pour les faire toucher à son corps, dans la pieuse croyance qu'elles contracteroient par là une vertu protectrice dans les combats.

Contre ses dernières volontés , mais d'après le vœu public , le saint évêque fut enterré au milieu du chœur de sa cathédrale , et ses entrailles seulement furent inhumées dans le cimetière commun. On fit graver sur sa tombe l'humble inscription qu'il avoit demandée , à laquelle néanmoins son coadjuteur fit ajouter ce verset de l'Écriture sainte , dont on ne pouvoit faire une plus juste application : *« Il fut » chéri de Dieu et des hommes , et sa mémoire est en bénédiction. »*

L'inhumation avoit été fixée au lundi 13 du mois. Pendant toute la matinée de ce jour , il tomba une pluie abondante ; mais , vers les deux heures de l'après-midi , lorsque le convoi se mit en marche , la pluie cessa , tous les nuages se dissipèrent , et le soleil parut ; ce qui fut regardé comme une faveur du ciel , qui vouloit que le serviteur de Dieu reçût tous les honneurs funébres que l'on peut rendre à la vertu. Le corps fut porté processionnellement , et comme en triomphe , par les rues de la ville. Les habitans des campagnes les plus éloignées , bravant la pluie et le mauvais temps , s'étoient rendus à Amiens pour assister aux funérailles de leur père commun : et , de mémoire d'homme , l'on n'avoit vu une si grande affluence de peuple

dans la ville. Tous les corps et toutes les communautés réunies ne formoient que la moindre partie du convoi. Partout où il passoit, une multitude innombrable couvroit au loin les rues, les places publiques, et jusqu'aux toits des maisons. Au lieu de prier pour le défunt, chacun l'invoquoit, et l'on se mettoit à genoux sur son passage. Le bruit se répandit depuis, qu'il s'étoit opéré des miracles à son tombeau. Plusieurs personnes ont attribué à sa protection, les unes, des guérisons inespérées; d'autres, certaines grâces spéciales demandées au ciel par son intercession. Mais, quoi qu'il en soit de ces opinions et de ces bruits publics dont le fondement est toujours respectable, ce que nous connoissons bien certainement de M. de la Motte, cette vivacité de zèle pour la gloire de Dieu, cette ardeur de charité pour tous les hommes, cette union courageuse de tous les travaux de l'épiscopat avec toutes les austérités de la vie chrétienne; en un mot, cet ensemble de pures vertus, si constamment soutenu dans tous les âges et tous les instans de sa vie, nous offre, sans contredit, un des plus beaux et des plus grands miracles de la grâce, et après lequel on peut bien, sans encourir le reproche de vaine crédulité, en espérer et en solliciter d'autres par l'intercession du saint évêque. Aussi ses diocésains continuent-ils d'aller prier sur son tombeau, et plusieurs avec la ferme confiance qu'on priera un jour au pied de ses autels.

FIN.



